



Jean d'Agraves

LE FILLEUL DE LA PÉROUSE

(1935)

Table des matières

<i>CHAPITRE PREMIER</i> LE FILLEUL DE LA PÉROUSE.....	3
<i>CHAPITRE II</i> LES GROTTE DE PLOGOFF.....	21
<i>CHAPITRE III</i> OÙ M. LE VICOMTE D'ERLANDE TROUVE FORT À RIRE.....	43
<i>CHAPITRE IV</i> GOUVELLO, TRITON	54
<i>CHAPITRE V</i> RAISON D'ÉTAT	83
<i>CHAPITRE VI</i> LE LANCEMENT DE LA DÉCOUVERTE .	112
<i>CHAPITRE VII</i> UN ORDRE À M. D'ARNAULT.....	123
<i>CHAPITRE VIII</i> LES OREILLES DU LIÈVRE	156
<i>CHAPITRE IX</i> LE GRAND JOCRISSE !.....	167
<i>CHAPITRE X</i> LE SORCIER DE RAPA-NUI.....	211
<i>CHAPITRE XI</i> LE RÉCIT D'A-POI.....	247
<i>CHAPITRE XII</i> L'HOMME BLANC DE MOA-MAUNA	261
ÉPILOGUE	277
À propos de cette édition électronique	294

CHAPITRE PREMIER

LE FILLEUL DE LA PÉROUSE

En cette fin de juillet 1788, la grande salle des Gardes du vieux manoir de Coët-Sizun n'était plus qu'une salle à manger.

Perdus au milieu de la pièce immense, dallée de granit, sous le plafond aux poutres apparentes, M. de Saint-Allouarn et son petit-fils Yvon de Kermadec semblaient deux lilliputiens à table chez les gens de Brobdingnag.

Le souper assez frugal s'avavançait quand, voyant son jeune compagnon se tailler un gros quignon de pain qu'il chargeait d'une bonne couche d'un beurre couleur de blé mûr et fleurant bon à dix pas, le vieux gentilhomme l'avertit :

« Ne te bourre pas de pain, mon fi' ! Tu sais bien que Mariannik nous a promis pour aujourd'hui des galettes de sarrasin !

— Oh ! répondit tranquillement Yvon, la bouche déjà pleine, je mangerai bien ma beurrée et ma part de galettes avec. »

M. de Saint-Allouarn riait de bon cœur de ce juvénile appétit quand la porte de la salle s'ouvrit comme sous un coup de bélier.

Le battant, lancé à toute volée, s'en alla cogner le mur avec violence. En même temps apparaissait un personnage nouveau, aussi brusquement qu'un diable à ressort sorti d'une boîte.

Un vrai bolide !

La tête la première, il fit quatre ou cinq pas en courant dans la salle.

Sans doute avait-il buté sur quelque obstacle. Toujours est-il qu'il ne parvint pas à retrouver son équilibre.

Emporté par son élan, il s'étala sur le dallage, tandis que volait en éclats le plat qu'il portait et sur lequel s'empilaient au moins trois douzaines de merveilleuses rouelles de pâte rissolée, fines comme des dentelles... chef-d'œuvre de Mariannik.

Et il restait là, sans mouvement, comme un marsouin échoué, au milieu de ses galettes répandues, l'œil hagard et la bouche ouverte, consterné de la catastrophe qu'il venait de déclencher.

C'était Jagu Bozelliou, le neveu de la cuisinière, valet personnel du jeune Yves et qui, de plus, servait à table.

De deux ans plus vieux que son maître, ce grand nigaud hurluberlu, espèce de Jocrisse vaniteux, mais non point méchant pour un sol, était vantard comme Rodomont, quoique plus couard qu'un levraut.

« Eh bien, voilà qui va des mieux ! fit M. de Saint-Allouarn avec un sérieux comique. Tu travailles comme un ange, mon gars. Ils mangent donc les crêpes de blé noir à la poussière dans ton village ? »

Piteux, Jagu se ramassa et commença de recueillir une à une les galettes à terre qu'il essuyait avec sa manche avant que de les rempiler sur une autre vaste assiette en ancienne faïence de Quimper.



On était bien moins difficile en ce temps-là qu'à notre époque et M. de Saint-Allouarn ne se fit pas du tout prier pour charger sa propre écuelle de ces crêpes quelque peu

souillées. Il les frotta de mie de pain, les oignit de beurre odorant et commença de les manger avec un air fort satisfait. Yves parut non moins empressé de faire un sort aux pâtisseries primitives de Mariannik.

« Qu'est-ce donc qui t'est arrivé, failli niquedouille ? demanda le vieillard en examinant Jagu Bozelliou qui frottait ses genoux d'un air tout vexé... Tu ne tiens donc plus sur tes jambes ?

— Si donc, notre monsieur, répondit le petit valet rougissant. J'y tiens solide, mais y a comme ça un farceur qui m'a accroché par le pied pour me faire tomber.

— Quel farceur ?

— Je le sais-t'y, moué ? Un korrigan, un farfadet que, si j'y mets la main dessus, je vous le ferai cuire, pour sûr, dans l'eau bénite pour y apprendre à me manigancer de même.

— Allons, mon gars, interrompit sévèrement le vieux gentilhomme, assez dit de bêtises comme ça. Tu aurais eu bien meilleur temps à faire attention à tes pieds et de ne pas bayer aux mouches quand tu nous apportes les plats. »

Cette mercuriale parut grandement scandaliser Bozelliou. Il regarda avec reproche le maître de Coët-Sizun et, en dépit de ses efforts pour se contenir, ne parvint pas à maîtriser sa langue trop longue.

« Notre monsieur..., balbutia-t-il.

— Jagu, fit le vieux Saint-Allouarn, tu vas encore me répliquer, et tu sais que je n'aime pas cela ! »

Le petit valet s'efforça, à nouveau, de se retenir, mais la fatalité voulait qu'il ne pût jamais avaler les mots qui lui ve-

naient aux lèvres. Il finit donc par éclater, tout en tremblant de son audace :

« Notre maître, je suis tombé, je me suis fait mal aux genoux et c'est moi que vous gourmandez. Ça ne peut pas être la justice.

— Et qui veux-tu que je gourmande, insupportable raisonneur ?

— Le korrigan, donc, notre monsieur ! »

Le gentilhomme se leva, empoigna Jagu au collet et l'enleva aussi facilement qu'il l'eût fait d'un bouchon de paille. Il le secoua un moment, sans le reposer, en disant :

« Je t'avais prévenu, maraud. Tu as voulu dire ta bêtise. Tu seras puni conséquemment ! Vais-je te jeter par la fenêtre ? ou bien préfères-tu passer un quart d'heure, le nez dans le coin ? »

Avec son air de pince-sans-rire, le grand-père déposa dans un angle de la pièce son fardeau tremblant qui s'affaissa tel un sac vide et ne remua plus pied ni patte, tant il avait peur, ce faisant, d'avancer son heure dernière.

À soixante-dix ans bien sonnés, le marquis de Saint-Allouarn paraissait de quinze ans plus jeune.

Droit et ferme dans son costume à l'ancienne mode, il s'habillait encore ainsi que sous Louis XV. Mais il avait tellement grand air sous sa perruque à la Cadogan que nul ne songeait à railler. D'autant que, malgré sa bonté véritable et reconnue, il n'était point des plus commodes à quiconque lui avait manqué.

Il portait haut sa face sévère aux traits magnifiques de médaille et que venait ensoleiller par instant un sourire charmeur. Brave comme une épée, inflexible sur tous les points de devoir et d'honneur, il ne détestait point de rire, comme on vient de le voir et, bien qu'il sût se faire respecter, tout le monde l'adorait.

Ses gens se fussent jetés au feu pour lui.

Quant au jeune Yves, à l'âge de quinze ans, il offrait une plaisante figure d'adolescent breton.

Filleul du grand navigateur François Galaup de La Pérouse, et fils d'Huon de Kermadec, gendre de M. de Saint-Allouarn, pour lors officier en second de la frégate *L'Astrolabe*, il vivait avec son aïeul depuis le décès de sa mère...

Celle-ci avait fermé les yeux au mois d'août, trois ans plus tôt, fort peu après l'appareillage des vaisseaux que le roi Louis XVI envoyait dans le Pacifique¹ en croisière d'exploration.

Yves portait le curieux costume des paysans de Cornouaille : larges braies à plis et houseaux et petite veste sou-tachée dégageant le gilet croisé.

Sur une chaise, gisait son chapeau, le *chupen* à bords relevés et à rubans pendant derrière.

¹ La *Boussole* et l'*Astrolabe* appareillèrent effectivement sous les ordres de La Pérouse, de Brest pour l'Amérique du Sud, afin de doubler le cap Horn et d'explorer le Pacifique, le 1^{er} août 1785.

Il marchait en souliers à clous, ce qui le désignait assez comme d'une caste privilégiée parmi tant de gens pieds nus dans leurs sabots fourrés de paille.

C'était un brun de bonne taille et fort robuste pour son âge. Ses yeux bleus foncés regardaient toujours en face et droit dedans ceux de ses interlocuteurs. Fort bien élevé il ne montrait ni hardiesse ni insolence, mais non plus de timidité.

Quand il eut ri de tout son cœur de la punition innocente infligée à Bozelliou, Yves se hâta d'intercéder en faveur de son falot et insupportable domestique.

« Pardonnez-lui, grand-père ; je ne puis vous dire qu'il ne le fera plus. Je suis même sûr qu'il recommencera à la prochaine occasion, mais, vous le savez bien, c'est plus fort que lui. Alors il n'est qu'à peine coupable. »

Le marquis de Saint-Allouarn rendit sa sentence en ces termes :

« Jagu, en considération du désir de ton jeune maître, je te fais remise de ta peine. Ne commets plus de maladresse, si tu le peux, mais, eu tout cas, ne t'abandonne pas sottement à des bavardages ridicules. As-tu compris, cervelle de mouche ? »

Jagu opina de la tête. Pour dix minutes, tout au moins, on n'aurait pu lui arracher ni lui tirer une parole.

Cependant l'attention d'Yvon venait soudain d'être captivée par le spectacle que lui offrait à travers ses carreaux multiples, un peu verdâtres, séparés par de larges lames de plomb, la grande fenêtre qui, face à lui, s'ouvrait sur la mer d'Armorique à l'extrémité du vieux monde.

Car l'antique manoir de granit reposait, massif et trapu, au bord d'une sorte de faille, sur la falaise de Plogoff, dans un paysage grandiose, sauvage, stérile, comme maudit, qui donnait une impression de solitude désolée.

De tous les alentours montait la plainte continue de la mer acharnée à se briser contre ces roches dures jusqu'au jour que son lent effort éternel les aurait dissoutes, délitées.

L'adolescent s'était penché, clignant les paupières pour mieux voir.

« Tiens ! murmura-t-il pour lui-même, un sloop de guerre qui double la pointe et semble s'en venir mouiller à proximité de notre anse. »

Tout en continuant d'observer les manœuvres du petit navire d'un œil aigu, il continuait son commentaire.

« Mais c'est le sloop d'avant-hier !

— Que me contes-tu là, mon gars ? Tu marmottes des patenôtres. De quel sloop donc s'agit-il ?

— De celui que je vois mouiller juste devant chez nous, monsieur. C'est celui qui nous arriva l'autre soir, j'en jure-rais, et qui surprit la même nuit une barcasse anglo-normande, au moment qu'elle mettait à terre une grosse cargaison de sel, à ce que m'a dit Gouvello. »

Le marquis gagna la fenêtre et considéra à son tour les mouvements qui se faisaient à bord du bâtiment de guerre.

« Ah ! cette histoire de contrebande. Il paraît qu'il y eut bataille !

— Oui donc, grand-père, l'affaire fut chaude et les gens du roi n'auraient eu le dessus que de haute lutte. Des pêcheurs d'Audierne sont venus à la rescousse des faux sauniers et jusqu'aux femmes de Plogoff qui, accourues, se seraient mises à combattre en acharnées.

— De la rébellion, alors ? Ah ! Bretons, caboches têtues !² »

Passionné de choses maritimes, Yves était monté quatre à quatre au premier étage du manoir pour y chercher une longue-vue qu'il savait accrochée au mur dans la chambre de son grand-père.

Il la braqua sur le voilier qui, affourché sur ses deux ancres – la côte étant des plus dangereuses, – avait amené toute sa toile et mettait une *pinasse* à l'eau.

Bientôt, sous l'effort cadencé de six rameurs, l'embarcation piquait rapidement sur la cale particulière des seigneurs de Coët-Sizun. À l'arrière, on distinguait un petit groupe de soldats en armes et un officier tout jeune, autant qu'on pouvait l'estimer à cette distance considérable.

Fort intrigué, l'adolescent se demandait quelle mission pouvait bien appeler à terre ce parti de gens du roi, quand, tout soudain, dans sa lunette, à l'extrême bord de la falaise, au-dessus de la coupure même de la faille, au fond de laquelle s'étendait la petite cale, – qui, pour lui, restait invisible, – il vit se dresser prudemment une tête coiffée d'un bonnet en laine rouge de pêcheur.

² Les populations de nos côtes ne s'étaient jamais, de bon gré, soumises à la gabelle, et l'on trouvait des faux sauniers dans tous les villages maritimes...

Bien qu'Yves fût familiarisé avec toutes les silhouettes locales, le jour déclinant l'empêcha de reconnaître les traits de l'homme qui, sans aucun doute, observait l'approche de l'embarcation.

Une main en auvent sur les yeux, il se penchait de droite à gauche.

Ayant acquis la certitude que la pinasse se dirigeait effectivement vers la côte, l'observateur se redressa, mais à présent sans nul souci apparent de se laisser voir.

Il se tourna vers les mesures de Plogoff qui n'était alors qu'une misérable bourgade et, gesticulant, commença une série de signaux à bras.

Aussitôt Yves le reconnut pour un certain Le Gonidec, un mauvais garçon qui portait allègrement sa très fâcheuse réputation de naufrageur, pilleur d'épaves et faux saunier.

Par instants il se retournait pour voir où était la chaloupe, puis il revenait tranquillement à sa télégraphie optique, prenait son bonnet, l'élevait à bout de bras, se recoiffait, étendait en grand le bras gauche et laissait retomber le droit.

La vue de cet étrange manège avait sans doute contrarié le jeune officier du canot, car on entendit éclater une sèche détonation, tandis qu'un petit trait de feu partait de l'esquif militaire.

Le tireur avait visé juste à en croire le mouvement que fit la tête du signaleur comme pour rentrer dans ses épaules. Mais si la balle avait sifflé aux oreilles de celui-ci, il n'en parut pas affecté, car un éclat de rire moqueur parvint jusqu'à l'adolescent dans le silence vespéral.

Puis après un geste de bravade ou peut-être de dérision, à l'adresse de la pinasse et de tous ceux qui la montaient, l'homme s'élança au pas de course dans la direction de la lande, mais à l'opposé du hameau.

Peu après il disparaissait derrière un chaos de rochers, sorte d'éboulis cyclopéen.

Dans la chaloupe, un mousquet encore fumant à la main, l'officier donnait des signes de la plus vive impatience.

On le voyait gesticuler à son tour et l'on entendait s'élever sa voix mécontente qui gourmandait les matelots.

Bien qu'ils nageassent³ de toutes leurs forces, les rameurs ne parvenaient point à satisfaire leur jeune chef qui trépignait, frappait du pied.

« Mais souquez donc, bande de méduses ! Cette canaille va nous échapper. »

Et puis le canot disparut sous la falaise et le petit de Kermadec ne vit plus rien, bien qu'il perçût plus nettement la cadence sourde, accélérée des avirons frappant les lames.

Yves remit en place la lunette et redescendit dans la salle.

Un instant après il contait fébrilement à son grand-père ce dont il venait d'être témoin.

Il y apportait cette ardeur, ce souci de détail des gens dont la vie n'est que peu fertile en incidents qui viennent en rompre l'habituelle monotonie.

³ Les marins ne disent jamais « ramer », mais « nager ».

Jagu qui desservait la table ne perdait pas un traître mot de ce que disait son jeune maître.

Mais ne pas parler ! Son démon familier le tourmentait plus violemment à chaque seconde.

Une fois encore il n'y tint plus et, portant sa pile de vaisselle, il s'avança la bouche ouverte et ses yeux bleus – d'un bleu faïence – prodigieusement écarquillés.

Il avait cette expression d'étonnement qui faisait rire à première vue, avant même qu'il eût lâché quelque sottise. Aussi Yves ne s'en fit point faute.

Au récit du « petit monsieur », l'âme candide de Jagu s'était remplie d'indignation. Il avait oublié du coup et la punition donnée et ses angoisses toutes récentes.

« Eh bien dame ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qu'on va devenir comme ça, si maintenant les gens du Roi se mettent à tirer sur le monde ? C'est-y des manières à cette heure ! Ça me met en colère, oui donc... Et faudrait point trop m'échauffer les oreilles présentement, sans quoi j'aurais tôt fait, de sûr, de vous reflanquer tout cela à la mer, comme pouésson pas frais ! »

Le dadais prenait, sur ma foi, une attitude belliqueuse et M. de Saint-Allouarn allait lui répondre d'importance, quand un grand bruit de bottes et d'armes retentit dans le vestibule.

« Halte-là ! vous autres », fit une voix claire et sèche mais juvénile.

Des crosses retombèrent lourdement sur les dalles, tandis que la porte de la salle des Gardes s'ouvrait pour laisser passer l'officier qu'Yves avait vu dans la chaloupe.

Les sourcils froncés et l'œil dur, il jeta un regard rapide dans la pièce, puis se retourna fort animé pour commander au sergent du Royal-Marine :

« Qu'on garde les issues, la Violette, et que l'on tire sur quiconque s'aviserait de s'échapper. Nous allons fouiller la bicoque. Je ne serais du tout surpris que le gaillard par moi visé soit venu se cacher céans. Tout le monde sur cette côte du diable est complice des contrebandiers. »

La superbe de Bozelliou était tombée par enchantement devant cet appareil guerrier. Vert de peur, il s'était musse derrière un grand fauteuil de chêne et y tremblait comme la feuille.

Quant à M. de Saint-Allouarn il examinait tranquillement l'officier avec un sourire qui se nuançait d'ironie.

Yves, ne sachant quel parti prendre, attendait que s'affirmât mieux l'attitude de son grand-père, à laquelle il se conformerait.

S'adressant assez rudement au marquis dont il percevait la présence dans la pénombre, sans le bien distinguer pourtant, car le crépuscule s'accroissait, l'officier dit :

« Holà, bonhomme ! Où donc est passé le gibier de potence que j'ai canardé parce qu'il faisait des signaux tout à l'heure à côté d'ici. »

Le vieux gentilhomme regarda sévèrement son bouillant interlocuteur et répondit en scandant les mots :

« De mon temps, monsieur, au service du Roi, les jeunes gens s'adressaient d'autre sorte aux têtes blanches. Ici, lieutenant, vous vous trouvez chez le marquis de Saint-Allouarn

qui fut chef d'escadre à l'époque que vous tétiez votre nourrice.

» Sachez que chez moi nul ne fraie avec les contempteurs des lois. »

Les dernières lueurs du jour permirent de voir que l'officier devenait tout rouge sous son hâle.

Il ôta vivement son chapeau et c'est d'une voix adoucie qu'il répondit en s'inclinant presque jusqu'à terre, tout confus :

« Oh ! le héros de la *Belle-Poule* ! Que je vous dois d'excuses, monsieur. Mais si vous saviez les raisons qui m'ont mis de méchante humeur, peut-être auriez-vous l'indulgence de me pardonner mes façons brutales et inconsidérées.

— Faites-moi la grâce de me les dire, reprit le vieillard, paternel, avec un sourire revenu.

— Figurez-vous qu'avant-hier nous capturâmes dans la nuit un grand *ketch* de Guernesey qui débarquait ici du sel et du tabac de contrebande.

— Je sais, je sais, fit le marquis. Mon petit-fils ici présent, le vicomte Yves de Kermadec, m'a raconté toute l'affaire, d'après le récit que lui fit un de mes anciens matelots qui servit avec moi, jadis, sous M. de la Clochetterie. »

L'adolescent et l'officier se saluèrent ainsi qu'il sied.

« Mais saviez-vous aussi, monsieur, poursuivit alors ce dernier, que pendant cette échauffourée, un de nos jeunes gardes-marine, mon cousin, M. de Miriex, – je suis, moi, M. de Molène, – fut capturé par les rebelles. Ils le gardent en

otage, sans doute, pour la protection des drôles qui sont tombés entre nos mains.

» J'ai passé toute la journée d'hier et toute celle d'aujourd'hui à fouiller hameaux et villages depuis Douarnenez jusqu'au Raz⁴, puis d'Audierne à Primelin. Je suis d'ailleurs resté bredouille, je l'avoue, car tous ces gens-là se tiennent comme maillons d'une même chaîne.

» À notre approche, les maisons se vidaient comme par enchantement des hommes et des adolescents. Nous n'y trouvions plus que des femmes et quand nous leur demandions où tous les gars étaient passés, elles nous répondaient en jargon à décourager le diable.

» Nous essayions alors de questionner par gestes. On nous ripostait en haussant les épaules et en montrant la mer, comme pour dire que tout le monde était parti par là, quand nous savions bien que ces gredins se cachaient quelque part aux alentours.

» J'enrageais. Pour peu j'aurais mis le feu aux bicoques de cette vermine. Mais j'ai craint que, par représailles, mon cousin de Miriex n'eût à en pâtir. Il est jeune, et n'ayant pris du service que depuis quelques mois, n'a pas encore beaucoup d'autorité. Où ces coquins le gardent-ils ? Car ils le tiennent ; cela ne fait point de doute.

» À Lescoff, le dernier hameau avant la pointe, j'ai découvert son chapeau et son boudrier dans un coffre à hardes.

» J'avais espoir de le retrouver à Plogoff. Je comptais bien, à la faveur des ténèbres, surprendre le village sans

⁴ Pointe du Raz ou Cap Sizun.

avoir été éventé. Mais cette espèce d'escogriffe, sur qui j'ai tiré et après qui je courais quand nous sommes arrivés chez vous, a signalé notre approche. Il doit s'être terré aux environs d'ici. »

De nouveau impatient, M. de Molène frappa nerveusement du pied.

« Je comprends votre dépit, monsieur, répliqua M. de Saint-Allouarn, et vous faites votre devoir en donnant la chasse à ces mauvaises têtes. Laissez-moi seulement vous dire qu'il est injuste de les traiter tous en bandits.

» Certes, force doit rester à la loi, mais ce ne sont sur nos côtes, pour la plupart, que braves gens, ignorants de leurs devoirs envers l'autorité et qui s'illusionnent sur l'étendue de leurs droits.

» Mon petit-fils, M. de Kermadec, me contait, lors de votre venue, qu'il avait vu en effet, en vous regardant approcher, un homme signaler au village.

— L'auriez-vous reconnu, monsieur ? » s'écria le jeune officier.

Yves interrogea son aïeul du regard.

« Puis-je répondre, grand-père ?

— Certainement, mon fil, certainement. Un gentilhomme se doit d'abord, avant tout, au service du Roi. Dis tout ce que tu peux savoir.

— Eh bien, il m'a semblé reconnaître un dénommé Le Gonidec, qui habite au bourg de Plogoff.

— Le Gonidec ! répéta le héros de la *Belle-Poule*. Le Gonidec, ah ! dans ce cas... »

Levé, il se mit à marcher à grands pas fermes par la salle, dont le dallage résonnait, sonore, sous ses talons ferrés.

« Je vis fort à l'écart des gens, reprenait le vieux gentleman, mais mon matelot Gouvello dont je vous parlais tout à l'heure me sert quelquefois de gazette, et je sais qu'il a ses idées sur le personnage en question. »

Il interrompit sa promenade.

« Au fait Gouvello pourrait bien vous être utile, m'est avis. Il a tout près de soixante ans, mais, quand il croche dans quelque chose, il emporte encore le morceau ! Au surplus, il connaît beaucoup des cachettes où les faux sauniers entreposent leurs marchandises. Et à mon avis, voyez-vous, c'est dans quelqu'une de ces grottes que doit être retenu captif votre cousin, M. de Miriex.

» Gouvello pourra, je l'espère, vous mettre sur quelque piste sérieuse... Tandis que, pour vous satisfaire, vous fouillerez tout le village, mon petit-fils ira quérir tout à l'heure mon matelot. Vous les trouverez ici même l'un et l'autre en revenant.

— Merci infiniment, monsieur, fit l'officier ; je reviendrai sitôt la fouille terminée. Je vous fais encore mes excuses pour ma trop brusque invasion.

— Vous êtes tout pardonné, monsieur, affirma le vieux marquis. Le devoir militaire d'abord. Mais, ajouta-t-il, à voix basse et en parlant à l'oreille du jeune lieutenant, par crainte d'affaiblir son autorité à l'égard de ses hommes, qu'il soit

permis à qui pourrait être votre aïeul, de vous garder contre les jugements précipités.

— J'accepte bien volontiers la leçon, monsieur. »

L'officier sortit en saluant très bas, avec toutes les marques du plus profond respect.

Dans le vestibule, il fit signe à ses soldats :

« En route, garçons. »

Les échos des voûtes retentirent de plus belle sous les talons massifs. Les gens du Roi sortirent, tirèrent la grande porte après eux et le bruit de leurs pas décrût peu à peu sur le gravier de l'allée.

« Alors, je vais chercher Gouvello, grand-père ? demanda Yves.

— Va, mon fi ! »

Le petit de Kermadec partit en courant, les rubans du *chupen* ondulant à sa suite.

Sorti de l'enceinte du manoir, il aperçut les soldats qui gagnaient Plogoff au pas accéléré.

Quant à lui, il prit un sentier de gabelous contournant le sommet de la falaise noire et sourcilleuse.

En bas tourbillonnaient les flots écumeux toujours en tumulte et dont les gens d'Armor croient que les embruns déferlants sont des âmes de marins noyés en quête de sépulture.

Inconsciemment il admirait cette nature sévère, désolée mais si belle et si chère à son cœur breton.

CHAPITRE II

LES GROTTES DE PLOGOFF

Yvon cheminait avec aisance sur un sol hérissé d'aspérités de toutes formes. À la pâle lumière de la lune souvent cachée par les nuages qu'on voyait courir par le ciel, hostiles et échevelés, il apercevait le clocher découpé de Plogoff. Sous lui, les flots brisaient sur les galets et les rochers de plages minuscules, car la mer achevait de baisser.

Du côté de la terre, la roche, presque partout était nue. Par-ci, par-là, un petit mur de pierres sèches marquait les limites d'un pauvre champ de blé noir ou de pommes de terre, ou bien, c'était la lande hérissée d'ajoncs et de bruyères, bosselée de quartiers de roc.

On n'apercevait pas un être humain.

À la plainte infinie des vagues se mêlait par instants le cri lugubre d'un oiseau de nuit. Les ombres portées par les rochers prenaient les aspects fantastiques des gargouilles des cathédrales.

Mais, accoutumé à ces fantasmagories, Yvon n'en était nullement impressionné.

Il se hâtait vers la cabane de torchis qu'habitait Gouvello... sachant bien qu'il ne l'atteindrait pas avant une grande demi-heure.

Il ne tressaillait même point à la subite apparition de quelque forme menaçante, au hululement d'un couple de chouettes en chasse qui s'avertissaient de leurs évolutions et le rasaient de leur vol silencieux.

Élevé par le vieux marquis, esprit ferme et froid, Yvon ne croyait point aux korrigans, non plus qu'à ces sinistres lavandières dont on entend le battoir retentir au bord des *doués* de la lande et qu'il ne faut pas voir, de peur qu'elles ne vous fassent signe, présage de mort prochaine...

Il n'avait pas peur non plus de rencontrer l'*Ankou*⁵...

Seulement, il regardait où il mettait les pieds, pour ne pas se précipiter en bas de la falaise, chose beaucoup plus à craindre que tous les funèbres indices dont s'effraient les âmes superstitieuses...

Or, comme il arrivait à proximité de l'Enfer de Plogoff, gouffre effrayant, en forme d'entonnoir, aux rouges parois, et au fond duquel des lames rageuses se démènent en tout temps avec fracas, telle une tourbe de damnés, il lui sembla qu'un cri humain avait frappé ses oreilles.

La brise était faible. Il avait l'ouïe fine et s'entendait à distinguer chaque bruit.

Non, non, ce n'était pas là le cri d'un oiseau de mer momentanément réveillé. C'était un appel humain, couvert en partie par le grondement du ressac... quelque chose comme une voix appelant au secours.

« ... Ou ou ours ! »

⁵ Personnification masculine de la mort en Bretagne.

Yves s'arrêta tout net et écouta intensément.

Faible, l'appel parvenait jusqu'à lui, mais distinct à présent.

« Au secours !... Au secours !... »

Il se tourna de tous côtés, inclina la tête.

Décidément la voix semblait monter d'en bas, du pied même de la falaise.

Quelqu'un avait-il chu là qui gisait blessé sur une pointe de roche ?

Le petit de Kermadec n'était pas garçon à courir chercher main-forte. Son aïeul lui avait appris à toujours agir par lui-même :

« Tire-toi d'affaire par les moyens du bord, mon fi !... Une fois que tu seras paré, les autres arriveront toujours à temps... »

Courageux et agile, grand dénicheur d'œufs, il avait acquis une science de grimpeur peu commune et ne craignait pas le vertige dont il ignorait tout et jusqu'au nom même.

Mais c'était là un coin où il ne s'était jamais aventuré.

Penché sur le bord de la falaise il regarda sous lui comment se comportait la paroi rocheuse.

Il la vit presque verticale avec trois ou quatre ressauts.

Certes, on apercevait bien assez de saillies où poser la pointe du pied ou bien s'agripper des doigts ; seulement, à celui qui entreprendrait la descente, il ne faudrait pas perdre son aplomb ou lâcher prise.

Ce serait la chute d'une hauteur de quelque cent à cent vingt toises sur des rochers inégaux qui se chargeraient de régler son compte à l'imprudent.

Et une fois descendu, même indemne par miracle, bien malin serait celui qui parviendrait à remonter.

N'importe. Il faisait clair sous la lune : un homme appelait au secours, on ne pouvait le laisser en péril sans vilenie.

« Je trouverai bien, pensa Yves, quelque moyen de m'affaler jusqu'en bas et de parvenir auprès de ce malheureux. Je me rendrai compte de son état et après, s'il faut du secours, eh bien, j'en irai chercher... Oui, mais, il y a l'officier du Roi qui va m'attendre avec Gouvello !... »

Il réfléchit quelques secondes.

« Tant pis ! L'officier attendra. L'homme en péril passe avant tout et, si grand-père était ici, il me le dirait lui-même. »

Souple et adroit, il commença de se laisser glisser au bas du roc.

Ici, il empoignait une tête de granit, là, il se faisait des échelons, d'aspérités qu'un autre grimpeur, moins exercé, n'eût peut-être même pas vues.

Au bout de quelque quinze à vingt toises, il parvint à une corniche surplombante où il lui fallut bien s'arrêter.

Il y avait un problème à résoudre. Que faire ?

Au-dessous c'était le vide.

« On n'est point mouche, grommela-t-il, pour se promener tête en bas... »

Mais à la longue, il constata que, trompé par le jeu des ombres, il ne s'était pas aperçu que sous la corniche, à quelques pieds plus bas, s'en étendait une autre.

Il n'hésita pas, se suspendit par les mains, calcula bien son saut et se laissa aller.

Il comptait bien retomber sur un entablement à peu près large de trois pieds dans les deux sens.

Mais, une fois de plus, les jeux de la lumière blafarde et des ombres l'avaient abusé. Au lieu d'être plan, le roc sur lequel il se reçut s'inclinait en forte pente.

Il sentit ses pieds partir sous lui et se crut déjà lancé dans l'espace. Tout en bas, il entendait la mer continuer son ressac !... De son énergie bandée il voulut se cramponner à quelque arête ; mais il ne réussit qu'à s'ensanglanter les doigts, sans parvenir à s'accrocher.

Il dégringola encore quelques secondes et, se cognant, s'égratignant, tremblant de tous ses membres, se vit parti pour la grande chute jusqu'au fond de l'abîme.

Mais, soudain, il se trouva arrêté. Il respira ! Un nouveau ressaut de la paroi l'avait recueilli.

À présent étourdi, un peu moulu, étonné de sa chance, il gisait sur une corniche assez large, où il pouvait s'étendre à l'aise pour reprendre son souffle et ses esprits.

Il se tâta, s'examina, reconnut n'avoir aux bras et aux jambes que des écorchures superficielles.

Comme tant de marins qu'il avait entendus se moquer d'une petite blessure, il leva les épaules.

« Peuh ! Il n'y a que le vernis d'enlevé ! »

Cependant, l'appel de l'homme en péril était encore plusieurs fois parvenu jusqu'à lui.

« Au secours ! »

Et, à chaque fois, il l'avait entendu de plus près.

De nouveau la clameur désespérée éclata avec une telle netteté, qu'il l'eût dite jaillie d'une bouche toute proche ou plutôt de celle d'un porte-voix qui lui eût crié à l'oreille.

Ce cri pressant, impérieux lui rendit toute son ardeur.

Prudemment, il se mit à plat ventre et s'allongea sur l'extrême bord de la corniche.

La falaise fuyait sous lui, selon un angle rentrant, jusqu'à un autre rebord à peine saillant, celui-là, mais d'où le flanc de la paroi semblait vouloir se prêter beaucoup mieux à la descente. Seulement, entre les deux plates-formes la solution de continuité était nette...

Et l'appel retentissait toujours.

L'homme qui demandait assistance devait être éclopé et ne pouvait s'aider lui-même.

Yves chercha donc désespérément un moyen de franchir l'obstacle apparemment insurmontable que lui opposait la paroi rocheuse.

De toute son attention, il examinait le but à atteindre et la muraille y aboutissant. Il tâtait le granit et ses aspérités, calculait la longueur de ses pas, quand, dans une des stries, rayant presque verticalement la surface du granit, il sentit sous ses doigts quelque chose comme un câble.

Cette corde devait être fixée de place en place, car elle se maintenait dans la lézarde, même si l'on s'efforçait de l'attirer à soi.

Yves finit par s'apercevoir que des crampons de fer scellés dans le roc la maintenaient... et qu'elle devait avoir été installée là pour servir en manière de rampe.

Qu'était-ce que cette corde ? Qui l'avait mise là ? Des dénicheurs ?...

Les dénicheurs ne prennent pas, d'ordinaire, de telles précautions. Les endroits qu'ils ne peuvent atteindre, ils les laissent, voilà tout !... Alors ?

Soudain une lumière se fit dans l'esprit de l'adolescent.

N'était-ce pas là, plutôt, un des chemins empruntés par les faux sauniers pour transporter leurs denrées à la barbe du gabelou.

Yves se demanda s'il n'était point tombé fortuitement sur l'un des accès de leurs mystérieux repaires.

Mais, dans ce cas, ces appels au secours ?

Il frémit de tout son corps. Ces cris-là devaient être ceux de l'infortuné garde-marine fait prisonnier par les fraudeurs quelques jours auparavant.

Ainsi ce malheureux languissait dans une prison pratiquement inaccessible.

Une grande émotion exalta Yves. S'il avait enfin découvert la cachette recherchée depuis si longtemps ! S'il réussissait à délivrer le garde-marine ! Quelle aventure merveilleuse !... Après un pareil haut fait, il serait hors de pages. On

ne le considérerait plus comme un enfant, mais comme un homme et un rude homme.

Et, sans autrement réfléchir, il empoigna la corde et commença de descendre vers le pied de la falaise.

Voilà un câble qui s'était présenté de façon providentielle !...

La face tournée vers le roc, il s'affalait avec aisance en s'aidant de ses pieds.

Il avait déjà parcouru une vingtaine de toises et se félicitait de la commodité de son voyage, quand il sentit ses jambes saisies dans une étreinte formidable, tandis qu'à la faveur de la surprise, une secousse lui faisait lâcher les deux mains...

Que lui arrivait-il ? Sans bien s'en rendre compte, il voulut se débattre et résister. Son corps bascula en arrière. Sa tête se pencha sur le vide. Une voix rude s'éleva, celle, sans doute, de l'homme qui le tenait aux genoux :

« Si tu bouges, si tu cries, je te flanque en bas, pour le sûr. »

Dans la position où il se trouvait, Yves ne pouvait discerner qui le tenait et le maîtrisait sans aucune peine.

C'était une sorte d'hercule revêtu d'une casaque de pêcheur, coiffé d'un bonnet de laine rouge et chaussé de bottes de cuir qui lui montaient en haut des cuisses.

D'aspect farouche, il semblait fort capable de mettre sa menace à exécution. Si Yves avait pu lui voir le visage, il l'eût aussitôt reconnu pour ce Le Gonidec, le faiseur de signaux sur qui l'officier du sloop de guerre avait tiré, une

heure auparavant. En tout cas, l'adolescent se sentit en de telles mains qu'il crut prudent de ne point tenter de résistance.

Il s'abandonna, attendant une occasion plus propice de pourvoir à sa sûreté.

Une sorte de boyau s'ouvrait de haut en bas dans le flanc de la falaise. Il en sortit une voix rauque qui demanda :

« Qui c'est-i' que ce gibier-là ? »

— Le petit monsieur du manoir ; rien que ça ! répondit la première voix.

— Tant pis pour lui. Fallait pas qu'il se mêle de nos affaires. Qui nous dit qu'il n'était pas venu pour nous espionner ? Balance-le, mon gars. Il n'y a que les morts qui ne parlent pas, vois-tu. Et nous n'avons que faire des indiscrets. »

Mais le personnage qui tenait Yvon protesta :

« Pas besoin de le balancer ; suffit de le souquer pour l'heure et de l'envoyer rejoindre l'autre. Comme ça le chef décidera. »

Une discussion s'en suivit, fort animée, en vannetais, dialecte qu'Yves comprenait mal.

L'horreur de sa situation était telle, au demeurant, et si cruelle la douleur infligée par sa position qu'il ne put point les supporter davantage et commença de s'évanouir.

Vaguement, il entendit encore l'hercule s'écrier :

« Allons bon ! V'là notre oiseau qui tourne de l'œil ! »

Puis tout se confondit et s'effaça. Le petit de Kermadec s'enfonça dans l'inconscience...

... Quand il revint à lui, – sans doute assez vite, – il était allongé à même la pierre froide et garrotté du haut en bas dans des liens « serrés à bloc » et qui lui faisaient grand mal en pénétrant dans sa chair. Un voile d'étoffe malodorante le bâillonnait et l'aveuglait complètement.

Où était-il ? Que faisait-on de lui ? Qu'était-il résulté de la discussion de tout à l'heure et dans quel sens avaient conclu ces hommes dont il n'entendait plus maintenant que le souffle autour de lui ?...

Son inquiétude s'accrut.

Mais il s'affligeait moins pour lui-même qu'en raison de la douleur qu'éprouverait son grand-père, à ne plus le voir revenir.

« *Deus-ta* »⁶, fit la seconde voix.

Yvon éprouva qu'on le soulevait.

Quelque chose de dur, de rude – une corde vraisemblablement, – lui écrasa la poitrine et lui râcla les aisselles.

Il se sentit glisser rapidement sur une pente raboteuse.

Il pensa qu'on le descendait comme un colis, sans souci des heurts qu'il subissait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, cette fois au dos, celle-là à l'épigastre ou à la tête...

Le fait est qu'on ne le ménageait point.

⁶ « Dépêche-toi », en breton.

Cette pénible descente lui parut interminable... Le grondement de la mer ne lui parvenait plus que fort affaibli et comme à travers un mur épais.

Enfin, il y eut un arrêt brusque.

Il sentit le frôlement et entendit le bruit de la corde passée en double, qu'on faisait filer et qui lui brutalisait le sternum, les pectoraux et les côtes...

... Et il chut de deux ou trois toises sur une épaisse couche de sable.

« Holà ! s'écria un organe juvénile. Quel est ce colis qui nous arrive par le boyau ? Contiendrait-il les éléments d'un repas délicat destiné à nous rendre la captivité moins dure ! »

Cette voix avait presque de joyeux accents de plaisanterie. Elle reprit :

« Mais non. Ce n'est qu'un homme et, malheureusement, je ne suis pas anthropophage. Il va falloir nous contenter de pain dur et d'eau croupie, car ces messieurs les contrebandiers n'ont pas l'hospitalité fort écossaise !

» Enfin, ce compagnon de captivité que nos geôliers m'envoient me tiendra au moins compagnie, ce qui n'est pas à dédaigner, car les heures sont longues en ce séjour enchanteur.

» Le pauvre ami me semble en assez triste état. Est-il mort ou vivant ?... »

Yves jugea nécessaire de manifester quelque conscience.

Il parvint à émettre, en dépit de son bâillon, une sorte de grognement. Son esprit redevenait lucide.

Il n'en doutait pas : il se trouvait à présent au fond du repaire des contrebandiers et pilliers d'épaves de Plogoff.

Pour quelles raisons obscures ces gens l'avaient-ils épargné et préféraient-ils le conserver prisonnier ?... Quelles intentions avaient-ils donc sur lui ?

Quant à la voix qui lui parlait, c'était certainement celle de l'autre captif, de ce jeune garde-marine à la recherche duquel avaient débarqué les gens du sloop.

Décidément, le rôle qu'on leur réservait à tous deux était bien celui d'otages...

Les senteurs de varech et le frôlement caractéristique des lames léchant le sable confirmaient bien, au surplus, sa supposition, qu'il se trouvait dans une grotte, une grotte-prison, une grotte-cachot !

Et la voix reprenait :

« Vivant, donc, mon cher paquet ?... Au diable la maudite chaîne qui m'attache là comme un mâtin à sa niche. Je ne puis aller jusqu'à vous pour vous délivrer de vos liens.

» Vous m'entendez, là ? »

Yves poussa un nouveau grognement.

« Bon ! vous n'articulez pas aussi parfaitement que le défunt Baron des Comédiens-Français, qu'admiraient nos grand-mères, mais on vous comprend tout de même... Écoutez je ne me trouve pas à vingt toises de vous, mon cher compagnon de captivité. Vous n'êtes pas amarré, vous. Ne

trouverez-vous pas le moyen de vous rouler jusqu'à moi ?
J'ai les mains libres et je pourrais peut-être vous désaucissonner.

Aidons-nous mutuellement.
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement...

comme disait M. de Florian... Vous m'avez compris ? »

Yvon grogna derechef.

« Et vive donc le langage articulé ! s'écria ce prisonnier qui n'engendrait pas la mélancolie, décidément. C'est ainsi que les hommes causaient entre eux, aux temps primitifs où, vêtus de peaux de bêtes, ils habitaient gentiment d'aimables grottes comme celle-ci ! On disait, certes, moins de mal du prochain, en ces temps bénis... Et peut-être ne lui en faisait-on pas beaucoup plus, car voyez avec quelle galanterie on nous traite ! »

Cependant, sur le sable fin qui formait le sol de la grotte, Yvon se tordait comme un ver, se pliait, se détendait, rampait, se roulait et, peu à peu, parvenait à se rapprocher de son compagnon qui l'encourageait de la voix, tout en s'efforçant de diriger cette course aveugle et reptilienne.

« Parfait ! On dirait d'un ancien serpent qui se serait fait homme... Mais vous allez trop sur la droite quand vous êtes sur le ventre et trop sur la gauche quand vous êtes sur le dos...

» Ah ! voilà qui est miraculeusement corrigé. À merveille !... Courage ! vous avez déjà fait plus de la moitié du chemin... »

Cependant, le jeune Kermadec se démenait tant et si bien, au prix de pénibles efforts, qu'il se trouvait enfin aux pieds du prisonnier enchaîné.

« Excellent ! s'écria encore celui-ci. Ces messieurs sont tout de même un peu simples de n'avoir pas prévu ce treizième travail d'Hercule ! »

Deux mains impatientes s'attaquèrent d'abord aux lambeaux de toile qui enveloppaient la tête du malheureux Yvon. On dénouait le bandeau qui lui bouchait la vue et le bâillon qui lui écrasait les lèvres.

À la lueur fumeuse d'une torche fichée dans un trou de la muraille rocheuse, il vit enfin son compagnon, un tout jeune homme de dix-huit ans environ, au visage avenant et qui se penchait en souriant sur lui.

Très brun, vigoureux, avec des cheveux noirs merveilleusement plantés et dessinant « les cinq pointes », il avait un regard vif et gai qui contrastait avec l'air grave et parfois un peu mélancolique du jeune Breton.

Il portait l'uniforme du Roi, mais fâcheusement déchiré.

Une blessure lui avait entamé le front où s'étaient séchées de petites rigoles de sang. Cela ne l'empêchait point de s'exprimer joyeusement, sans l'ombre de mauvaise humeur, non plus que la chaîne pesante plantée dans un des piliers naturels de l'immense grotte, qui le maintenait à l'attache au moyen d'un cercle de fer en lui meurtrissant la taille et les hanches.

Un instant. Yves examina le lieu où il se trouvait enfermé.

C'était, dans l'épaisseur de la falaise, une « bulle » de vingt-cinq toises au moins de large, sur trente de profondeur et peut-être autant de hauteur. La lueur de la torche fumeuse n'éclairait que faiblement et laissait plus d'un point dans l'ombre.

Mais elle permettait de voir les parois rouges, verdâtres, versicolores, et marbrées de coulées blanchâtres qui, en plusieurs points de la voûte supérieure, avaient formé de longues stalactites auxquelles correspondaient, montant du sol, des stalagmites symétriques.

Sur ces parois et sur ces concrétions, la lumière piquait une infinité de points brillants, étoiles de ce ciel de féerie, et Yvon, d'esprit observateur, remarqua que la fumée de la torche ne séjournait pas dans la vaste cavité, mais s'écoulait à mesure.

Il fallait donc, pour cet effet, qu'il y eût une sorte de cheminée d'aération. Et, en cherchant des yeux vers les hauts de la salle, l'adolescent finit par découvrir dans un coin une tache plus noire... l'extrémité inférieure du boyau par lequel on l'avait affalé au bout de la corde.

Il pensa que c'était par là qu'avaient dû monter jusqu'à lui, sur la falaise, les cris qui l'avaient déterminé à descendre au secours du prisonnier.

Sans doute celui-ci, à la suite de sa capture par les contrebandiers, avait-il, lui aussi, été jeté dans l'oubliette par le même orifice constituant, peut-être, l'unique issue de la caverne.

S'il en existait une autre du côté de la mer, on ne la voyait pas pour l'instant.

On ne découvrait qu'une mare intérieure sous les eaux de laquelle pouvait être submergée cette entrée.

S'étant rapidement fait connaître, Yves expliqua par suite de quelles circonstances il se trouvait dans la grotte, cependant que le jeune officier s'empressait à défaire le réseau compliqué de liens, chef-d'œuvre de « transfilage », qui enserrait son nouveau compagnon, du col aux chevilles.

« Ainsi donc, c'est à cause de moi que vous vous trouvez embarqué dans cette déplorable aventure, mon cher vicomte ? s'écria le prisonnier enchaîné. Et mes cris n'ont servi qu'à vous jeter dans la gueule du loup... J'ai été l'appelant qui fait prendre les autres canards sauvages...

» Vous m'en voyez franchement désolé, mais je n'imaginais nullement jouer un pareil tour à aucun de mes semblables. Qu'eussiez-vous fait à ma place ? Je ne pouvais que crier, dans l'espoir d'attirer l'attention de quelque parti des nôtres en train de me rechercher.

» Permettez-moi de vous en présenter toutes mes excuses. Ma captivité ne m'en est que plus désagréable. Dites-vous seulement, puisque vous êtes si chevaleresque et que vous cherchiez à me rendre service, que votre présence nous rendra à tous deux l'évasion plus facile.

» Vous aurez donc atteint votre but. Je regrette seulement que ce soit au prix des inquiétudes de votre vénérable aïeul et de vos souffrances personnelles. »

Yvon ne voulut pas être en reste de parfaite courtoisie. Il protesta qu'il ne regrettait point une aventure qui, au prix de quelques inconvénients, lui procurait la connaissance d'un aussi parfait gentilhomme.

« Vraiment, c'est trop de bonté, s'écria le jeune de Miriex. Je vous dois mille grâces, monsieur, et toute ma vie ne suffira pas à vous témoigner ma reconnaissance, car, entre nous, désormais, c'est à la vie, à la mort, n'est-il pas vrai ? »

Entre l'adolescent engourdi qui, assis sur le sable, frottait activement ses membres ankylosés et le jeune officier qui s'inclinait en guenilles et faisait des révérences au bout d'une chaîne, ce fut un assaut de compliments et d'amabilités :

« Je ne serai que trop honoré de votre amitié, affirmait le petit de Kermadec.

— Laissez ! laissez ! reprenait le chevalier. C'est me couvrir de confusion. Vous êtes cruel dans votre dévouement héroïque. Comment m'élever jamais à votre hauteur ? Mais je vous revaudrai cela hors d'ici, car je le pense ainsi que moi, vous êtes déterminé à sortir de cette géhenne ?

— Certainement... mais j'en suis encore à me demander comment nous pourrons nous y prendre. Ça n'a pas l'air facile.

— Nous y parviendrons ; soyez-en sûr. Rien n'est impossibles à deux officiers du Roi de France...

— Mais... fit Yvon, surpris de cette soudaine promotion...

— Oui... si vous ne l'êtes pas encore, patience, vous le serez bientôt et je crois pouvoir vous prédire de si belles destinées, une carrière si brillante que m'en voici tout jaloux d'avance... Nous trouverons !... Vous verrez.

— N'oubliez pas que nous devons être surveillés de près, sans que nous puissions nous en apercevoir.

— Oh ! nous nous moquons de ces gens-là. Nous allons causer, ce qui fera joliment bien passer le temps. De la discussion jaillit la lumière. Qu'y a-t-il de plus fort et de plus ingénieux qu'un homme ? Deux hommes. Nous allons inventer des moyens d'évasion auprès desquels ceux du fameux baron Trenck ne seront que petite bière.

— J'admire votre confiance, monsieur de Miriex, fit Yvon, sans pouvoir s'empêcher de rire.

— Quoi ? protesta l'autre avec feu, voulez-vous donc me décourager ?

— Loin de moi pareille intention. Je crois seulement qu'il nous faudra beaucoup réfléchir et combiner.

— Eh bien, nous réfléchirons et nous combinerons. En attendant, pour passer le temps, je vais vous conter comment j'ai été fait prisonnier.

» ... Au moment où les gens du Roi avaient surpris les contrebandiers en plein travail illégal, l'officier de débarquement, M. de Molène, avait cru que les fraudeurs prendraient la fuite devant des forces régulières.

» Mais point. Ces rebelles n'avaient-ils pas délibérément fait tête ? Il avait fallu les charger, l'épée à la main, après une première mousquetade qui en avait jeté deux ou trois par terre.

» Des blessures sans gravité, d'ailleurs, poursuivait le jeune officier, car les blessés s'étaient relevés tout de suite en clopinant plus ou moins. J'essayais d'envelopper ces drôles, quand je reçus sur la tête un coup de bâton qui m'assomma.

» Je ne me suis retrouvé que dans cette grotte, avec ce joujou autour du ventre. Dans cette toile à voile, il y avait une demi-miche de pain terriblement rassis et du lard cru. Ils y sont encore, mais il faudra bien que je me décide à manger, si répugnante que me soit cette nourriture, car j'ai bien l'intention de ne pas me laisser mourir de faim.

» Il y avait aussi un petit fagot de torches et une grande cruche d'eau. Voilà le confortable qu'on nous offre.

» Depuis lors, je n'ai revu personne jusqu'à votre arrivée providentielle. J'ai conservé vaguement la notion de l'heure parce que le jour passe à travers la couche d'eau qui couvre l'entrée sous-marine de notre grotte, même à marée basse. On sait quand le soleil s'est levé ; on sait aussi quand il se couche. On en peut déduire les heures intermédiaires. C'est un passe-temps comme un autre.

— J'aimerais mieux qu'il prît fin le plus tôt possible, dit Yvon. Mais je me demande comment sortir d'ici. Il n'y a guère que la cheminée. Or, elle me paraît difficile à atteindre et, au surplus, comme on n'a pas dû y laisser de corde...

» Et puis, comment vous débarrasser de cette chaîne et de ce cercle de fer ?

— Je ne sais, répondit M. de Miriex, mais je ne doute pas que nous y parvenions de quelque manière. Et, pour vous montrer à quel point notre alliance me donne espoir, je vais vous demander la permission de dormir un peu, ce que je n'avais encore pu faire depuis mon entrée ici. »

Yvon pria le garde-marine de ne pas se gêner pour lui et de dormir tout son saoul.

Quant à lui, il craignait fort que la pensée des inquiétudes mortelles qui devaient torturer son grand-père ne lui permît pas de fermer l'œil.

Le premier prisonnier des contrebandiers prit donc ses dispositions et se coucha sur le sable au bout de sa chaîne, tel un pauvre chien à la porte de sa niche ou le misérable *janitor* d'Amilcar dont parle Gustave Flaubert.

Cinq minutes plus tard, un ronflement sonore avertissait Yves que son nouvel ami avait, en effet, retrouvé la paix du cœur et de l'esprit.

L'adolescent prit alors la torche en main et s'occupa d'explorer la grotte...

Le fond allait en s'élevant jusqu'à un retraits spacieux, au sol assez égal et probablement aplani, qui formait comme une loggia et servait de magasin.

Des marchandises de toutes sortes soumises aux droits d'entrée, ballots, caisses, boucots empilés ou gerbés y étaient entreposés en bon ordre.

Certainement l'association était riche, car il y en avait là pour beaucoup d'argent.

De-ci, de-là, d'autres retraits apparaissaient entre les étranges piliers formés par les concrétions cristallines où se jouaient les feux de la torche et Yvon pensait à ce qu'eût été sa joie de découvrir pareille merveille souterraine en toute autre circonstance. Mais il avait beau se « remonter » comme on dit, il en revenait toujours à se demander si jamais il sortirait de cette superbe et détestable prison.

En haut de la cheminée, sur l'étroite plate-forme, les deux contrebandiers étaient restés un instant à deviser.

Puis réunissant leurs efforts, ils firent basculer un lourd quartier de roc qui obtura hermétiquement l'entrée du boyau, tout en la rendant à peu près invisible.

Se servant alors de la rampe de corde qui dormait dans la strie profonde du rocher, ils eurent tôt fait de regagner le haut de la falaise par des accès à eux connus, avec une surprenante aisance.

Parvenus au sommet, ils se retournèrent d'un mouvement naturel pour regarder, vers le bas, le chemin vertigineux qui les avait amenés. Un singulier sourire, un sourire froid et sans gaieté, fit grimacer le visage assez brutal de Le Gonidec, tirant aux coins la bouche lippue, faisant encore saillir les pommettes et diminuant les petits yeux noirs sous les arcades sourcilières profondes et simiesques.

Du bout de ses doigts formidables, il envoya un baiser vers la terre :

« Bonsoir, les chéris ! fit-il à l'adresse des prisonniers. Dormez bien ! »

L'autre homme, plus petit, mais râblé, trapu, tout en largeur et vêtu quasiment comme son compagnon, avait une expression dix fois plus dure et plus bestiale encore. Aussi blond que Le Gonidec était brun, un tic l'affligeait qui le rendait hideux. Ainsi que certains chevaux, il relevait complètement la lèvre sur la gencive, découvrant, dans une ouverture carrée, deux rangées de dents jaunes, tandis que s'agrandissaient momentanément ses yeux verts et féroces, comme pour projeter au loin une lueur de méchanceté.

« On aurait dû leur faire leur affaire, dit-il simplement. On est des bêtes ! »

Et il cracha un long jet de salive chargée de jus de tabac.

Le Gonidec haussa les épaules.

« Tu sais bien que nous ne pouvions pas décider nous-mêmes, Le Bihan, répondit-il. Il faut prévenir le chef. Il verra ce qu'il veut faire du petit gars et de l'officier. Il doit être rentré de Brest à cette heure.

— Et si nous nous faisons cueillir ? objecta Le Bihan.

— Chance à courir ! Pour plus de sûreté, tirons chacun de notre bord. Un homme se remarque moins que deux et, si l'un de nous est pris par les gens du Roi, l'autre aura bien des chances de s'en tirer. *Kenavo*⁷.

— *Kenavo.* »

Ils se tournèrent le dos et, se faisant petits, se séparèrent. Ils se glissaient autant que possible dans l'ombre des rochers endormis sous la lune. Au loin, de tous côtés, la lande paraissait vide jusqu'à la mer et jusqu'au clocher de Plogoff.

⁷ « Au revoir » (et, plus souvent, adieu en breton).

CHAPITRE III

OÙ M. LE VICOMTE D'ERLANDE TROUVE FORT À RIRE

Le Gonidec arpentait la lande de toute sa vitesse. Mais il savait qu'on pouvait fort bien le voir sans qu'il vît personne et l'obligation de se cacher lui faisait perdre du temps.

Sans compter que de fréquentes occultations de la lune, par des nuages noirs qui se poursuivaient, l'obligeaient parfois de chercher son chemin à travers ajoncs et bruyères, malgré sa parfaite connaissance du pays.

Bien qu'il ne fût rien moins que poltron – il passait même pour un terrible compagnon – le moindre bruit le faisait tressaillir.

Par moments, des heurts rythmés l'obligeaient à s'arrêter net, mâchoires serrées, sourcils froncés, les gros poings crispés et prêts à la bataille.

Mais, dès qu'il s'arrêtait, le bruit s'arrêtait aussi, pour reprendre dès qu'il se remettait en marche et l'impossibilité d'identifier la nature de ces chocs commençait de faire monter en lui une grande colère quand il éclata de rire : le bruit qui l'inquiétait tellement, c'était la rencontre dans sa poche, au gré de la marche, de son couteau avec sa tabatière de corne !

Il repartit, plus confiant, mais en s'efforçant, néanmoins, de réduire sa haute taille et de se glisser, invisible, derrière ces bas buissons épineux qui lui griffaient le visage.

Cependant, il ne voyait toujours rien de suspect.

« Allons, grommela-t-il, pas besoin de se faire peur. Les soldats sont à chercher quelque part au diable, où que je ne suis pas. »

Néanmoins, en homme de précaution, il ôta ses hautes bottes, qui sonnaient trop clair sur le roc, les noua l'une à l'autre par les tirants et se les mit à califourchon sur l'épaule, pour cheminer pieds nus. C'était plus sûr.

Il atteignit la première maison du village, une maison isolée, et la dépassait, quand un cri le fit sursauter :

« Hop, garçons, enlevez-moi ce gars-là ! »

Dans un subit cliquetis d'armes, il vit sept ou huit soldats se précipiter sur lui de derrière un mur, la baïonnette en arrêt. Il était tombé dans une embuscade !

Il s'était laissé « refaire » par des soldats, honte suprême pour un marin !

La surprise avait été si complète qu'il n'eut même pas le temps de fuir. Il fallait combattre et se défendre, partie fort inégale.

Un premier royal-marine fut à portée. Le Gonidec fit un saut de côté, saisit le fusil, attira l'homme à lui d'une force irrésistible, exécuta un mouvement de torsion et se trouva maître du mousquet avec lequel il se mit à dessiner dans l'air une série de moulinets et d'arabesques qui ne donnaient guère envie d'approcher.

À voir et à entendre siffler cette crosse redoutable, les fantassins du sloop s'arrêtèrent, entourant le contrebandier, mais à distance respectueuse.

Pourtant, plus résolus que les autres, deux soldats s'étaient élancés. Deux revers de crosse les jetèrent sur le sol, étourdis, assommés. Leurs camarades hésitèrent.

Cela ne faisait pas l'affaire de M. de Molène qui commanda :

« Bon. Tirez-lui dessus, puisqu'il veut faire le méchant. »

Des détonations éclatèrent au moment même que, voyant un jour, le fraudeur s'élançait pour prendre ses jambes à son cou.

Bien que, par humanité, les soldats eussent tiré bas, Le Gonidec tomba. Une balle l'avait atteint à la jambe.

Mais, rude homme, il se releva et reprit ses moulinets effroyables. Deux fantassins encore roulèrent à terre avant que, le coiffant comme un sanglier acculé, les autres fussent parvenus à se rendre maîtres de lui.

Il n'y avait plus qu'à soigner les blessés qui, par bonheur, ne l'étaient point grièvement, à ligoter d'importance le prisonnier et à l'emmener, malgré sa résistance qui n'en faisait pas un fort agréable compagnon de promenade.

Néanmoins, revenus bredouilles et furieux, après une vaine battue de tout l'alentour, l'officier et ses hommes retrouvaient toute leur bonne humeur. L'embuscade avait réussi.

Enfin, ils tenaient un homme dans ce pays où l'on ne voyait que des femmes et des enfants !

Par instants, Le Gonidec essayait de se débattre et se laissait traîner. On le faisait avancer à coups de crosses.

« Pourquoi que vous m'arrêtez ? criait-il en français. On n'a plus le droit de circuler dans son pays ! Qui m'a donné pareille bande de faillis chiens ?

— Surveille tes paroles, toi, répondait rudement M. de Molène. On verra bien si tu es aussi innocent que tu voudrais en avoir l'air. Les innocents ne se cachent pas et ils ne cognent pas à coups de crosse sur les soldats du Roi.

— Je ne me cachais pas ; j'étais en mer. Et, si j'ai cogné, c'était pour me défendre quand on m'attaquait sans raison... »

... En tout cas, le calcul de Le Gonidec avait été juste.

Cette petite échauffourée détournait l'attention des soldats, si bien qu'à deux cents mètres de là, Le Bihan tirait son épingle du jeu et arrivait au village.

Mieux protégé par sa petite taille, il n'avait pas été aperçu et, bientôt, à travers les venelles désertes et silencieuses du hameau endormi, il parvenait à l'humble église.

Il souleva la clenche, car la porte ne se verrouillait point pour la nuit et pénétra dans la nef sonore vaguement éclairée par les rayons de lune filtrant à travers nuages et vitraux. Au surplus, une veilleuse grésillait au-dessus du chœur, au milieu d'autres objets suspendus à la voûte, bateaux votifs sculptés par des marins reconnaissants, filets, ex-voto primitifs.

Il n'avait pas refermé la porte que retentissaient les détonations des fusils tirant là-bas sur Le Gonidec.

« Pincé ! fit-il en sursautant. Nous n'avons que le temps de prévenir le chef. Du lesté ! »

Il tira de sa poche une mèche grossièrement suiffée qu'il alluma à la veilleuse, courut derrière l'autel, ouvrit la porte d'une sorte de placard. Il dut déplacer quelques tréteaux de catafalque emmagasinés là-dedans et s'y glissa. Refermant alors la porte, après avoir remis les tréteaux en place, il se trouva au sommet d'un étroit escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans le sol.

Le fraudeur s'y engagea délibérément, comme un homme à qui le chemin était familier. Vingt-cinq marches plus bas il débouchait dans une crypte de dimensions à peu près égales à celles de la petite église.

Sans hésiter, il se dirigea vers une pierre tombale où, sous des armes héraldiques, on lisait le nom des seigneurs d'Erlande et tira sur un anneau placé sur le côté de la dalle.

Bien équilibrée, celle-ci bascula sans peine, montrant un autre escalier qui descendait plus bas encore dans les profondeurs de la terre et d'où montait une odeur de remugle.

Au bas de l'escalier, dans le coin d'un caveau où s'élevait un tombeau, un boyau s'ouvrait, duveté de salpêtre.

Le Bihan y parcourut une vingtaine de pas et parvint enfin dans une immense cave aux voûtes sur piliers et qu'il savait s'étendre sous la maison forte appartenant aux d'Erlande.

Cette cave n'était rien qu'un vaste magasin où s'entassaient toutes sortes de marchandises semblables à celles qu'Yves, au même moment, pouvait contempler dans la grotte où on le retenait prisonnier.

L'homme eut un sourire à la vue de ces richesses accumulées, mais il ne s'attarda pas à les examiner, sachant fort bien à quoi s'en tenir sur leur nature et sur leur origine. Il fit encore jouer, au moyen d'un levier qui paraissait seulement posé dans le coin, un pan de mur qui se déplaça d'un bloc.

L'ayant refermé derrière lui, il vit, cette fois, une cave fort ordinaire, d'aspect tout à fait innocent.

Il n'eut qu'à gravir les marches conduisant au rez-de-chaussée de la maison forte.

Dans le vestibule, aux murs moisis et déteints, éclairé lui aussi par une veilleuse, il fit un petit signe d'amitié à un vieux paysan édenté aux longs cheveux raides, au collier de barbe grise, et qui s'était précipitamment levé de dessus le coffre sur lequel il retomba assis à la vue apaisante d'un visage familial.

« Bonjour, Jean-Marie.

— Bonjour, Loïc.

— T'as le pas léger, mon gars. Tu ne fais tant seulement pas plus de bruit qu'une araignée.

— Tiens, j'ai quitté mes sabots et je vas sur mes pieds nus. »

Tout en parlant, Jean-Marie Le Bihan avait posé sur le dallage à carreaux blancs et noirs du vestibule ses chaussures de bois recouvertes d'une gangue de boue séchée. Il y remit ses pieds gainés de crasse et demanda :

« Le maître est là ?

— Oui bien.

— J’entre, alors ; nous n’avons pas de temps à perdre. »

Le fraudeur trapu alla droit à une porte de chêne et y frappa d’une façon particulière.

« Entrez, va donc ! » répondit une voix dure.

Et le visiteur fut en présence du vicomte Aimery d’Erlande. D’un blond tirant sur le roux, sans poudre, la figure enluminée, l’œil violent, ce gentilhomme de vieille race dressait déjà à cette époque une puissante silhouette d’homme de proie.⁸

Proche parent des Saint-Allouarn, il se trouvait à trente-cinq ans, – et c’étaient là ses premières armes, – le chef occulte des *Pen-Baz*, organisation de fraudeurs, faux sauniers, pilliers d’épaves, et, – chuchotait-on, – naufrageurs, dont les ramifications s’étendaient sur trente lieues de côte.

Parmi les paysans et les pêcheurs beaucoup s’en doutaient, quelques-uns le savaient, mais tous se taisaient, avertis qu’il ne faisait pas bon parler de ces choses-là.

De ceux qui avaient eu la langue trop longue plus d’un avait disparu mystérieusement que l’on n’avait jamais revu.

D’une ambition démesurée, d’Erlande avait eu à la cour les visées les plus audacieuses. Résolu de faire à Versailles grande figure et à s’élever aux plus hautes charges de l’État, quels qu’en dussent être les moyens, il s’était heurté dès l’abord à l’antipathie de la Reine.

⁸ Pour les aventures subséquentes du vicomte Aimery d’Erlande, voir les volumes de l’auteur : *L’Aviateur de Bonaparte*, *Le Corsaire Borgne*, *Les Ailes de l’Aigle*, parus à la même librairie.

Compromis des plus sérieusement dans la louche affaire du Collier, il s'était vu, d'ordre du Roi, contraint de rentrer dans ses terres.

De cette disgrâce méritée, il avait conçu, cependant, la plus profonde des amertumes...

Il se vengerait de l'affront. Il ne reculerait devant rien pour redevenir riche et puissant, sa fortune assez coquette ayant été fort écornée par ses folles prodigalités...

Or si ses entreprises frauduleuses se montraient des plus lucratives, s'il avait su organiser et faire rendre à son profit une contrebande disséminée et sporadique jusqu'à lui, il préférerait encore beaucoup l'argent qu'il appelait tout gagné ».

Aussi donc avait-il jeté, depuis beau temps, son dévolu sur le patrimoine des seigneurs de Coët-Sizun, ses cousins, l'un des mieux dotés de Bretagne.

Héritier du vieux marquis de Saint-Allouarn en troisième ligne, il n'ignorait pas cependant que celui-ci avait testé d'abord en faveur de son gendre, puis de son petit-fils Yvon...

Mais pour le vicomte Aimery... pareils obstacles ne comptaient guère... et il avait pris ses mesures pour se débarrasser d'abord du compagnon de La Pérouse.

Un homme à lui était à bord de l'*Astrolabe* avec mission de ne point laisser revenir M. de Kermadec vivant !...

... Donc en habit à la française, culotte de cheval et bottes à revers, le vicomte d'Erlande arpentait son cabinet de travail, pièce froide, sèche et nue, aux murs crépis d'une couche de chaux qui s'écaillait, au plafond de poutres enfumées.

Pas un tableau à la muraille, pas de garniture sur la cheminée où s'entassaient des dossiers poudreux, point de tapis sur le carrelage qui tenait lieu de parquet.

Toujours hargneux, il se mit à gronder :

« Qu'y a-t-il, Jean-Marie, que tu viennes me déranger à cette heure ? Tu sais bien que je n'ai pas uniquement à penser à vos petites affaires. J'arrive à l'instant de Brest et j'ai de quoi m'occuper.

— Je le sais, notre maître, mais je vous apporte des nouvelles qui ne supportent point de retard.

— Allons, parle. Nous verrons bien, fit le chef, non sans brusquerie. Dépêche-toi. »

Rapidement, le pêcheur mettait le vicomte au courant de la capture de la cargaison du ketch, l'avant-veille, par le sloop du roi et des circonstances qui avaient amené la captivité du jeune garde-marine et d'Yves de Kermadec.

« Allons, bon ! en voilà des histoires ! gronda d'Erlande en frappant du pied. Mais je n'ai pas à m'en étonner ; vous êtes tous tellement maladroits...

— C'est peut-être pas si maladroit d'avoir enlevé l'officier et le petit monsieur, répliqua Le Bihan qui avait son franc-parler. Faut pas oublier que Guyonvarc'h, Killivic et Gouriou ont été pris de notre côté. Ça nous permettra de traiter d'égal à égal.

— Eh ! tant pis pour les imbéciles qui se font prendre ! Je me moque d'eux et c'est bien fait !... Aussi, ces deux mirliflores que vous teniez, au lieu d'avoir à les nourrir et à les surveiller, bien mieux valait s'en débarrasser tout de suite.

— C'est ce que j'ai dit à Le Gonidec, mais il a voulu les garder pour échanges. Je savais bien que vous penseriez comme moi. »

Le Bihan se mit à rire d'un air bassement obséquieux, et, faisant sa grimace de rossinante ennuyée, il ajouta :

« Il n'est pas trop tard pour bien faire.

— Précisément, répondit d'Erlande avec un mauvais sourire... Tu me dis que l'un est enchaîné par le milieu du corps et l'autre convenablement ligoté ? Eh bien, il n'y a qu'à les laisser ainsi. Ils finiront bien par tourner de l'œil, de faim, de soif, ou des deux ensemble. Nous en serons débarrassés. Fallait pas qu'ils y aillent ! »

De nouveau, Le Bihan retroussa les lèvres pour montrer ses gencives où se plantaient, disséminées comme des menhirs dans une lande, des dents jaunes et gâtées :

« On dirait, notre maître, que vous leur en voulez ? »

Le vicomte haussa les épaules

« Je ne perds pas mon temps à leur en vouloir, mais, du moment qu'ils sont sur mon chemin...

» Vois-tu, Le Bihan, ce gamin me gêne et je ne suis pas mécontent qu'il se soit jeté dans la gueule du loup. Lui disparu, il n'y a plus personne entre moi et l'argent du vieux Saint-Allouarn. »

Le fraudeur parut surpris

« Eh ben, mais, fit-il, il y a encore le père du petit ; il hérite avant vous ? »

D'Erlande accéléra sa promenade de fauve en se frottant vigoureusement les mains, allégresse qui le rendait hideux de férocité :

« Oh ! celui-là, s'écria-t-il, il ne sera plus gênant. Son compte doit être réglé pour l'heure...

— Comment ça ?

— J'ai su à la marine, à Brest, hier matin, qu'on estimait à Versailles le sieur La Pérouse, son *Astrolabe*, sa *Boussole* et toute son expédition, comme définitivement perdus de l'autre côté de la terre, quelque part dans le Pacifique. *Requiescant in pace*... si les crabes le veulent bien. »

Les deux hommes éclatèrent de rire, comme s'il se fût agi d'une affaire tout à fait réjouissante et d'Erlande ajouta, quand son hilarité se fut un peu calmée :

« Un courrier du Roi doit venir demain matin en prévenir le vieux Saint-Allouarn. »

Le Bihan tint à montrer que, lui non plus, il ne manquait pas d'esprit :

« Quelquefois, insinua-t-il, d'un air patelin, que la nouvelle lui donnerait une bonne attaque, un coup de sang, et son passeport pour le cimetière ?... »

CHAPITRE IV

GOUVELLO, TRITON

Yves s'éveilla sur son lit de varech. Il lui fallut un instant pour se rappeler les circonstances qui lui faisaient ouvrir les yeux dans un lieu pareil. Il se souvint tout à coup, avec un frisson, d'abord parce qu'il ne faisait pas chaud, ensuite parce que cette grotte rougeâtre, à la voûte arrondie, le faisait penser à quelque immense bouche d'ogre dans laquelle il se fût laissé tomber par mégarde.

Au mur de rocher, un fragment de torche s'éteignait en grésillant, tandis que, par l'entrée sous-marine, un jour glauque, qui avait traversé l'épaisseur de l'eau, projetait sur les choses environnantes une clarté livide.

Le jeune homme regarda avec envie la jolie figure de son compagnon qui, l'air calme, dormait encore...

Une fois de plus, il faillit s'abandonner au désespoir, mais, de nouveau, il se vainquit et, en attendant le réveil de M. de Miriex, il examina les conditions de sa captivité, bien résolu de s'évader à tout prix.

Yvon était donc plongé dans de profondes réflexions quand le chevalier s'éveilla à son tour il étendit les bras, bâilla, s'étira, considéra le lugubre décor, tâta le cercle de fer qui l'enserrait et s'écria sans mauvaise humeur :

« Allons, bon ! J'avais oublié qu'ils m'ont équipé comme une bête féroce. Il faudrait tout de même mettre un terme à une farce qui n'a que trop duré ! »

Puis il tendit la main à Yves, en ajoutant :

« Avez-vous bien dormi ? »

Tout de suite l'adolescent revint au sujet qu'il avait à cœur :

« Avant tout, il faudrait vous libérer de cette chaîne qui vous annihile, monsieur le chevalier.

— En effet, répondit, non sans ironie le jeune de Miriex ; en effet, mon cher camarade de geôle. Mais des paroles n'y suffisent point, à moins d'être magiques. En connaissez-vous de telles ? En ce cas, je vous supplie de les prononcer sans aucun retard. »

Cette petite moquerie ne fit qu'accroître l'ardeur d'Yvon à découvrir la solution du problème. Le cercle était fermé par un cadenas. L'adolescent atteignit son couteau de poche et entreprit de crocheter cette serrure assez simple.

Mais une lame de couteau ne constitue qu'un crochet par trop rudimentaire. Yvon y perdit son temps et ses peines ; il dut même renoncer à l'opération quand un petit claquement sec fut venu lui annoncer qu'il avait vainement cassé sa meilleure lame.

Assez vexé, il s'avisa alors que, peut-être, la clef de ce cadenas était cachée dans quelque coin de la grotte.

Il entreprit une nouvelle et méthodique exploration de la vaste prison. Mais, quelque soin qu'il y eût apporté, la quête

ne donna aucun résultat. Si la clef était dans la grotte, on l'y avait bien cachée, car elle demeura invisible.

Le dépit d'Yvon allait croissant, d'autant plus que cet étrange chevalier, qui trouvait moyen de rire dans les circonstances les plus douloureuses, ne lui ménageait pas les railleries pendant tout le temps de sa recherche.

Comme les enfants qui jouent « à cacher quelque chose », il lui criait alternativement « Il brûle !... Il gèle !... » ou bien « Dans le feu !... dans le feu !... Dans l'eau !... »

Et il se tordait de rire aux regards scandalisés que lui jetait Yvon, comme s'il ne se fût pas agi de leur liberté à tous deux et, peut-être, de leur vie.

Enfin Yves dut s'avouer vaincu.

Vaincu dans la poursuite de la clef, oui, mais non pas découragé. Tout aussitôt une nouvelle et ingénieuse idée germa dans sa cervelle inventive :

« Monsieur de Miriex, fit-il soudain, vous avez une montre ?

— Oui, monsieur, répondit l'autre, toujours goguenard, mais j'ai le regret de vous annoncer que, dans l'état d'esprit où m'avait plongé ma captivité solitaire, j'ai totalement oublié de la remonter. Dans ces conditions, je ne saurais vous donner l'heure exacte, au cas où vous auriez quelque rendez-vous pressé. »

Yves eut un petit mouvement d'humeur :

« Pourquoi ne cessez-vous de me moquer, monsieur ? Vous voyez bien que je fais tous mes efforts pour vous tirer

de votre fâcheuse situation. Mieux vaudrait m'encourager à ce que je crois. »

Le chevalier devint aussitôt très grave. Sans perdre cet accent méridional qui colorait joliment ses paroles, il dit doucement :

« Il faut me pardonner, mon cher ami. Je suis ainsi fait qu'il m'est impossible de rien prendre au sérieux. Ce n'est peut-être pas une si mauvaise disposition d'esprit, après tout. Mieux vaut rire que pleurer, vous dirai-je à mon tour ; c'est plus sain et plus fortifiant... Pourquoi me demandiez-vous si j'avais une montre ? J'en ai une.

— Y tenez-vous beaucoup ?

— Mais oui. Elle me fut donnée par ma chère maman qui, là-bas, dans notre vieille maison d'Aix-en-Provence, ne se doute guère, je pense, de la fâcheuse aventure survenue à son dernier-né.

— Eh bien, tant pis ! Il faut sacrifier votre montre pour ramener son fils à votre mère. Au surplus, je ne m'en prendrai qu'au ressort. »

Le chevalier ôta de son gousset une jolie montre au boîtier d'or tout guilloché et enrichi d'émaux gracieux, la regarda en soupirant avec une tristesse comique et la remit à Yvon qui de nouveau avait ouvert son couteau, mais du côté de la lame canif.

« Ne lui faites pas trop de mal ! implora l'enchaîné. Si vous la massacrez inutilement et que nous devons rester ici à périr tous les deux, je vous intenterai un procès en dommage ; je vous en préviens charitablement, mon cher ! »

Le grave Yvon n'écoutait pas. De la pointe de son canif, il avait déjà ouvert le cylindre de la montre, dévissé la vis qui fixait le ressort et commençait de dérouler celui-ci.

Il rendit la montre morte à son légitime propriétaire, redressa le long et flexible ruban d'acier sous la semelle de son brodequin et dit triomphalement :

« Là ! voici une scie pour trancher le verrou du cadenas. Il va nous falloir du courage et de la patience, car ce sera long. Mais nous en aurons raison, car le fer doux ne résiste pas à l'acier trempé. »

Et ils se mirent à travailler comme deux scieurs de long maniant un outil minuscule.

Au début, il leur semblait que l'acier ne mordait qu'à peine sur le fer et que cela ne finirait jamais. Peu à peu, cependant, ils virent la petite lame bleue tracer une rainure dans le crochet du cadenas rouillé.

Pour éviter que le ressort ne s'échauffât trop par le frottement et n'en vînt à se détremper et à casser, tout en travaillant, Yvon versait dessus des gouttes de l'eau de la cruche. Et, enchanté, se voyant déjà délivré, le joyeux chevalier de Miriex poursuivait la série de ses lazzis :

« Faites donc attention ! recommandait-il d'un air fâché ; vous allez me tacher mon gilet ! »

Or, ce gilet tant précieux n'était plus que loques !

Ce travail pénible se prolongea au moins pendant deux heures, au cours desquelles les deux ouvriers improvisés durent se reposer à plusieurs reprises.

Enfin, le crochet fut tranché, le cadenas s'ouvrit, puis le cercle de fer qui ceinturait Miriex et dont les deux moitiés jouaient sur une charnière.

Le chevalier était libre !

Il ne crut mieux pouvoir célébrer cette délivrance que par une danse d'allégresse qui était, pour Yvon, un avant-goût des pilou-pilou sauvages auxquels il espérait bien assister par la suite, au cours de ses futurs voyages. Et si sévère qu'il se voulût, il en tomba dans des convulsions de rire.

La danse finie, on tint conseil ; Yves résuma la situation :

« Il y a donc deux issues la cheminée qui ouvre dans la falaise, et la porte de mer. Cette dernière ne me paraît qu'un pis-aller. J'ai pu constater que, par les actuelles marées de morte-eau, elle reste loin de découvrir.

» Le plus simple et le plus raisonnable me paraît donc d'essayer du chemin qui nous a amenés à la cheminée. »

S'armant de la torche qui brûlait et grimpant agilement à la pente abrupte qui menait au débouché du boyau, il put reconnaître que des degrés rudimentaires avaient été taillés dans la roche. On y pouvait loger la pointe du pied et, grâce à des creux convenablement aménagés, y prendre de la main un sérieux point d'appui.

Au moyen d'un ceinturon placé comme une ferrennière autour du front, Yvon s'était solidement planté la torche sur la tête et disposait ainsi de ses quatre membres.

Voyant le chemin si bien tracé, il appela le chevalier qui, fort agile, le suivit sans difficulté.

Aussitôt que tous deux se trouvèrent engagés dans l'étroite cheminée où deux hommes n'eussent pu faire ascension de front, le voyage devint assez pénible et désagréable. La fumée dégagée par la torche les suffoquait et des gouttes de résine brûlante en tombaient qui leur brûlaient cruellement et la tête et les mains.

Il leur fallut ainsi monter douze ou quinze mètres, au bout desquels Yvon poussa un cri de désappointement :

« Ah ! l'orifice de la cheminée est bouché ! »

De fait, la pierre servant d'opercule et qu'avaient manœuvrée les forces combinées et redoutables de Le Gonidec et de Le Bihan se trouvait solidement encastrée dans son logement.

S'arc-boutant sur ses pieds placés dans deux cavités beaucoup plus larges et pratiquées à proximité de la sortie, précisément en vue de cette manœuvre, le petit de Kerma-dec s'efforça de soulever la pierre sur ses épaules et de la faire basculer.

Mais, soit qu'il fût épuisé par son ascension et la gêne de sa respiration, soit que les muscles d'un enfant de quinze ans ne fussent pas suffisants pour une pareille tâche, soit encore qu'ignorant du secret, il ne sût pas les appliquer convenablement, l'opercule restait là, imperturbable, et résistait à tout.

Grâce à une gymnastique compliquée et périlleuse, Yvon parvint cependant à amener Miriex auprès de lui.

Quand tous deux se furent convenablement calés, ils joignirent leurs efforts, poussèrent, poussèrent, à s'en faire éclater les vaisseaux du crâne...

La pierre ne bougea pas.

Et, pour comble d'infortune, en s'écrasant dans un coin, la torche s'éteignit.

Que faire ? dit dans l'obscurité sinistre la voix du chevalier dans laquelle, cette fois, il eût été impossible de distinguer aucune inflexion de gaieté.

— Il n'y a qu'à redescendre, répondit Yvon avec décision. Nous essaierons de sortir de la grotte par la mer. De ce côté-ci, c'est impossible ; il n'y a plus à y revenir.

Le garde-marine repartit le premier vers le bas en tâtonnant. Mais, sans lumière, la descente fut bien plus malaisée que l'ascension. Chaque degré était long à trouver et la fatigue ressentie s'en accroissait.

Tout à coup, Yvon entendit un faible cri, suivi d'un bruit de glissement...

Mirieux avait lâché pied ! Il tombait !

Prêtant l'oreille avec une affreuse angoisse, Yvon n'entendit pourtant point d'autre choc. Il se mit à souhaiter de toute la force d'espoir qui était en lui que le chevalier eût rebondi jusque sur le sable.

Ah ! pouvoir retrouver sans sérieuses blessures un compagnon qui lui était déjà si cher !

Le plus vite possible, il descendait donc lorsqu'il mit le pied sur quelque chose d'élastique tandis que la voix bien connue lui disait tranquillement :

« C'est cela ; marchez-moi dessus, cher ami ! »

Quel soulagement pour Yvon !

Il s'était trouvé qu'en faisant frein de ses épaules et de ses pieds, l'agile de Miriex avait réussi à s'arrêter dans une chute qui n'était pas encore trop rapide et, à présent, il n'attendait plus qu'une main secourable pour reprendre son aplomb sur les échelons taillés dans le roc.

Mais le rétablissement ne fut pas chose aisée ; il fallait que le Méridional relâchât progressivement la tension de son corps entre les deux murs opposés et qu'en même temps, il retrouvât des degrés sur lesquels prendre appui.

Après bien des glissements, bien des angoisses, les deux prisonniers menèrent à bout la tâche redoutable et recommencèrent à descendre normalement. Cette fois, ils parvinrent sains et saufs sur le sable de la grotte ; mais tous deux tremblaient comme la feuille de la fatigue nerveuse causée par les efforts qu'il leur avait fallu fournir.

Ils ne purent que se laisser tomber à terre et rester silencieux jusqu'à ce que leur respiration eût repris son rythme normal.

« Tâchons de manger un peu pour reprendre des forces », proposa Yvon, toujours plein de sens pratique.

Et ils avaient une telle faim que le pain dur et moisi, le lard rance et cru leur parurent presque un régal. Ils burent à leur cruche dont l'eau commençait de croupir.

« C'est exécrable, fit Miriex, mais, si vous le voulez bien, à chaque repas jusqu'au dernier – lequel s'approche à grands pas, d'ailleurs, voyez ce qu'il nous reste de lard et de pain ! – nous imaginerons que c'est l'un de nous qui traite l'autre. De la sorte, la bienséance nous empêchera de nous plaindre et la conversation restera joviale ainsi qu'il sied entre gens bien élevés. »

Souriant malgré tout, Yvon consentit à cette fiction.

« Mais, ajouta-t-il, cette rapide disparition de nos provisions nous dicte notre conduite. Il faut nous occuper sans tarder de la sortie sur la mer... ou, plutôt, sous la mer. Je crains que ce ne soit un travail bien rude, bien périlleux et bien long.

— Tant pis, répondit Miriex avec philosophie. Il ne sera toujours pas dit que nous serons bêtement restés sur notre déconvenue de la cheminée. Neptune nous sera peut-être plus favorable que Pluton.

— Envisageons l'affaire avec méthode, reprit le Breton. Êtes-vous bon nageur ?

— Je me le suis laissé dire, fit l'autre avec un petit air de fatuité qui eût fait merveille à Versailles.

— Et plongeur ?

— Té ! l'un ne va pas sans l'autre, que je crois !

— Allons, nous nous en tirerons peut-être, alors. Moi, depuis mon enfance, je n'ai pas cessé de barboter dans la mer. Elle me connaît et je la connais aussi.

» Mais, il ne faut pas se dissimuler que, dans cette eau-là – il montrait la mer qui, à marée basse, tenait encore un quart de la grotte et sous laquelle se dessinait l'arche surbaissée de l'entrée – il n'est pas facile de nager.

» Il y faut compter avec le ressac, avec le mouvement de succion du liquide, avec les tourbillons probables, avec la longueur inconnue du pertuis à franchir, avec le danger de se prendre dans les herbes aquatiques. Ce n'est pas rien, tout cela ! L'entreprise est très périlleuse.

— D'accord, répliqua Miriex, mais peut-être n'est-il pas moins périlleux de rester oisifs en cette grotte détestable. Nos provisions sont à bout. Or, savons-nous si on nous en apportera d'autres, et quand ?

» Nos geôliers ne nous ont peut-être donné à manger que dans l'attente d'une décision ferme à notre égard. Depuis, ne nous ont-ils pas condamnés à mort pour mieux garder leur secret ?...

» Mourir lentement de faim, ce n'est point drôle, car je suis décidé à ne pas vous manger, bien que je vous aime beaucoup, mon cher Yvon, et j'espère bien que vous êtes dans les mêmes dispositions d'abstinence à mon égard. »

Riant encore de toute sa jeunesse, Yvon confirma volontiers cet espoir.

Et il conclut :

« Ce que vous dites est, joyeusement, la sagesse même. Le seul salut possible est là. »

Ils entreprirent donc d'étudier l'exakte topographie des abords sous-marins de *leur* grotte.

En coupe supposée, elle se fût présentée ainsi une sorte de mare intérieure dont le creux le plus profond pouvait atteindre de trois à cinq toises. Au centre, mais un peu à gauche, dans cette mare, s'élevait une sorte de pilier rocheux et approximativement cylindrique, lequel formait relais à mi-chemin de l'arche de sortie. De l'autre côté de ce pilier, la mare conservait d'abord la même profondeur maxima.

Puis le fond s'élevait un peu, avec des ressauts, des inégalités accentuées, creux et reliefs, jusqu'à la bouche qui

s'ouvrait présentement à environ une toise et un quart de profondeur.

De quelle longueur était le pertuis ? Il restait fort difficile de l'estimer. Après, c'était la mer extérieure, avec ses courants, ses tourbillons probables, ses plantes traîtresses, et ses remous, et son ressac, toujours très durs sur ces côtes sauvages.

« N'importe, déclara d'un ton décidé le jeune garde-marine. Je suis tout prêt à tenter l'aventure pour le bien commun. »

Mais Yvon protesta

« Il n'est pas de raison pour que ce soit vous plutôt que moi. Ne perdons pas notre temps en luttes de générosité. Tirons à la courte-paille. Celui que le sort désignera n'aura plus qu'à faire son devoir. »

On tira avec deux brins de varech. Ce fut à Yves qu'échut le plus court. Alors, le chevalier de Miriex se résigna :

« Cependant, dit-il, je désire que cette tentative soit accomplie dans les meilleures conditions de sécurité possibles. Il doit y avoir moyen de nous procurer une corde, ici... »

Ils se mirent en quête et, ainsi que l'avait prévu Miriex, finirent par découvrir parmi les caisses et les ballots de l'arrière-magasin plusieurs bouts de filin qui, noués les uns aux autres, procurèrent une amarre assez longue pour l'usage auquel on la destinait.

Ils convinrent de procéder de la sorte : la corde amarrée à la taille, Yves plongerait. S'il se sentait entraîné par un tourbillon, ou bien empêtré dans les herbes, il tirerait un

coup sec sur l'amarre et, aussitôt Miriex le ramènerait à terre. S'il réussissait à passer du premier trait, il tirerait deux coups secs et l'autre, alors, se laisserait haler.

Sans hésitation, la digestion finie, Yvon se dépouilla de ses vêtements, s'attacha la corde autour de la taille et étudia soigneusement les mouvements de l'eau bouillonnante, dont l'écume brouillait la translucidité, bien qu'il fût sans doute près de midi.

Vite, il se rendit compte que, malgré toute sa science natatoire, s'il se trouvait contrarié par les mouvements de l'eau, il aurait peine, en plongeant du bord de la mare, à atteindre la bouche avec assez de souffle pour conserver une chance de franchir le pertuis et d'arriver au-dehors en bonne condition. D'autres rocs, moindres que le pilier cylindrique risquaient de le gêner.

Il en conclut que le mieux était de s'y prendre en deux reprises.

Il gagnerait d'abord le sommet du pilier et, de là seulement, plongerait une seconde fois pour la sortie définitive.

Cette entreprise, qui paraissait assez simple, était, cependant, des moins commodes. À peine eut-il piqué la première tête qu'il se trouva en proie aux mouvements violents d'une eau que, du bord, jamais il n'eût crue pareillement agitée.

Il eut la plus grande peine à atteindre le pilier défendu par des courants circulaires capables de défier les meilleurs nageurs. Chaque fois que, parvenu à portée, il étendait le bras, les remous l'entraînaient assez fort pour arracher de la roche les poignées de goémon auxquelles il essayait de se cramponner.

Quand, enfin, il put s'assurer une prise solide, et qu'il commença de gravir le granit, ces herbes glissantes qui en recouvraient toutes les aspérités s'opposèrent invinciblement à cette courte ascension.

C'était toujours par la méthode qu'Yvon parvenait à ses fins. Il se mit donc à arracher ces herbes une à une pour se frayer un chemin praticable vers le sommet.

Et ce n'est qu'après être dix fois retombé à l'eau, en s'écorchant copieusement le corps sur la pierre à mille griffes qu'il réussit enfin à s'installer sur sa « girafe ».

« Le plus dur est fait, lui cria Miriex, pour l'encourager. Après, ça va marcher tout seul. »

Essoufflé, épuisé par ses efforts, le petit de Kermadec répondit, la tête basse :

« C'est une victoire à la Pyrrhus, voyez-vous, chevalier. Encore une pareille et vous n'entendrez plus parler de moi ! »

Parole imprudente, car il ne l'avait pas plus tôt prononcée que Miriex prétendait prendre sa place, en assurant qu'en Provence, ils avaient des méthodes de natation qui triomphaient de tous les obstacles et que ne connaissaient pas les gens du Nord.

Yvon avait toutes raisons pour ne douter ni de la force, ni de la résolution de son compagnon, mais il avait, lui, l'amour-propre de son Armorique et il eût préféré mourir à la peine que de ne pas accomplir la mission qu'il s'était tracée.

Il s'étendit sur le dos, les bras en croix, relâchant tous ses muscles, ce qui est le secret du repos quasi instantané, et se mit à respirer profondément avec une extrême régularité.

Un instant après, il se sentait tout ragaillardi. Il put se dresser, prendre son élan en calculant bien son plongeon.

Malheureusement, au moment de la lancée, son pied glissa sur le goémon, si bien qu'il n'alla pas aussi profond qu'il l'avait voulu et fut obligé de lutter tout de suite pour descendre, au lieu de profiter de son élan.

Sur la berge, le garde-marine filait la corde méthodiquement lovée. Tranquille pour le moment, il se disait que Kermadec devait avancer, puisque la corde se dévidait régulièrement.

Soudain, celle-ci s'arrêta. Mais, comme il ne sentait pas de secousse, Miriex se gardait de haler, persuadé que son compagnon avait réussi à passer du premier coup et que, fatigué par sa dépense d'énergie, il se reposait un peu avant d'annoncer son succès, suivant le procédé convenu.

Il se réjouit d'abord. Puis, les secondes s'écoulant, il commença de s'inquiéter. Pas d'avertissement ? Quelque accident était-il survenu ?

Désespérément, il tira, embraqua..., embraqua... Nulle résistance ne se produisit, mais il sentait bien un poids au bout de l'amarre.

Quel ne fut pas son émoi, quand il ramena à lui son compagnon qui, les yeux fermés, semblait privé de sentiment.

Yves avait donc perdu connaissance avant d'avoir eu le temps de donner la secousse attendue ?

Quelques soins suffirent à lui rendre la conscience.

« Ah ! c'est vous ! s'écria-t-il à la vue du chevalier. L'entreprise est joliment dure. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point on est secoué, là-dessous. Roulé comme une pilule, je me suis trouvé dans l'impossibilité de remonter, en dépit de tous mes efforts. Constamment, le tourbillon me reprenait et me rejetait au fond... Je me suis bien cru perdu, allez.

» Je ne pense pas que nous puissions passer, car, après cet obstacle-là, j'en ai pressenti d'autres.

— Tant pis ! répondit énergiquement Miriex. Vous avez tenté et bravement tenté le passage. Je le tenterai après vous, en essayant de profiter de votre expérience.

» À tout prendre, d'ailleurs, mieux vaut encore mourir en essayant l'évasion que de périr misérablement dans cette grotte, après on ne sait quelle lente et épouvantable agonie. »

Yves put se remettre sur ses jambes.

« Cela va mieux, dit-il. Ah ! cela irait tout à fait bien si je ne commençais à perdre l'espoir, malgré les recommandations de mon cher grand-père... qui doit être aux cent coups.

— Non, nous ne désespérons jamais, dans le Midi, s'écria le chevalier d'une voix qui trompétait. Nous sortirons d'ici, quand nous devrions passer à travers cette maudite falaise !... »

C'était un peu fanfaronner, vraiment, mais l'intention était bonne. Yves sourit dans son chagrin.

« En attendant, je vais essayer à mon tour le plongeon. Vous me filerez la corde, hé ! Et attention aux secousses ! »

Aussitôt déshabillé, le garde-marine plongea.

Il lui fut presque aisé de gagner le sommet du pilier, Yves lui ayant préparé la route.

De là, son plongeon fut plus heureux que celui du jeune Breton et, comme le chevalier était tout de même plus robuste que son petit compagnon, à voir franchement filer la corde, celui-ci sentit l'espoir rentrer en son cœur...

Mais lui aussi s'était réjoui trop tôt.

La secousse convenue l'avertissait sans tarder de remonter Miriex à terre.

De toutes ses forces, de toute sa vitesse, il hala, pour ramener à lui le garde-marine, épuisé et hoquetant.

« Non, je n'ai pas pu... J'ai cru périr, agrippé par les herbes... »

Cette fois, ils se regardèrent avec un désespoir qu'ils n'essayaient même plus de dissimuler.

Sans parler, sans plus tenter des encouragements inutiles, tous deux se laissèrent tomber sur le roc, au bord de la crique intérieure, en se cachant le visage dans les bras, livrés qu'ils étaient aux plus lugubres pensées.

Mourir à quinze ans, à dix-huit ans ! par la méchanceté des hommes, pour avoir accompli son devoir !... Mourir ainsi, misérablement, au fond d'une grotte perdue, pour y servir de nourriture aux crabes ignobles. Quelle horreur !...

Puis ils se relevèrent, à moitié fous, coururent dans tous les coins de l'abominable caverne, dans l'espoir absurde d'y découvrir quelque issue cachée et qu'ils n'eussent pas vue lors de leurs premières recherches.

L'un imaginait le désespoir de son aïeul, l'autre celui de sa pauvre mère. Ils se heurtaient à ces murs massifs et sourds, tels des rats dans une fosse. Ils s'y frappaient la tête, et puis retombaient de nouveau, prostrés sur le sable, râlant déjà leur agonie, alors qu'ils étaient pleins de vie !

Une espèce de délire les prenait.

Non, exubérants de force et de santé, ils ne pouvaient croire à leur mort prochaine.

Cela était une pensée impossible à concevoir, une image absurde que l'imagination repoussait.

Quelque effort qu'ils fissent sur eux-mêmes ; ils ne se voyaient que vivants, bien vivants et agissants, envers et contre tous. Tandis qu'ils étaient enfermés dans cette caverne obscure, ils pensaient à la joie de courir, sous le soleil adouci, la lande bretonne tout habillée d'or par les ajoncs en fleurs et de velours violet par les bruyères jolies.

Oh ! les beaux goélands battant des ailes avec une puissante et magnifique nonchalance, les purs nuages glissant comme des vaisseaux d'argent sur le lac bleu du ciel, la brise caressante toute chargée de senteurs pénétrantes, la mer d'émeraude où le ressac sertit des diamants !

Dans une vraie crise de folie passagère, Miriex éclatait d'un rire retentissant

« Ha ! ha ! ha !... mourir !... nous ?... Allons donc ! »

Yvon criait à tue-tête :

« Mon grand-père ne veut pas que je meure, d'abord. Où que je sois, il saura me retrouver... Il me défendra... Il me délivrera.

Hurlant presque, il se mit à appeler

« Grand-père !... Grand-père !... Je suis ici... dans la grotte des contrebandiers... Grand-père ! »

Comme il se laissait retomber à plat ventre, la tête abandonnée contre le sable de la berge, il lui sembla que, sur l'eau, une voix venait jusqu'à lui, une voix du dehors, une voix connue :

« Yvon !... Monsieur Yves !... Yvon !... Monsieur Yves !... Où êtes-vous ? »

Transporté, les yeux flambants et tout dilatés par l'espoir fou, il se redressa. On venait donc ?... Ils allaient être sauvés. Et puis il se gourmanda de sa sottise et de sa faiblesse. Mais non. C'était l'esprit de conservation, indéracinable au fond de l'homme, qui parlait ; c'était l'illusion, l'illusion divine qui le soutient jusqu'aux portes de la mort !

Il ne pouvait pas y avoir de voix du dehors annonçant la délivrance... Non. D'ailleurs, il n'entendait plus rien.

Et, de nouveau, il s'affaissa tout de son long sur le sable que léchaient les vaguelettes de la mare...

Or, ce fut encore la même voix qui, venue par le chemin de l'eau conductrice, s'insinua dans son oreille :

« Yvon !... Monsieur Yves !... Yvon !... Monsieur Yves ! »

Étrangement froid, avec des yeux de léthargique, il se frotta les paupières et dit seulement :

« Tout va bien, chevalier. Voici Gouvello qui nous cherche. Appelons de toutes nos forces. Peut-être qu'il nous entendra. »

Joignant leurs voix retentissantes, ils crièrent :

« Gouvello !... Gouvello !... Ici !... Dans la grotte ! »

Et, cette fois, une voix leur parvint distinctement :

« Yvon !... Monsieur Yves !... Tenez bon !... Je viens... Patience ! »

Bien qu'ils ne fussent pas sauvés et qu'il s'en fallût même de beaucoup, les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent en pleurant. Les minutes atroces qu'ils venaient de vivre ensemble avaient scellé leur amitié... À présent, c'était à la vie, à la mort, car chacun d'eux avait fait des choses héroïques pour le sauvetage de l'autre.

Des minutes bien longues s'écoulèrent. Frémissants d'inquiétude et d'impatience, les deux jeunes gens cherchaient à percer du regard la barrière rocheuse qui les séparait de l'extérieur. Ils fouillaient l'épaisseur des eaux glauques et ne voyaient toujours rien venir.

« Il ne pourra pas ! fit Miriex, d'une voix tremblante.

— Il ne pourra pas ?... Vous ne connaissez pas Gouvello ! Il ne sait pas ce qu'est l'impossible. Il périrait cent fois plutôt que de ne pas venir à nous, maintenant qu'il sait où nous sommes. Mais il ne périra pas... et il nous sauvera ! »

Ils attendirent encore. Puis une ombre apparut sous les eaux, s'éleva graduellement. À deux pieds de la berge de roche, il y eut un remous, un tourbillon d'écume d'où l'on vit émerger soudain une grosse tête ronde et noire, mais aux mâchoires carrées, aux longs cheveux pendants et collés par l'eau, à la barbe entière, mais coupée ras, aux grands yeux noirs exprimant une indomptable énergie.

Et ces yeux-là, magnifiques, ils illuminaient, ils rendaient belle cette face trop large, lippue, aplatie, au nez épaté, de monstre amphibie, de triton surgi de l'onde.

Elle était plantée sur un cou pareil à un fût de colonne. Le cou jaillissait d'épaules brunes et formidables d'où parvient des bras musclés comme ceux d'une statue antique. L'un des bras s'allongea et saisit la main que lui tendait Yves, tandis que l'adolescent répétait avec ferveur :

« Gouvello !... mon bon Gouvello !... Comme tu es brave !... Comme tu es fort !... Comme tu es bon ! »

Une poitrine velue apparut, armée de pectoraux herculéens et, faisant retentir toute la caisse sonore de la grotte, une forte voix de basse s'écria :

« Merci pour le coup de main, petit. Ce n'est pas de refus. Les bras sont toujours bons, mais ces maudites quilles, elles m'empêchent ! »

La main gauche se laissait attirer. Le bras droit fit un rétablissement sur le bord rocheux de la berge et le garde-marine eut la surprise de voir prendre terre à une sorte de triton aux proportions splendides, mais un torse seulement, auquel manquaient les deux jambes.



GOUVELLO SAISIT LA MAIN QUE LUI TENDAIT YVON.

Réduites à deux misérables moignons atrophiés, elles étaient suppléées par des pilons extrêmement courts, de sorte que, lorsqu'il se mit debout, le bonhomme au torse de géant parut une espèce de nabot qui venait à la hanche des jeunes gens et trottinait ridiculement, à la fois grotesque et terrible.

Le spectacle serrait le cœur et, pourtant, on découvrait bientôt, chez ce monstre, une sorte de grâce chevaleresque

qui séduisait autant que l'expression à la fois intrépide et bienveillante de son rude visage le rendait sympathique.

Miriex l'examinait avec une curiosité effarée qu'il ne parvenait pas à dissimuler. Par moments, au fond de cette grotte bariolée, sous les stalactites aux mille étoiles, en face de ce monstre marin soudainement surgi des eaux, il se demandait s'il ne vivait pas quelque conte de fées, quelque légende antique.

« Chevalier, fit cérémonieusement Yvon, j'ai l'honneur et le plaisir de vous présenter mon vieil ami Gouvello, qui fut un colosse et le matelot dévoué de mon grand-père. Un boulet lui emporta d'un coup les deux cuisses au combat de la *Belle-Poule*, et il subit la résection de ce qui lui restait de ses membres brisés, tantôt en fumant sa pipe, tantôt en sifflant *J'ai du bon tabac*.

» Tout ce que je sais de la marine et des bateaux, c'est lui qui me l'a appris. »

À Gouvello, il dit :

« Monsieur le chevalier de Miriex, un brave de la Provence, mon compagnon de captivité et mon ami. Sans lui et son héroïque gaieté, je ne sais comment j'eusse pu supporter pareille épreuve. »

Gouvello s'inclina devant ce jeune homme avec une nuance de respect qui avait quelque chose d'exquis et il dit simplement :

« Un ami de M. Yves de Kermadec, un ami qui lui a rendu service, peut compter sur Gouvello en toute circonstance. »

Et, curieux comme on l'est à son âge, Yvon reprit :

« Mais comment, Gouvello, es-tu donc venu me chercher ici ? Ah ! tu arrives bien ! Nous nous croyions perdus, tous deux ; il nous paraissait impossible que jamais personne parvînt à nous retrouver... J'avoue que nous n'étions pas brillants, tu sais !

— Vous pensez bien, Yvon, répondit Gouvello, que pour ne pas parvenir auprès de vous, il aurait fallu que je sois parti pour l'autre monde... »

Il regarda autour de lui, d'un regard qui enregistrerait et l'ensemble et chaque détail, sans en omettre aucun, puis il reprit :

« Je vas vous dire comment je vous ai retrouvé, mais, auparavant, je voudrais bien fumer une pipe.

— Mille regrets, fit Miriex en riant, mais je ne fume point, non plus que M. de Kermadec. À l'impossible...

— Impossible ? Phuhh ! répliqua l'homme-tronc en haussant les épaules. Je vous parie qu'avant dix minutes j'ai une pipe et du tabac ! »

Les deux jeunes gens le regardèrent avec surprise.

Trottinant à sa façon douloureuse et comique, il se dirigea tout droit vers le magasin et commença d'examiner les ballots entreposés, de les flairer l'un après l'autre. Au bout de trente secondes de recherches, il avait trouvé son affaire, un gros ballot à oreillettes dans une forte toile.

« Ça va ! cria-t-il aux compagnons qui suivaient ses mouvements avec une attention amusée. »

Il posa sa forte main gauche sur le ballot, pour le maintenir, saisit l'oreillette de la main droite. Puis il donna une

petite secousse et, crac ! l'oreillette de toile « indéchirable » se trouva arrachée. Il fourra alors ta main dans le colis, en retira un paquet de tabac qu'il éleva en l'air en criant :

« Tabac ! »

Là-dessus, il se remit à examiner les caisses, en élut une, dont il arracha le couvercle avec une aisance stupéfiante. Un instant après, il élevait en l'air sa main qui tenait une longue pipe anglaise, recourbée, en terre recuite, et il cria derechef :

« Pipe !... Vous voyez bien qu'il n'y a qu'à s'aider et que rien n'est impossible à l'homme de bonne volonté ! »

Sans perdre de temps, il bourra la pipe avec le tabac, alluma la pipée à la torche et revint gravement, en s'entourant de nuages plus épais qu'aucun dieu de l'Olympe.

Assis auprès des deux jeunes gens, il reprit la parole :

« À présent, on peut causer. Je vous dirai donc, monsieur Yves, que, lorsque votre grand-père m'eut envoyé chercher par cet imbécile d'Huon qu'était donc malade de peur d'avoir traversé la lande au clair de lune – ce qu'il pouvait avoir vu de farfadets et de lavandières !... – quand j'ai su que, parti pour venir me quérir, vous n'aviez pas reparu, je m'ai pensé dans mon en-dedans : “Pas naturelle, c'tte affaire-là !”

» Monsieur Yves est un trop fier gars pour être tombé tout seul du haut de la falaise dans la grande tasse. Faut donc qu'on l'ait jeté en bas ou ben que quèque mauvais coquin lui ait mis le grappin dessus !

» Alors, dame, j'ai pris mon canot et, quoique ça ne soit pas facile de longer le pied de la falaise, j'ai commencé d'en faire le tour. J'y suis depuis c'tte nuit. J'ai sondé chaque pe-

tite anse, que j'en tremblais et que j'avais la sueur froide, des fois que je vous aurais croché avec ma gaffe et ramené mort *néyé* à votre grand-père.

» Malgré tout, j'avais confiance ; je pensais bien vous retrouver vivant, moi ! Partout où que je savais, où que je soupçonnais seulement qu'il pouvait y avoir une grotte dans la falaise, je criais là-devant tant que je pouvais.

» Je savais qu'il devait y en avoir par-là, parce que, quèquefois, en été, il m'est arrivé d'en voir sortir des phoques égarés sous nos climats... Et puis, vous savez, j'avais mes idées sur l'endroit où que ces faillis chiens de contrebandiers de malheur emmagasinent leurs cargaisons.

» Enfin, je vous ai. Voilà... Suffit !... Mais c'est pas le tout. S'agit de rentrer, à présent. C'est pas facile, facile, mais ça peut très bien se faire, avec des braves gens qui sauront s'aider sans peur.

» V'là comment que je vois ça. Je repars le premier. Je m'en vas en me déhalant sur l'aussière que j'ai apportée avec moi et qu'est restée frappée sur mon canot.

» Une fois repassé, je vous déhalerai l'un après l'autre... Ah ! votre grand-père sera-t-il content !... et aussi votre ami, monsieur, l'officier du sloop, qui vous cherche de son côté.

» C't officier-là, il a réussi à mettre la main sur Le Gonic mais il a beau le travailler, il ne parvient pas à en tirer mie. L'autre crie comme un beau diable qu'il ne sait rien et qu'il ne comprend pas pourquoi on l'a pris, qu'il n'est pas contrebandier et que ce n'est pas lui qui a fait des signaux vers Plogoff au moment que la chaloupe du sloop venait à terre. »

Gouvello avait fini sa pipe. Il en secoua la cendre sur la paume de sa main et, honnêtement, la reporta dans la caisse où il l'avait prise. Il remit également en place le reste du tabac.

Là-dessus, il revint, reprit sa corde, plongea en sens inverse, aussi simplement que s'il se fût agi d'une petite partie de natation, et disparut.

Une minute plus tard, une secousse sèche imprimée à la corde venait avertir les deux prisonniers que l'homme-tronc était parvenu à bon port.

L'un après l'autre, en se tenant à l'aussière, les deux jeunes gens eurent tôt fait de le rejoindre, et sans trop grande peine.

Comment dire leur joie de se revoir enfin libres sous le ciel ?

Nul paysage ne leur avait jamais paru plus riant que la sinistre falaise de Plogoff, contre laquelle venait s'écheveler la mer verte et rageuse.

Puis l'embarcation de Gouvello aborda à la cale de Coët-Sizun et, grelottants, les deux évadés se hâtèrent d'aller changer de vêtements, se réchauffer et se refaire au château.

Ils y arrivaient tous deux quand ils se trouvèrent nez à nez avec un visiteur qui sortait de la vieille maison, le visage épanoui par un sourire satisfait.

Hypocrite, le vicomte d'Erlande était venu prodiguer au malheureux grand-père des consolations détestables, aux termes habilement calculés pour accroître l'inquiétude et la peine affreuse du vieillard. Tout à la joie de retrouver le bon

aïeul, Yves ne remarquait pas l'air stupéfait de son cousin qui murmurait :

« Par où a-t-il donc passé, celui-là ? Est-il congre, ou sorcier ? »

Entraînant son nouvel ami, Yvon se jeta dans le vestibule et, de là, dans le cabinet de son aïeul.

Effondré sur une chaise, le héros de la *Belle-Poule* regardait à terre d'un regard morne, tandis que deux larmes roulaient sur ses joues parcheminées et qu'assis auprès de lui M. de Molène lui témoignait toute sa sympathie et s'efforçait à le consoler.

À la vue d'Yvon, le vieillard se leva en poussant un grand cri et, une seconde après, tous deux étaient dans les bras l'un de l'autre :

« Oh ! grand-père !

— Mon cher petit gars ! »

Pendant un instant, M. de Saint-Allouarn contempla son petit-fils, mais il pleurait toujours. L'adolescent s'écria :

« Il ne faut plus pleurer, grand-père. Me voici revenu. Je ne suis pas mort !

— Hélas ! petit, fit le vieux marin, la poitrine gonflée, je ne puis me réjouir comme je le voudrais de te voir enfin sain et sauf.

» Un malheur n'arrive jamais seul. Tandis que je me lamentais sur ta perte, car je n'avais pas, moi, le robuste espoir de notre Gouvello, ton cousin d'Erlande est venu m'apprendre qu'à Paris on considère ton père et ton parrain

comme perdus. Il l'a su à Brest et précède un courrier qui vient m'en avertir officiellement. »

Un instant, Yves resta écrasé sous le coup qui venait ainsi le frapper en pleine joie. Mais, soudain, il se reprit et s'écria :

« Perdus, mon père et mon parrain ? Non, je n'y peux croire... Non, mon cher papa n'est pas mort. Quelque chose me dit qu'il vit toujours... Peut-être est-il en danger, mais il lutte courageusement, je n'en doute pas. Des hommes pareils ne se laissent pas aller.

— Qu'il est beau d'être jeune ! s'écria tristement M. de Saint-Allouarn. On ne peut croire au malheur. Hélas ! mon petit, la vie se chargera de t'apprendre ce qu'est l'adversité !

— Vous m'avez appris vous-même qu'il ne faut jamais désespérer, grand-père, et voyez, vous me croyiez perdu. Pourtant, me voici bien vivant !... Non, mon père n'est pas mort et je le secourrai.

» Attendons le messenger du Roi. Si les mauvaises nouvelles semblent se confirmer, il nous faut partir pour Paris. Nous irons voir Sa Majesté. Nous lui demanderons de nous aider à armer un navire qui partira à la recherche de *l'Astrolabe* et de la *Boussole*.

— Brave enfant ! s'écria M. de Saint-Allouarn en caressant la jeune tête. Tu es bien de notre sang et nous aurons lieu d'être fiers de toi ! »

CHAPITRE V

RAISON D'ÉTAT

Des deux côtés de la route où sonnait le trot des perche-rons, les cosses des marronniers craquaient à plaisir.

Août prenait l'offensive et déjà quelques feuilles brûlées se tachaient de fauve ou de roux.

À peine lassé par le voyage depuis le fond de la Bretagne, le vieux M. de Saint-Allouarn se pencha à la portière, examina les alentours, se rassit et dit à Yvon :

« Nous touchons à Saint-Cyr, mon fi... Il est sept heures ; c'est l'heure dite et notre Gouvello s'entend aussi bien à mener les bêtes que n'importe quelle embarcation. »

Le jeune cadet de Kermadec et son aïeul gagnaient Versailles. Il y avait plus d'une semaine qu'ils avaient quitté Coët-Sizun après que M. de Castries, alors ministre de la Marine, eût répondu au vieux marquis qu'il lui obtiendrait une audience particulière du roi Louis XVI.

À force de confiance juvénile, Yves avait gagné son grand-père à l'opinion que La Pérouse ni ses vaisseaux n'étaient perdus... qu'ils étaient seulement en détresse.

Une expédition de secours les sauverait certainement, pourvu qu'elle fût organisée sans trop tarder et qu'elle partît dotée de moyens nécessaires.

Un peu maniaque, ce qu'excusaient son grand âge et ses rhumatismes, le héros de la *Belle-Poule* n'avait pas voulu voyager comme le commun, en chaise de poste.

Des vastes remises du manoir, il avait fait exhumer un vénérable et robuste carrosse, assez terne et déverni, et dédoré, d'ailleurs, où il s'était embarqué.

Cela sonnait un peu la ferraille, mais ne faisait point trop mauvaise figure, bien qu'en dépassant l'équipage plus d'un courtisan, en route pour Paris, ne se fût point privé de sourire.

Juché sur le siège où il réussissait à grimper, on ne savait trop comment (ses pilons de bois reposant sur un appareil spécial et de sa propre construction, qui lui permettait de prendre un solide point d'appui et de mener magistralement ses bêtes, sans trop craindre d'être précipité au passage des fondrières), Gouvello poussait de minute en minute un cri sauvage qui perçait le tympan :

« Hutt !... Hi !... »

À côté de lui, les yeux agrandis par l'horreur que lui inspiraient les pays inconnus où sa servitude l'obligeait de s'aventurer, Jagu Bozelliou se cramponnait aux coussins, croyant à chaque instant s'en voir arracher par les secousses, le pavé royal n'étant pas toujours excellent à cette époque.

« *Fé dam Doué !* hoquetait-il entre deux cahots formidables, si je tenais tant seulement celui qu'est chargé des chemins et qui les entretient pareil, je le prendrais sous mon bras...

— Prends toujours garde de ne point choir », répliquait l'homme-tronc railleur, en saisissant le grand dadais dans le grappin de sa poigne gauche, au moment même qu'il menaçait de s'envoler jusque par terre.

« Tu aurais meilleur temps de faire attention que de bavarder à la façon d'une pie borgne, sinon on ne te rapportera à ta pauvre bonne femme de mère que dans plusieurs sacs, pour le sûr, où qu'elle aura un mal de chien à reconnaître tes morceaux. »

Le marquis avait décidé fort sagement que l'on souperait et passerait la nuit à Saint-Cyr avant de poursuivre la route jusqu'à Versailles où il tenait à faire une entrée convenable.

Ainsi pourrait-on échanger à loisir les vêtements fripés par la longueur même du voyage contre les habits neufs coupés par le meilleur tailleur de Brest en vue de paraître à la cour.

Ainsi Jagu et Gouvello auraient-ils également le temps de « briquer » carrosse et harnais et de panser les perche-rons pour leur faire la robe luisante.

Le vieux gentilhomme entendait ne paraître qu'à son avantage et donner à ces courtisans, race prétentieuse, s'il en fut, bonne opinion de sa maison.

On pénétra donc dans Saint-Cyr dont les gros pavés firent rudement rebondir les roues à grosses frettes.

Au bruit, les petits boutiquiers accouraient sur leur devanture. Les poules, du coup, perdaient la tête et voletaient, gloussantes, éperdues. Les oies, majestueuses se garaient en tortillant l'arrière-train, les chiens aboyaient à pleine gorge

comme s'ils fussent payés pour cela et de petits drôles barbouillés et braillards accouraient suivis d'un pan de chemise qui sortait par la fente de leur culotte.

« Ben, le v'là le *Cygne-de-la-Croix*, s'écria soudain Gouvello en ramenant à lui les rênes, en même temps qu'il faisait claquer son fouet comme une vraie fanfare... Descends un peu voir, fil-en-soie, pour donner la main à nos maîtres. Tu sais bien qu'il me faut du temps à moi pour me décape-ler. »

Si l'auberge que M. d'Erlande avait enseignée à son oncle avant qu'il quittât Coët-Sizun était d'aspect propre, engageant, l'hôtelier et son épouse ne firent point le même effet au vieux marquis armoricain, tandis qu'il descendait, alerte, les trois degrés du marchepied gauchement déployés par Jagu.

Obséquieux, l'homme et la femme s'avançaient au-devant des hôtes... Tous deux étaient gras et bouffis et, chose assez fréquente d'ailleurs chez les gens qui vivent côte à côte, ils se ressemblaient étrangement.

Leurs yeux étroits s'ensevelissaient sous de lourdes paupières graisseuses. Leurs vêtements amples ballonnaient sur des formes trop abondantes. Un sourire papelard distendait les bouches lippues ; pourtant les gestes gardaient quelque chose de félin.

« Entrez, monseigneur, pénétrez ! prononçait maître Lecaron en s'inclinant à angle droit, sa toque blanche à la main, en présentant son crâne chauve.

— Monseigneur désire-t-il souper tout de suite ? ajoutait l'hôtesse.

— Hé, le plus tôt sera le mieux, ma bonne femme, répondit le vieux M. de Saint-Allouarn, mais nous allons tout de même nous accommoder un peu auparavant. Montrez-nous une chambre à deux lits pour moi et mon petit-fils, et vous en donnerez une autre à mes gens. »

Les hôteliers s'empressèrent.

Sans doute, doués du meilleur coup d'œil professionnel, s'étaient-ils rendus compte aussitôt qu'ils avaient affaire à quelque riche gentilhomme de province, fort capable de bien payer, malgré ses manières démodées.

Ce n'était pas sans étonnement que valets et servantes avaient vu Gouvello descendre de son siège, grâce à une gymnastique où les bras étaient pour beaucoup plus que les pilons.

Mais ils ne se risquaient guère à moquer l'infirme. L'ancien matelot de la *Belle-Poule* avait une certaine façon de vous regarder qui inspirait le respect, et l'on sentait qu'il valait mieux ne pas avoir maille à partir avec lui, en dépit de son amputation.

Respectueusement paré de la magnifique livrée bleue que son maître lui avait fait endosser à l'occasion du voyage, il entendait ne la conduire qu'à l'honneur et, quoique bienveillant en général, avait la tête près du bonnet. Derrière lui, Jagu se gonflait comme un dindon et, non moins fier de son bel équipage, regardait de son haut toute cette racaille hôtelière.

Or, le vieillard et son petit-fils avaient à peine fait un brin de toilette avant que de se mettre à table, quand on frappa à la porte de leur vaste chambre.

M. de Saint-Allouarn cria d'entrer et ce fut maître Lecaron qui parut dans un nouveau mais tout aussi profond salut, la toque basse :

« Monseigneur, annonça-t-il, un courrier de la maison du Roi arrive de Versailles à franc-étrier et souhaiterait de vous entretenir sans retard. »

Le maître de Coët-Sizun n'en croyait point ses oreilles.

« Voilà, palsambleu ! qui est singulier, s'écria-t-il. Comment Sa Majesté est-elle déjà au fait de notre arrivée à Saint-Cyr ? J'en complimenterai volontiers M. Lenoir ; sa police est bien menée.

» Introduisez donc le courrier du Roi, maître Lecaron. »

Un instant après, on voyait se présenter au seuil de la chambre un homme de haute taille, au visage coloré et enrichi d'une moustache rousse, aux yeux d'un bleu presque blanc qui lui donnaient une expression bizarre, aux chairs épaisses et lourdes. Sanglé dans l'uniforme des Gardes-Suisses, il joignit ses deux grands pieds par les talons et, s'inclinant, se présenta :

« Lieutenant de Schwyz.

— Très honoré, monsieur, répliqua le vieux gentilhomme. Vous parlez au marquis de Saint-Allouarn.

— J'allais vous en demander l'assurance », reprit le Suisse en s'inclinant encore et, sur un ton respectueux qui lui valut les bonnes grâces de son interlocuteur.

» Prévenue par M. de Castries de votre venue toute prochaine, Sa Majesté, monsieur, désire vous entretenir immédiatement. J'ai reçu l'ordre de guetter votre arrivée à cette

auberge où votre missive au ministre disait que vous descendriez.

— À quelle heure dois-je me présenter à Sa Majesté, lieutenant ?

— Le Roi vous verra ce soir-même. Ce qu'il veut vous dire ne souffre pas le moindre délai. J'ai l'ordre de vous amener aussitôt votre descente de voiture. »

M. de Saint-Allouarn jeta un coup d'œil sur les vêtements usés que lui-même et son petit-fils avaient gardés pour plus de commodité :

« De grâce, monsieur de Schwyz, demanda-t-il, laissez-nous le répit de nous faire présentables. Notre tenue est trop négligée pour que nous puissions nous présenter ainsi à la Cour.

— C'est impossible, monsieur. Je vous emmène, toute affaire cessante. Sa Majesté le veut ainsi et excusera, en conséquence, ce qu'il vous plaît de nommer le négligé de votre tenue. Nous prendrons avec nous votre petit-fils, M. de Kermadec, qui est, je crois, le filleul du chef d'escadre de La Pérouse ? »

À l'énoncé de ce grade, qu'il ne savait pas avoir été conféré à l'explorateur de l'Océan Austral, M. de Saint-Allouarn ne dissimula point son étonnement :

« M. de La Pérouse est donc chef d'escadre à présent ?

— Mais oui, monsieur. En considération de sa valeur et des services rendus, Sa Majesté lui a fait tenir cette nomination par les Russes du Kamtchatka, alors que l'*Astrolabe* et la *Boussole* y faisaient escale.

» Mais hâtons-nous, je vous en prie, autrement je me ferais réprimander. Une voiture vous attend. »

Yves et son grand-père ne pouvaient objecter davantage.

Ils sortirent donc, suivis par le lieutenant des Suisses, et malgré son robuste appétit d'adolescent, le cadet de Kerma-dec se consola de laisser refroidir l'excellente soupe de maître Lecaron, à la pensée qu'il allait se trouver devant le roi de France.

Ils montèrent en compagnie de M. de Schwyz dans la voiture que le marquis reconnut pour appartenir aux Petites Écuries royales dont le cocher portait, en surplus, la livrée.

Tout aussitôt, celui-ci toucha et, à grande allure, les roues commencèrent de bondir sur le pavé du Roi.

La nuit tombait déjà et les ombres envahissaient les fourrés qui bordaient la route.

Après quelques minutes de course très rapide, la voiture s'arrêta en plein bois, devant une petite porte. Un valet vint développer le marchepied et, descendant, M. de Schwyz invita ses compagnons à l'imiter.

« Nous n'allons donc pas au Château ? s'écria M. de Saint-Allouarn avec surprise.

— En effet, monsieur, répondit le Suisse, mais Sa Majesté entend vous entretenir en secret. Elle ne vous verra qu'à distance même des jardins. Veuillez me suivre ; je vous conduirai. »

Tirant alors une forte clef de sa poche, l'officier ouvrit la porte.

De l'autre côté, on se trouvait à l'une des extrémités les plus éloignées du parc, dans une allée couverte où M. de Schwyz s'engagea, entraînant les deux Bretons.

Après quelques zigzags, au cours desquels ceux-ci trébuchèrent plus d'une fois dans l'obscurité presque complète, le petit sentier qu'on achevait de parcourir déboucha dans une sorte de bosquet entouré d'épaisses charmilles.

L'officier s'inclina de nouveau :

« Vous voici arrivés au rendez-vous, messieurs. Veuillez prendre patience pour un instant. Sa Majesté va venir. Je vais l'avertir de votre présence. »

Là-dessus il disparut, et son pas se perdit sous les feuillages où pépiaient encore quelques oiseaux retardataires avant que de rentrer au nid. Toujours imprégné des façons d'autrefois, M. de Saint-Allouarn crut devoir avertir son petit-fils :

« Yves, mon fi, pense au grand honneur que te fait le Roi et n'oublie pas, d'autre part, que c'est à la valeur de ton père que tu en es redevable. Prépare-toi à te comporter dignement en présence de Sa Majesté, pour qu'Elle conserve une bonne impression de cette entrevue.

» Sa condescendance est extrême d'avoir si vite répondu au désir d'un vieux serviteur, pourtant fort éloigné de la Cour. »

Cependant, Yves sentait bien que le marquis était soucieux, mal à l'aise, en tout cas, et il s'en étonnait.

« Sans doute cela taquine-t-il grand-père, qui est formaliste, de se présenter devant son souverain dans une tenue

sans élégance... Après tout, puisque c'est le Roi lui-même qui l'a voulu, il ne saurait nous en faire grief. »

La vérité était que M. de Saint-Allouarn ne parvenait pas à comprendre les raisons de cette entrevue mystérieuse, et, malgré l'excellente cause qu'il venait plaider, il augurait mal du succès, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs.

Des pas s'approchaient qui, sur le sol du sentier, faisaient craquer des brindilles. Aux dernières lueurs du crépuscule, Yves vit revenir M. de Schwyz.

L'officier précédait un autre personnage assez corpulent, vêtu de soie grise et qui portait, entre l'habit et la veste, le cordon bleu du Saint-Esprit.

« Messieurs, annonça-t-il, le Roi ! »

Avant de s'incliner jusqu'à terre, les Bretons eurent le temps de reconnaître cette forte tête dont se souvenait M. de Saint-Allouarn, mais qu'Yves n'avait encore vue que sur les pièces de monnaie.

C'étaient bien là le front fuyant, le nez proéminent, la bouche un peu lourde. Et les manières simples s'accordaient avec ce qu'on disait partout de la grande bonhomie royale...

« Couvrez-vous, messieurs, et mettez-vous là », dit le nouvel arrivant d'un ton tout à fait cordial en désignant un banc de pierre où il alla s'asseoir lui-même.

Le grand-père d'Yvon protesta :

« Oh ! mais, Sire, nous n'oserions ! »

— Mais si, mais si ! fit l'homme en gris. Il n'est d'honneur qui ne soit dû à un si parfait serviteur de la cou-

ronne et de la France. Faudra-t-il donc que je me lève pour ne pas demeurer assis devant le héros que vous êtes ? »

Aller plus loin eût été faute. Le vieux gentilhomme obéit, tandis que son voisin auguste disait à l'officier des Suisses :

« Laissez-nous, Schwyz, mais veillez bien que personne ne nous dérange. »

À la dérobée, le cadet de Kermadec s'emplissait les yeux de la personne royale.

Ainsi, c'était le Roi, le Roi, le propre héritier de saint Louis, qui se trouvait là sur ce banc, assis tout à côté de lui, parlant comme un homme ordinaire ? N'eût-on pas dit quelque bourgeois ? Le jeune homme n'en revenait point, lui qui s'était fait du souverain une image tellement majestueuse.

Oui, son aïeul avait raison. On devait une reconnaissance infinie à un pareil maître, quand il daignait entretenir les plus humbles de ses sujets avec cette charmante bienveillance.

Celui-ci abordait d'ailleurs sans plus tarder la question même qui amenait les deux Bretons et qui leur tenait tant au cœur :

« M. de Castries, messieurs, m'a fait savoir que vous souhaitiez une audience particulière, il n'est pas besoin d'être sorcier pour en avoir deviné les motifs – autant que je crois.

— En effet, Sire...

— J'y suis, j'y suis... Vous voulez obtenir de moi que j'envoie dans le Pacifique une expédition de secours à la re-

cherche des vaisseaux de M. de La Pérouse, que l'on considère comme perdus. N'est-ce pas exactement cela ? »

Saint-Allouarn resta confondu.

« En vérité, Sire, on ne peut qu'admirer votre divination ! Perspicacité merveilleuse ! Je venais bien vous adresser une supplique à cet effet. Vous n'abandonnez point, je le sais, vos serviteurs dans l'embarras et je vous demande, au surplus, de mettre le comble à vos bontés en me permettant d'embarquer sur le bâtiment de recherche...

» Pour chenu que m'ait fait mon âge, je garde toujours bon pied, bon œil, et les facultés de marin que le ciel m'accorda ne sont point du tout abolies. Je puis encore rendre des services avant que d'aller retrouver mes ancêtres, s'il plaît à Dieu. »

Jouant avec son cordon bleu, celui-là à qui s'adressait cette adjuration pathétique garda un instant le silence.

« Le feu Roi, monsieur, appréciait fort vos services, répondit-il, il estimait votre caractère et considérait qu'une carrière d'homme de mer telle que la vôtre oblige la couronne envers vous. Vos conseils, je n'en doute pas, seraient fort utiles aux officiers chargés d'une pareille mission, mais... voilà, il y a un mais... »

Il eut un geste de dépit, se leva soudain et se mit à parcourir l'aire du bosquet.

À juger par les mouvements brusques de sa tête, par les coups nerveux dont son pied martelait le sol, il était en proie manifeste à une vive contrariété.

Puis, tout à coup, il sembla prendre son parti, revint brusquement sur les Bretons, qui s'étaient levés, naturellement, pour ne pas demeurer assis devant leur Roi.

Avec une familiarité qui toucha fort Saint-Allouarn, il lui mit la main sur l'épaule.

« Il y a des aveux, reprit-il, qui coûtent fort à un souverain, croyez-le, marquis, cependant, je vous dirai tout, me fiant à votre discrétion d'honneur.

» Quel que puisse être mon désir d'accéder à votre demande si justifiée, un motif grave et impérieux m'en empêche... La raison d'État me défend d'envoyer un seul bâtiment à la recherche de La Pérouse.

» Je vais vous confier un secret, et c'est bien pourquoi j'ai voulu vous parler ici sans témoins, car il faut que rien n'en transpire en dehors de ce bosquet. J'ai votre parole de gentilhomme n'est-il pas vrai que tout ceci, du commencement à la fin, restera toujours entre nous ? »

Bien que complètement bouleversé par la déception qui ruinait le plus ardent de ses espoirs, Saint-Allouarn s'inclina gravement :

« Vous avez ma parole, Sire. »

Yves s'inclina de même sorte tandis que son cœur bondissait à éclater dans sa poitrine et qu'il se retenait de crier :

« Est-ce ainsi que le Roi de France soutient ceux-là qui se dévouent toute leur vie à sa gloire ? »

« Vous vous portez garant aussi pour ce jeune homme ? » demanda l'auguste porteur du cordon bleu.

Le vieux marquis allait répondre, mais Yves, déjà, le devançait.

Il mit le genou droit en terre et déclara d'un ton très ferme :

« Mon grand-père a certes droit de prendre tout engagement en mon nom, et sa parole sera tenue, je le jure, comme la mienne propre. Mais il m'a élevé de telle sorte, que rien ne peut m'être étranger de ce qui concerne l'honneur. Ma parole vaut toutes les paroles les plus solennelles du monde et c'est là, Sire, l'unique point où j'ose me mettre sur le même rang que M. de Saint-Allouarn. »

Quelque peu décontenancé, semblait-il, par cette sortie fougueuse à la façon du *Cid*, l'homme en gris sourit et avoua :

« Voilà un cadet qui promet, marquis, et je vous félicite de votre enseignement... C'est bien dit !...

» ... Sachez donc que mon cousin britannique et ses ministres se sont émus de la présence de M. de La Pérouse auprès de la Nouvelle-Hollande... Et le cabinet de Saint-James m'a fait officieusement connaître que l'envoi d'autres bâtiments dans ces eaux serait considéré par lui comme un *casus belli*.

— Puis-je vous dire, Sire, que mon esprit, sans doute obnubilé par la fumée de nos victoires n'avait jamais imaginé que la France put avoir un jour peur de la perfide Albion ?

— Je comprends votre indignation, monsieur, mais il n'est rien qui tienne contre les faits. Or, voici : le Trésor est vide... vide ! Entendez-vous bien. Nous sommes hors d'état de nous mesurer actuellement avec nos puissants voisins et

de leur rendre coup pour coup. Telle est la douloureuse vérité. Comprenez-vous, maintenant ?

» Je n'ai pas le droit d'entraîner la nation dans la guerre quand elle n'est pas prête à la faire victorieusement. Je n'ai pas le droit, pour sauver cent hommes, de jeter à la ruine le grand pays que je gouverne. Et, quand je dis : « Pour sauver cent hommes », je ne dis pas encore ce qu'il faudrait. Ces cent hommes, les sauverions-nous ?

» De source anglaise, j'ai lieu de croire que nos malheureux navires auraient péri, corps et biens. »

À cette révélation, M. de Saint-Allouarn baissa la tête et porta la main à son cœur, mais il contint l'explosion de sa douleur et protesta tristement :

« Il ne s'agit plus de politique dans un cas pareil, Sire. Il me semble que l'humanité oblige l'Angleterre à faciliter toute recherche de ces malheureux. Les bons procédés de la France dans le passé mériteraient réciprocité de la part d'une grande et noble nation.

» Sire, Votre Majesté n'a pas oublié que, pendant la dernière guerre, Elle avait, en personne, donné des instructions pour que le capitaine Cook ne fût point traité en ennemi par nos navires, en dépit des hostilités engagées.

» Et même, n'avait-Elle pas ordonné que toute assistance fût fournie au grand explorateur, en cas de besoin, par nos gens. Est-ce ainsi que le roi George III répond à notre attitude chevaleresque ? »

La nuit était complète, mais la lune s'élevait dans le ciel. Un rayon bleuté, glissant entre les branches, vint éclairer la figure du souverain qui se rejeta en arrière.

Mais ce court instant avait suffi à M. de Saint-Allouarn pour voir qu'il semblait fort gêné par ces derniers arguments.

Le vieillard espéra un instant changer des dispositions qui n'étaient peut-être pas aussi fermement étayées qu'on eût voulu le lui faire croire et il essaya de poursuivre son avantage :

« Puis, s'ils refusent à un navire battant pavillon royal la liberté d'entreprendre cette expédition de sauvetage, peut-être permettraient-ils à un vaisseau non armé en guerre de la tenter. Milord Dunhill, qui commandait le *Kent*, lors du combat que nous soutînmes contre lui, sous M. de la Clocheterie, veut bien me marquer quelque estime. Il ne manque pas d'influence sur les chefs de l'Amirauté.

» Peut-être pourrait-il obtenir la libre pratique pour une expédition de secours que je monterais à mes propres frais... »

Or, de nouveau, à la lueur de la lune, le marquis vit quelque chose comme un nuage passer sur le visage débonnaire de son interlocuteur. Il y avait, dans cette expression, et de la contrariété, et de l'impatience. C'était la grimace d'un homme qui se dit : « Je ne parviendrai donc pas à me débarrasser de cet entêté ! »

Mais ce ne fut qu'un nuage. Le large faciès reprit son expression tristement bienveillante. Le Roi parut se contraindre pour prononcer des paroles sévères dont le ton démentait la sécheresse :

« Oh ! que non pas, monsieur... Je ne puis vous permettre des négociations pareilles, qui constitueraient une grave atteinte aux prérogatives royales. L'affaire est réglée

désormais, et tout est dit de ce qui devait être dit. La raison d'État passe avant tout et l'intérêt privé doit toujours s'incliner devant l'intérêt général.

» Il suffit que je vous aie donné, par faveur unique, la raison qui s'oppose à toute recherche officielle ou particulière. Ne me faites pas regretter d'avoir eu confiance en vous jusqu'à un point bien rarement atteint par un roi à l'égard d'un de ses sujets. Comprenez que je ne puis mettre en balance la destinée du peuple français et celle de quelques citoyens, si illustres qu'ils soient et quelques services qu'ils aient rendus.

— Je comprends, Sire, et je m'incline, murmura le vieillard dans une immense émotion.

— C'est bon, monsieur. Je n'en attendais pas moins de vous. Rentrez chez vous. Continuez la tâche si bien entreprise faites un vrai marin de ce garçon que voilà. Lorsqu'il sera d'âge, revenez me demander pour lui une commission de lieutenant dans la flotte. Je la lui accorderai bien volontiers en souvenir de son père.

» Mais, rappelez-vous-le : pas un mot à personne de ce que je vous ai dit. On ne doit pas soupçonner que je vous ai reçu ici. Je désire même que vous vous absteniez de voir M. de Castries.

» C'est tout ce que j'avais à vous dire... Schwyz, reconduisez ces messieurs. »

Le monarque s'inclina sans véritable majesté, trop homme vraiment et non point assez roi.

Saint-Allouarn et son petit-fils saluèrent jusqu'à terre et suivirent l'officier suisse.

Celui-ci les ramena jusqu'à la porte dérobée où la voiture des Petites Écuries attendait toujours.

Et c'est un peu avant Saint-Cyr que le lieutenant pria les deux Bretons de descendre, pour que fût strictement observée la consigne donnée par son maître.

Le vieux gentilhomme et l'adolescent éprouvèrent un même soulagement à se retrouver seuls. Yves sentait bouillir son sang. Il ne pouvait se faire à l'idée que La Pérouse et ses hommes fussent ainsi – lâchement, pensait-il – abandonnés à leur destin.

« Grand-père, s'écria-t-il avec indignation, nous ne renoncerons pas ainsi à sauver mon père et mon parrain. Voyons, c'est impossible.

— Mon enfant, cela me paraît impossible comme à toi. Mais j'ai la tête bouleversée et toutes les idées en désarroi. J'ai besoin de réfléchir. Pense donc que, dans notre famille, depuis que la Bretagne s'est donnée à la France, jamais personne n'a discuté la volonté du roi !... Notre situation est cruelle. »

Dans la grande salle commune, à l'auberge du *Cygne-de-la-Croix*, au milieu d'un cercle admiratif, Gouvello achevait un récit pittoresque de l'affaire de la *Belle-Poule*. Assis ou debout, une trentaine d'auditeurs l'hôte, l'hôtesse et leur domesticité, quelques buveurs habitués du lieu, des voyageurs de passage, écoutaient religieusement, bouche ouverte et yeux écarquillés, frémissant aux détails héroïques dont le rude Breton n'était pas avare. Il n'exagérait point d'une syllabe, mais il s'entendait à mettre les choses en valeur :

« Avec ses avaries de mâtûre, la *Belle-Poule* ne manoeuvrait plus bien à la demande. L'Anglais en profita pour nous

prendre le dessus du vent et nous passa sur l'arrière en nous envoyant une terrible bordée d'enfilade qui nous coûta bien cher, allez.

» Tous les servants des pièces de retraite se trouvaient couchés en bouillie. Au moment que le chef de la pièce tribord allait mettre à feu, je le vis qui levait les bras et tombait en morceaux, comme une marionnette. Un boulet lui avait défoncé la poitrine. Les Anglais, dans cette position avantageuse, nous avaient salé de quarante coups de canon, qu'on ne pouvait pas tant seulement leur-z'y rendre un seul en échange.

» J'avais la tête perdue de colère. Je ne fis qu'un bond jusqu'à la pièce veuve de son chef. Je ramassai la mèche, je mis à feu, mais je n'eus pas le temps de me réjouir beaucoup. Un choc que je n'en ai jamais senti de pareil me jeta sur le pont. Les Anglais m'avaient raflé mes deux quilles en même temps qu'ils démontaient la pauvre pièce !

» J crois ben que ça me faisait core pus deuil pour la pièce que pour mes jambes. Mais, à ce moment-là, quoique je ne sois pas une femmelette, j'ai tourné d'l'œil comme un merlan. Et je croyais ben que je disais bonsoir à la compagnie, vère-dame !... »

À quelque distance, un petit homme en vert présentait la semelle de ses demi-bottes au foyer crépitant. Il avait une bonne face ronde et rose et l'air, comme on disait, un peu Jean-Jean, mais il portait dans ses orbites une paire d'yeux rieurs auxquels on eût dit que rien n'échappait, de ces yeux devant lesquels il vaut mieux ne pas faire de sottises.

Un bon bourgeois, sans doute, commerçant bien achalandé et voyageant pour ses affaires. Le ventre rondet an-

nonçait qu'il se faisait la vie bonne et ne se refusait pas grand-chose.

À côté de lui, Jagu Bozelliou s'ennuyait, car toute l'attention se trouvant captivée par l'ancien marin, il n'en restait guère pour écouter le récit de ses hauts faits, à lui, qu'il n'estimait pas moins intéressants et qu'au surplus, quand l'occasion s'en présentait, il inventait à mesure.

Le petit bourgeois ventru le tira par la manche.

« Si je ne suis pas trop curieux, mon jeune ami », commença-t-il...

Le nigaud toisa cet inconnu qui semblait le traiter comme un personnage de petite importance et, de son ton le plus arrogant :

« Votre ami, c'est bien vite dit... Quand on a l'honneur, comme moi, d'être au marquis de Saint-Allouarn, que le Roi reçoit présentement dans son palais de Versailles, on n'est pas comme ça l'ami du premier chien coiffé venu. Il y a des choses qu'il faut comprendre, l'homme... »

Le petit personnage replet parut infiniment surpris. Sans relever l'insolence du grand dadais, il s'écria :

« Vous prétendez que le Roi est en train de recevoir M. de Saint-Allouarn au château de Versailles en ce moment ?... Vous vous moquez de moi, jeune homme, à moins que vous n'ayez la berlue ou que vous soyez mûr pour les Petites-Maisons.

— Je sais ce que je dis, mon gars, répliqua Jagu d'un ton contempteur. Même qu'un lieutenant des Gardes-Suisses est venu tout à l'heure chercher Monsieur dans un carrosse,

parce que le Roi voulait lui parler sur l'heure... Est-y pas vrai, Gouvello ?

— Répète voir, j'ai point entendu fit le narrateur interrompu. »

Jagu répéta sa question. À la grande surprise de l'homme en vert, le marin confirma la chose.

« Eh bien, je suis fâché de vous contredire, messieurs, fit l'inconnu d'un ton plus sec, mais le Roi n'est pas à Versailles aujourd'hui. Il est à Rambouillet, avec toute la Cour. Si votre maître l'est allé voir, c'est que M. de Saint-Allouarn est parti pour Rambouillet. »

Jagu devint rouge comme une tomate. Ses grands yeux bêtes, bleu faïence, s'emplirent de flammes indignées :

« Oh ! mais, dites donc, cria-t-il, de sa voix aigre, ce n'est pas encore vous qui m'en remontrerez. Parce que je viens de ma province, vous me prenez peut-être pour un niguedouille ? Mais je ne serais pas embarrassé pour vous faire voir le tour, si malin que vous soyez. »

Or, à ce moment précis, M. de Saint-Allouarn et son petit-fils faisaient leur entrée dans la salle commune qu'il leur fallait traverser pour regagner leur chambre.

« Ah ! voici Monsieur ! s'écria le gobe-mouches. Il arrive comme marée en carême, et va vous river votre clou, à vous, le malin. »

Il courut au-devant du vieillard en glapissant :

« Monsieur, monsieur, y a là un homme qui ose prétendre que vous n'avez pas vu le Roi, lequel serait à Rambouillet. Dites-lui donc qu'il en a menti. »

À cet éclat du long jocrisse, le marquis de Saint-Allouarn ne rit pas comme de coutume. Il pâlit ; ses yeux se chargèrent de colère et furieusement :

« Depuis quand, maraud, bélître, es-tu chargé de raconter nos affaires en place publique ? »

En même temps, il avait saisi le petit valet par l'épaule, habit, doublure, chair et tout, et il le secouait comme un prunier. Épouvanté de cette tempête, le grand benêt claquait des dents et, pour se défendre, insistait sur sa sottise, au lieu de se taire :

« Mais, monsieur, puisqu'il disait que vous n'aviez pas vu le Roi ! »

Le petit homme ventru s'interposa :

« Ne lui en veuillez pas trop, monsieur. C'est un mal pour un bien. La niaiserie de ce garçon sera peut-être pour moi l'occasion de vous rendre un léger service.

» S'il vous plaisait de me recevoir un instant dans vos appartements particuliers, je crois que nous aurions une utile conversation. »

Saint-Allouarn examina sévèrement l'indiscret et, graduellement, ses traits contractés se détendirent :

« Parbleu, monsieur, dit-il enfin, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais vous avez une figure qui parle pour vous. Veuillez m'accompagner. »

Tous trois gravirent l'escalier de bois à plusieurs paliers et à la rampe en piliers carrés, sous le regard surpris de maître Lecaron.

Ils ne furent pas plutôt enfermés dans la grande chambre que le visage du petit homme dépouilla soudain son air de naïveté. Le sourire béat disparut, tandis que les yeux vifs étincelaient d'intelligence active.

« D'abord, fit-il, permettez que je me présente. Je me nomme Jourdain et suis au service de M. Lenoir, le lieutenant général de la police. Grâce à un certain esprit d'observation et à une bonne mémoire, j'ai réussi à débrouiller quelques affaires pour mon chef et il veut bien m'en estimer.

— Enchanté, monsieur », répondit le marquis en s'inclinant froidement, tout de suite assez mal disposé pour un homme de police et oubliant sa sympathie de tout à l'heure.

Le petit homme ne parut pas s'apercevoir de ce changement :

« Lorsque votre domestique m'affirma que le Roi vous recevait à Versailles, reprit-il, j'ai cru, tout d'abord, qu'il ne s'agissait là que d'une hâblerie de nigaud... Mais, ensuite, j'ai vu que ce garçon était sincère. Alors, j'ai pensé qu'il se trompait et, lorsque ce vieux matelot mutilé, qui est avec lui et qui semble digne de foi, a confirmé ses dires, j'ai pressenti quelque mystère, car je sais pertinemment que le Roi n'est pas à Versailles. »

À ce moment, Yves ne put s'empêcher d'intervenir :

« Pas à Versailles ! s'écria-t-il. Mais, monsieur, nous venons de l'y voir, dans le parc du Château, de nous entretenir avec lui !

— Oui, monsieur, ajouta le vieillard. Il n'y a pas une heure qu'il nous donnait audience.

— Impossible, monsieur, répliqua le policier, impossible !... C'est pourquoi je me permettrai de vous poser une question : Aviez-vous déjà vu Sa Majesté ?

— Je l'avais vu à la Cour du défunt roi, lorsqu'il n'était encore lui-même que dauphin, mais il y a quatorze ans de cela et l'on change, en trois lustres !

— Une question encore, monsieur : Qui vous a conduit près du Roi ?

— Un certain M. de Schwyz, lieutenant aux Gardes-Suisses, et qu'il avait envoyé me quérir. »

M. Jourdain sourit, la bouche pincée et le regard pensif :

« De mieux en mieux ! Depuis un mois, M. de Schwyz est en congé dans son pays !... J'ai tout lieu de croire, monsieur, que vous avez été le jouet d'une formidable et injurieuse imposture qui rappelle celle dont fut victime le cardinal de Rohan, dans l'affaire du collier de la Reine.

— Allons donc ! » s'écria avec violence le gentilhomme breton, car on n'aime point se trouver en posture de mystifié. »

Le petit homme rondouillard ne se troubla pas devant cette colère :

« Me croirez-vous, monsieur, dit-il, si je vous mets en présence de M. Lenoir lui-même ?...

— Qui me prouvera, alors, que ce n'est pas vous qui me trompez ? Je ne connais point M. Lenoir personnellement.

— M. de Castries, le connaissez-vous ?

— Oui, monsieur.

— Il se portera garant pour moi...

— Vraiment, c'est inconcevable ! » gémit M. de Saint-Allouarn, ébranlé par tant d'assurance.

Il en venait à concevoir des doutes sur la lucidité de son propre esprit.

« L'affaire vaut bien d'être éclaircie, dit-il enfin. C'est entendu, je verrai M. de Castries.

— Je ne vous en demande pas plus, monsieur. Si vous le permettez, je viendrai donc vous prendre dès demain et nous nous rendrons tous deux devant le ministre qui, je le sais, sera grandement intéressé par cet étrange imbroglio.

— Je serai à votre disposition, monsieur. »

M. Jourdain prit congé de ses nouvelles connaissances.

Dans l'escalier, il retrouva son air bourgeois. Puis il entra dans la salle commune où les récits de Gouvello conservaient tout leur succès, au point que les femmes des gens du bourg étaient obligées de venir chercher leurs maris à l'estaminet, pour le coucher.

Ayant réglé son compte à maître Lecaron, le petit homme vert fit amener son cheval, l'enfourcha avec une agilité merveilleuse chez un personnage aussi replet, tandis que, mal remis encore de son algarade, Jagu Bozelliou le regardait avec des yeux ronds.

Quelques secondes plus tard, M. de Saint-Allouarn entendait la bête qui faisait feu des quatre pieds et s'élançait au

galop en direction de Paris. Penchés à la fenêtre, le vieux gentilhomme et son petit-fils écoutèrent longtemps le bruit des sabots sur le pavé.

« Ma foi ! fit M. de Saint-Allouarn, je me croyais trop vieux pour avoir encore des aventures, mais il faut avouer que celle-là est de taille. »

*

* *

M. Jourdain était expéditif. Dès le lendemain, à huit heures du matin, il descendait de berline devant le *Cygne-de-la-Croix* et demandait le vieux marquis, lequel l'attendait, pareillement sous les armes.

Comme en Bretagne, lui et son petit-fils, s'étaient levés dès l'aurore.

« Ma foi, je ne serai pas fâché de connaître le fin mot de cette histoire-là, déclara-t-il au policier qui lui tenait la portière. Où me menez-vous, monsieur ?

— M. de Castries nous attend, répondit très bas M. Jourdain. Nous allons examiner cela. »

Il n'avait pourtant pas parlé si bas que maître Lecaron qui, la toque à la main, se pliait en deux pour souhaiter bonne route à son client de marque, ne l'eût entendu.

La berline s'éloigna dans un grand bruit de grelots et de sonnailles. Gouvello et Jagu s'en retournèrent vers la remise et les écuries pour panser les bêtes et nettoyer le carrosse.

Alors, se penchant vers maîtresse Lecaron qui, derrière lui, faisait sa grimace pleurarde et habituelle, l'aubergiste lui dit à mi-voix :

« Le coup est manqué. Le Chef ne sera pas content et je plains celui d'entre nous qui lui annoncera la nouvelle. En tout cas, ce ne sera point moi. Tiens ta bouche, toi, sorcière, ou je te la coudrai !

Tous deux reprirent alors leurs occupations professionnelles, non sans que maître Lecaron eût jeté un clin d'œil à une sorte de maquignon, qui passait au galop. En relevant le bord du vaste chapeau de feutre, le vent montra une grosse moustache rousse sur un visage coloré où faisaient comme des taches les yeux d'un bleu presque blanc.

Le cocher de la berline n'avait pas ménagé ses chevaux et le voyage de Saint-Cyr jusqu'à l'hôtel de Castries, si l'on y fut quelque peu secoué, fut court. Le maquignon, qui n'avait cessé de suivre, mordit sa moustache rousse en voyant la voiture s'arrêter et les occupants en descendre pour pénétrer dans l'hôtel du ministre de la Marine.

Promptement, il fit tête-à-queue et s'en retourna, en hochant la tête d'un air mécontent.

Chez le ministre, sur un mot murmuré par M. Jourdain à l'oreille d'un serviteur qui faisait les cent pas dans le vestibule, on ne fit point attendre les visiteurs, aussitôt introduits dans le cabinet où – devant une longue table tout encombrée de dossiers et de cartes – M. de Castries travaillait depuis le lever du jour.

Celui-ci entra tout de suite dans le vif du sujet :

« M. Jourdain m'a dit votre aventure d'hier, mon cher marquis. J'ai la plus grande confiance en lui et je garantis sa droiture. Toute autre personne qui fût venue me conter pareille histoire n'eût pu obtenir créance. C'est une véritable fantasmagorie. Pourtant, je vous en donne ma parole, le Roi

n'était pas hier soir à Versailles, puisque, à l'heure où vous vous croyiez en sa présence, je soupais avec lui en son château de Rambouillet.

» L'homme que vous prêtez pour Sa Majesté n'était donc rien qu'un imposteur, un malfaiteur qui, dans je ne sais encore exactement quel intérêt, vous joua cette comédie. Je ne doute pas que ce misérable vous ait demandé le plus grand secret, mais, à présent que vous savez à quoi vous en tenir, vous êtes, par cela même, délié de tous les engagements d'honneur que vous auriez pu prendre. Et je vous prie donc de me rapporter en détail ce que vous a dit ce coquin. »

Fort mortifié, le vieux gentilhomme ne se fit pas plus longtemps prier pour raconter par le menu toute l'entrevue qu'il avait eue avec le sosie du Roi.

« Le gaillard est fort habile, conclut M. de Castries. C'est un bien heureux hasard qui a fait bavarder votre laquais en présence de M. Jourdain. Autrement, c'en était fait de vos projets. Vous eussiez à jamais gardé le secret sur cette entrevue. Il y a là tout un coup monté par plusieurs intéressés qu'il s'agit de découvrir. Ils n'ont d'ailleurs pas été loin d'atteindre leur but.

— Des “intéressés ?” fit le vieillard. Je ne comprends pas.

— Pour qu'on ait organisé cette intrigue audacieuse, il faut que certaines gens aient un intérêt majeur à ce que l'*Astrolabe* et la *Boussole* ne soient point secourus.

» Sachez donc que M^{me} de La Pérouse m'avait écrit pour solliciter de moi l'envoi d'une expédition et que je n'eus jamais connaissance de sa lettre, tandis qu'elle en recevait

une, faussement signée de moi et qui lui opposait, comme à vous, la raison d'État.

» C'est encore à M. Jourdain que je dois cette découverte. Au hasard d'une rencontre à Aix, M^{me} de La Pérouse, qu'il connaît fort bien, lui exprima, non sans amertume, son chagrin de voir ainsi son mari abandonné à son malheureux sort.

» Extrêmement surpris, M. Jourdain me rapporta la conversation. Mais, jusqu'ici, les recherches entreprises n'avaient rien donné. En fait, la tentative d'empêcher toute expédition de secours est des plus nettes, mais j'avoue que je me perds en conjectures sur les raisons qui l'ont motivée. »

M. Jourdain interrompit sans se gêner :

« Voici, pourtant, que nous tenons un bout de fil ! J'ai joliment bien fait d'aller à Saint-Cyr observer ces Lecaron qui ne me disent rien qui vaille et que le hasard – décidément dieu des policiers – m'a rendus suspects. Tant de personnages singuliers gravitent autour du *Cygne-de-la-Croix* !...

— Quoi qu'il en soit, mon cher marquis, reprit M. de Castries, le Roi vous verra ce soir même. Or, je sais qu'il est disposé à combler vos vœux. Il m'a ordonné de faire presser l'armement d'une frégate qu'on va lancer dans quinze jours à l'arsenal de Brest.

» Soyez heureux. Tout sera fait pour que soient retrouvées les traces de M. de La Pérouse et de M. de Kermadec. Je veux croire qu'ils sont vivants, malgré l'absence de nouvelles...

CHAPITRE VI

LE LANCEMENT DE LA DÉCOUVERTE

La frégate qui devait partir, aussitôt armée, à la recherche de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*, venait d'être achevée sur les chantiers de Brest. Elle se nommerait la *Découverte* et le jour était venu de sa mise à l'eau qui aurait lieu à midi, bénie par l'évêque de Quimper.

Selon l'habitude, à l'occasion de cette solennité, les portes de l'arsenal construit par Colbert et l'amiral Duquesne restaient grandes ouvertes. Toujours avide du spectacle grandiose et émouvant qu'offre le lancement d'un puissant navire, la foule des Brestois et de leurs suburbains se pressait aux abords des chantiers de construction.

Et c'était, au-dessus de ce public endimanché, le nuage de poussière, le brouhaha fait de mille conversations, de cris, d'appels, d'annonces des petits marchands de comestibles et de boissons...

Mais là ne se manifestait pas la joie franche et sans arrière-pensée des « pardons » et des « assemblées ». On y sentait un peu de cette fièvre qui entoure, en Espagne, les courses de taureaux.

Cela tenait à ce que, devant cette foule, non pas précisément cruelle, certes, mais passionnée du risque, un homme allait jouer sa vie.

À cette époque, et avant qu'un ingénieur éminent eût beaucoup simplifié les opérations du lancement, cette manœuvre si délicate offrait les plus grands périls pour ceux qui y participaient.

Les vaisseaux étaient, alors, construits sur un plan incliné à une toise de dénivèlement pour douze de longueur. C'était la pente qui avait été reconnue la plus convenable. Plus forte, elle eût empêché qu'on fût assez maître du navire pendant sa lancée ; moins accentuée, elle n'eût permis que difficilement la mise en mouvement sur les *tins*, ces billots de bois parallèles à l'axe de la cale, sur lesquels la quille reposait et qui lui servaient de glissières.

La coque était soutenue sur des étais nommés *accores* ou *épontilles* et que l'on devait abattre successivement pour rendre sa liberté au vaisseau qui entrerait dans l'eau par l'avant.

La dernière résistance était offerte par le *poulain*, madrier placé en arc-boutant qui contre-boutait la masse énorme et la retenait jusqu'au moment où, à coups de hache, on le tranchait.

Cette suprême opération était considérée – avec raison – comme tellement dangereuse qu'on n'en chargeait qu'un forçat de bonne volonté avec promesse de libération complète, s'il en réchappait.

Mais il y avait bien deux chances sur trois que le malheureux y laissât sa peau !

Pour mener à bien sa besogne effroyable, il lui fallait, en effet, se placer sous l'étrave et faire sauter le poulain d'un coup de sa hache.

Aussitôt, entraîné par son poids formidable, le navire se mettait en mouvement rapide vers la mer.

Or, le forçat n'avait pas le temps matériel de se jeter de côté, non plus que de fuir en avant.

Un seul moyen lui restait d'échapper à la mort, un trou d'homme creusé dans le sol même de la cale de construction.

Le coup de hache donné, sans un instant d'hésitation, il devait se précipiter dans ce trou, s'y blottir étroitement, tandis que la carène filait au-dessus de lui vers son nouvel élément.

Malheur au pauvre diable, s'il manquait d'agilité ou de présence d'esprit. L'énorme masse le happait, le broyait et n'en laissait plus que des restes affreux !

Seul un homme jeune, agile, vigoureux, déterminé pouvait se tirer indemne de cette atroce aventure...

Sur le terre-plein qui dominait un des côtés de l'avant-cale, les voiliers de l'arsenal avaient pavoisé et décoré avec de l'étamine rouge et blanche une tribune couverte. Les gradins étaient destinés à recevoir le prélat, les autorités, les notables de la ville et des environs, avec leurs femmes, plus M. de Saint-Allouarn accompagné de son petit-fils et d'un certain nombre d'invités de marque.

Suivant l'usage, une seconde estrade découverte et élevée sur le côté opposé, donnait place au corps de musique de la Marine. Au centre, se dressait sur son *ber* la frégate encore soutenue par des épontilles et dont la masse, gigantesque pour l'époque, dominait les alentours.

Dès neuf heures, un détachement de la garnison était venu former une double haie autour de la cale, afin de tenir à distance les curieux imprudents.

L'amiral, le directeur du port, l'état-major, les ingénieurs, les chefs des divers services, les officiers de la garnison et ceux des bâtiments à quai ou sur rade avaient successivement occupé l'enceinte réservée. L'évêque et son clergé n'attendaient plus que le moment d'officier. L'encens fumait déjà. Et l'on s'impatiait, tout en appréhendant...

Les matelots, les contremaîtres et les maîtres s'avancèrent enfin pour entamer les opérations.

Ce fut tout aussitôt un va-et-vient confus de marins, d'ouvriers, de manœuvres se heurtant, se gênant les uns et les autres par leur empressement même. De graves accidents, de sérieuses blessures étaient à craindre de ce pêle-mêle bruyant, si différent du majestueux silence et de l'ordre parfait qui président de nos jours à ces cérémonies.

Au son de la musique, une délégation des ouvriers charpentiers s'en vint apporter deux immenses corbeilles remplies de bouquets qu'ils distribuèrent galamment aux dames de l'estrade, en témoignage de l'achèvement de leur œuvre. La coque une fois construite, convenablement calfatée et doublée de cuivre, ils n'avaient plus rien à faire, eux.

Le navire appartenait désormais à la mer qui allait le recevoir, ainsi qu'aux matelots et aux voiliers qui établiraient le gréement.

Au signal de l'ingénieur-constructeur, reconnaissable au porte-voix dont il usait pour lancer ses ordres, les accores commencèrent de tomber de l'arrière à l'avant. Un profond

silence se fit aussitôt, seulement troublé par les grands coups de merlin des travailleurs.

Le chef commanda :

« Attention à la manœuvre ! »

Les tambours battirent aux champs. Les coins et les taquets furent enlevés.

Suivi de son clergé, le prélat entreprit alors de faire processionnellement le tour de la frégate, à présent complètement dégagée, qu'il aspergeait d'eau bénite en prononçant les prières destinées à appeler sur elle les bénédictions du ciel.

L'instant solennel approchait. Une angoisse profonde étreignait tous les cœurs... plus profonde encore que lors des précédents lancements, car, aux quatre dernières opérations effectuées, le forçat chargé de trancher le poulain avait péri victime de sa redoutable mission.

Le souvenir de ces morts affreuses était encore tellement vivant dans les esprits que nul galérien n'avait consenti à courir les chances d'une cinquième expérience, quelque tentante que fût la perspective d'une entière liberté pour des hommes destinés à pourrir jusqu'à leur mort dans l'abominable géhenne.

Grand avait été l'embarras des autorités maritimes. On avait même agité la question de condamner un forçat de mauvaise conduite à se dévouer.

Puis un pêcheur de Plogoff, faux saunier récemment capturé par les gens du Roi et qui, en prison, attendait son jugement, s'était offert pour risquer l'entreprise. Cet homme

n'était autre que l'athlétique Le Gonidec, l'affilié du fameux Pen-Baz !

Son procès se faisant attendre, sa femme et ses quatre petits languissaient dans la misère noire.

« Je veux bien mettre ma peau en jeu, avait-il dit, à condition non seulement qu'on me donnera ma liberté si je m'en tire, mais encore que l'on versera aux miens tout de suite cent écus. Si j'y reste, avec ça, eh ben, ils pourraient toujours voir venir. »

L'exemple était peut-être fâcheux, mais, dame, en désespoir de cause, les autorités s'étaient vues dans l'obligation d'accepter.

Le dévouement du Plogovite avait ému nombre de cœurs sur toute la côte et une quête à son profit avait bientôt quintuplé la somme assurée à sa famille s'il périssait.

À tous ces gens, Le Gonidec ne pouvait être antipathique comme un criminel ordinaire... Contrebandier, faux saunier ! Chacun, en soi, trouvait pour lui des trésors d'indulgence, car s'il eût fallu découvrir un sans-péché pour lui jeter la première pierre, entre la Rochelle et Dunkerque, Le Gonidec eût été à peu près sûr de rester indemne.

Aussi, tous les assistants attendaient-ils le moment fatal avec une anxiété poignante.

Tandis que l'évêque bénissait la frégate, le pêcheur, sa hache à la main, s'était rendu, sous l'étrave, à son poste périlleux.

Parvenu devant lui, le prélat s'agenouilla dévotement et commença de réciter à haute voix la prière des agonisants.

Haletante, la foule prononçait les répons dans un bourdonnement lugubre et monotone qui faisait frémir. Puis l'évêque se releva, bénit le matelot et lui adressa quelques mots de consolation, destinés à soutenir son courage.

Les tambours ouvrirent un nouveau ban. Les dernières épontilles tombèrent ; les dernières amarres furent larguées.

En cet instant, la frégate, dressant sa masse géante en équilibre sur le plan incliné, ne portait plus que sur son ber.

Le poulain seul retenait le navire !

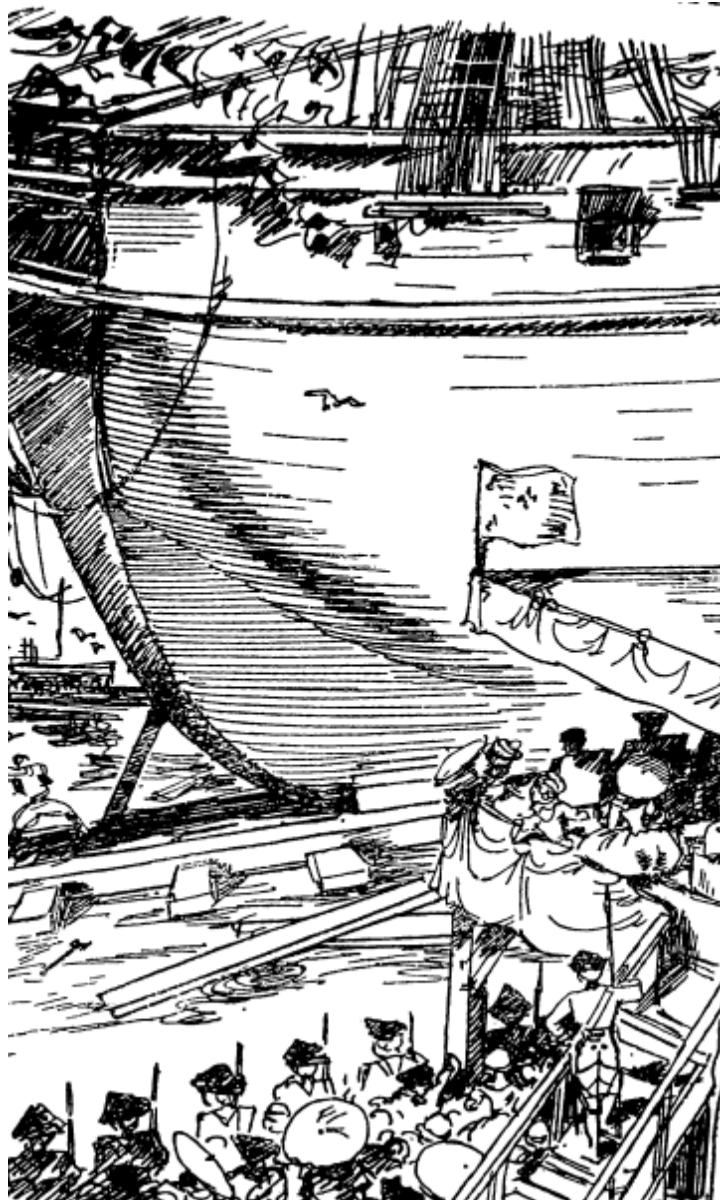
L'ingénieur-constructeur revenait d'examiner la règle graduée qui, placée au bas de l'avant-cale, indiquait avec précision la hauteur où était parvenue la marée. L'estimant suffisante, il en avertit le directeur du port qui transmit l'avis à l'amiral. Celui-ci fit un geste.

Les tambours battirent encore et, quand ils se turent, on entendit seulement les gémissements d'un petit enfant effrayé par ce silence.

Le Gonidec jeta autour de lui un regard qui pouvait bien être le dernier sur les choses de la vie. Puis, résolument, il se signa et s'approcha du poulain d'un pas ferme.

Un frisson parcourut les rangs pressés de la foule. Tous les visages pâlirent. Des femmes s'affaissèrent évanouies dans les bras de leurs voisins, tandis que les tambours battaient le dernier ban.

Le Gonidec leva lentement sa hache, puis à toute volée, il l'abattit sur le poulain qui se brisa avec un bruit sec...



La frégate s'ébranlait. Elle glissait en avant, mais le grand Plogovite s'était précipité juste à temps dans l'excavation...

Des gens pleuraient d'émotion.

Or, soudain, la glissade s'arrêta en même temps que les cœurs des assistants. Un gémissement douloureux s'éleva de la foule. Le Gonidec était bloqué dans son trou !

Voici ce qui s'était passé : le moignon du poulain abattu, chassé par l'étrave, avait rencontré un coin de fer oublié par

mégarde sur les tins, en sorte qu'il s'était coincé, calant la quille et enrayant la course à la mer.

Tout le système était redevenu immobile et le navire recouvrait complètement la fosse dans laquelle le matelot était enseveli.

Quelques coups de merlin eussent sans doute suffi pour enlever le sabot formé par le fragment de poulain, mais, cette fois, celui qui s'offrirait à les donner courrait à une mort certaine, soit qu'il parvînt à décaler la frégate, soit que celle-ci se remît en marche d'elle-même après écrasement de ce bois qu'on entendait déjà craquer sous le poids formidable qu'il supportait.

D'autre part, s'il restait impossible de faire avancer le navire, comment parvenir jusqu'à Le Gonidec qui, certainement, suffoquait dans le trou d'homme sous la chaleur considérable développée par le frottement de la quille sur les tins ?

Sans compter qu'en équilibre instable sur son ber, la frégate courait à chaque instant le risque de s'abattre sur le flanc. C'en était fait, alors, et du vaisseau du Roi et de la vie de Le Gonidec, qu'il deviendrait impossible de dégager sans de longues heures de travail et qui ne manqueraient pas de périr étouffé.

La stupeur et la crainte étaient telles que personne dans la foule non plus que dans le personnel de l'arsenal n'osait risquer un mouvement. La douleur se peignait sur tous les visages. Les autorités maritimes restaient consternées et impuissantes devant un accident aussi peu commun, sans précédent, pour ainsi dire.

On crut voir chanceler le navire. La catastrophe allait-elle s'accomplir ?... Les dents claquaient. Des regards imploraient le ciel, n'attendant plus que le secours divin.

Or, dans l'espace demeuré libre autour de la frégate, d'où tout le monde s'était éloigné, un homme apparut... Un homme ?... Une moitié d'hercule.

Trottinant rapidement sur les piliers qui lui servaient de jambes, il courut à un merlin laissé là par les charpentiers enfuis, lourde masse qui semblait ne pas plus peser qu'une plume à ses bras formidables. Puis, se retournant rapidement, il courut à l'étrave.

On vit la masse tournoyer en l'air. Le coin de fer fut chassé comme un fétu. Le moignon de poulain vola en éclats et, brusquement décalé, le navire reprit sa course.

Avec un soupir profond, tout le monde dans la foule ferma les yeux pour ne pas voir le héros broyé sous la quille.

Le navire entra dans la mer en soulevant une double vague d'écume. Il tangua fortement de l'avant à l'arrière et, au-dessous de la figure de proue, on put voir une sorte de boule pendante à un câble, comme une araignée au bout de son fil.

C'était Gouvello qui, après son coup de merlin, avait eu le sang-froid de se suspendre à une bosse pendante à l'avant du navire et d'y grimper agilement à la force des bras, plongeant dans la mer avec la frégate, puis émergeant et s'en allant, d'une agilité simiesque, se percher sur l'ancre suspendue au bossoir.

Il était sauvé. Un canot partait bientôt à son secours, dans lequel il redescendait par le même chemin.

Quelques minutes plus tard, il abordait au chantier, au milieu d'un enthousiasme délirant. On allait l'étouffer à force de félicitations et les soldats durent s'employer à le dégager, non sans bousculer un peu ses admirateurs forcenés.

Gouvello soufflait à peine quand il dut subir un nouvel assaut. Le Gonidec avait fendu les groupes pour parvenir jusqu'à lui, ayant appris à quel miracle il devait la vie !

Il mit en genou en terre devant l'estropié :

« Gouvello, lui dit-il, tu m'as sauvé en oubliant le mal que j'avais fait à ton maître. Tu m'as rendu à ma femme et à mes petits, quand les autres m'eussent peut-être bien laissé crever comme un rat dans mon trou. En tout temps et partout, quoi qu'il arrive, je serai ton homme, entends-tu ? ta chose ! Tu peux disposer à volonté de Le Gonidec, corps et âme. »

Mais, au milieu des ovations, M. de Saint-Allouarn saisissait Gouvello, l'embrassait et le traînait jusque devant l'amiral et l'évêque qui le prirent dans leurs bras.

« Le nom de ce brave sera affiché demain au pied du grand mât de chaque navire en rade, ordonna l'amiral et, en son honneur, sont levées toutes les punitions infligées depuis un mois. »

Ce n'était pas cette gloire qui émouvait l'homme-tronc, mais il avait les yeux pleins de larmes à voir Le Gonidec pleurer d'émotion, car sa pauvre nichée était sauvée de la famine, comme lui-même des galères.

CHAPITRE VII

UN ORDRE À M. D'ARNAULT

Dans son vaste cabinet de l'arsenal, au milieu des plans et des modèles de navires, jouets redoutables de la guerre, M. de Ligognan, commandant de la Marine, à Cherbourg, était en conversation avec le vicomte d'Erlande, qu'il avait tout lieu d'estimer pour un loyal gentilhomme et un bon serviteur du Roi... quand on gratta à la porte.

À l'ordre d'entrer, un huissier se présenta qui annonça l'arrivée du capitaine de frégate d'Arnault.

M. de Ligognan releva les sourcils qu'il avait grisonnants et fort épais, passa la main sur son nez volumineux et ses lèvres lippues, pour produire une sorte de soufflement sonore qui lui était familier, puis il se tourna vers M. d'Erlande, et s'inclinant :

« Me permettez-vous, mon cher vicomte, d'interrompre un instant notre entretien pour recevoir M. d'Arnault ? Il s'agit d'une affaire de service assez urgente.

— Faites, mon bon ami, faites ! Il serait malheureux que mes petites histoires ne cédassent point le pas aux affaires du Roi.

— Que M. d'Arnault entre donc », dit le commandant de la Marine à l'huissier.

M. d'Arnault fut introduit. C'était un vieux marin de carrière, officier de valeur, récemment anobli par lettres patentes de Sa Majesté, en reconnaissance de ses longs et loyaux services. Vêtu sans recherche, et même avec une certaine négligence, il avait la bouche cachée sous une grosse moustache, qui l'apparentait un peu aux morses et aux phoques qu'il avait vus dans ses voyages aux mers polaires, et un œil plus petit que l'autre, à la suite d'un fameux coup de gui, reçu dans un virement de bord et dont il avait bien failli rester borgne.

Il marchait les jambes écartées, en pliant les genoux et en lançant les pieds de droite et de gauche avec beaucoup plus d'énergie qu'il n'était nécessaire sur le tranquille plancher des vaches. Autour de lui flottait une forte odeur de pipe refroidie.

Ôtant son chapeau, et, poussant une espèce de grognement, il salua les deux hommes et s'assit dans le fauteuil que lui désignait M. de Ligognan. Puis, baissant les paupières, il attendit le bon plaisir de son chef, avec un air d'être tout prêt à s'endormir. Mais ceux qui le connaissaient eussent su qu'il guettait le commandant de la Marine par deux fentes presque imperceptibles.

« Mon cher capitaine, lui dit celui-ci, dont les manières élégantes contrastaient singulièrement avec celles du vieux loup de mer, je vous ai fait venir pour vous communiquer les instructions reçues, à votre sujet, de M. de Castries.

— À vos ordres, monsieur », répondit le marin, dans un grognement mieux articulé que le premier.

Et il laissa voir un peu de ses prunelles vertes.

« Son Excellence commande que vous préleviez sur l'équipage de votre *Triomphante* la moitié exactement. Vous choisirez les meilleurs hommes et les plus disciplinés. Vous les débarquerez tout de suite, avec votre détachement de soldats, sous votre meilleur fourrier.

» Vous prendrez alors, en personne, le commandement de tous ces gens et les conduirez à Brest pour y compléter l'armement de la frégate la *Découverte*, à laquelle le dépôt local, pour le moment à peu près vide, ne peut fournir que les cadres et les matelots spécialisés, charpentiers, voiliers, timoniers.

» Vous vous y mettrez aux ordres de M. le chef d'escadre de Saint-Allouarn qui reprend du service pour partir en expédition au secours – s'il en est temps encore, hélas ! – de M. Galaup de La Pérouse, ainsi que je vous l'ai déjà écrit. »

Pendant ce bref discours, le visage hâlé du brave officier s'était progressivement ridé, froncé, jusqu'à ne plus paraître qu'un réseau de lignes s'entrecoupant.

« Monsieur, répondit-il, ce me sera un grand honneur de servir sous les ordres d'un héros comme M. de Saint-Allouarn, et l'on sait, d'ailleurs, que d'Arnault ne boude jamais à la besogne. Mais j'ai aussi l'habitude de cracher mes bordées en toute franchise et je me permettrai de vous demander s'il n'était pas d'autre équipage que le mien à envoyer là ?

» Voilà deux ans que nous bourlinguons en croisière à travers les Antilles. Mes hommes sont de bons gars, mais ils ont embarqué assez d'embruns pour en être salés comme

lard, sauf votre respect, et ils n'auraient pas volé de jouir un peu du pays.

» Enfin, ils restent, comme moi-même, aux ordres de sa Majesté et de ses ministres. Le service avant tout, tonnerre !... Tout de même, on aime bien pêcher un peu au libouret, en se rôtissant au soleil, sans penser à rien qu'à sa pipe et à sa cruche de cidre. »

Le commandant de la Marine sourit. Il savait qu'on ne prenait point ces loups-là à rebrousse-poil.

« C'est un nouvel appel qu'on fait en haut lieu à votre dévouement bien connu, monsieur d'Arnault. On vous demande encore un petit effort pour le bien du royaume. C'est l'inconvénient qu'il y a d'être, comme vous, un des meilleurs serviteurs de la couronne, des plus vaillants, des plus utiles. Il faut excuser vos chefs, monsieur ; vous les avez habitués à tant d'habileté et de dévouement qu'ils ne pensent plus qu'à vous. »

Le capitaine de frégate se racla bruyamment la gorge

« Brroum !... Ils y pensent volontiers au moment de la besogne. Plût au Ciel qu'ils y pensassent encore au moment de l'avancement et des récompenses ! Mais celles-ci vont invariablement aux officiers de cour, qui naviguent sur les grandes eaux de Versailles et le bassin des Tuileries !

— Allons, allons, mon cher capitaine, reprit doucement, mais avec fermeté, M. de Ligognan, il y aura des récompenses, pour vos hommes et pour vous-même ! Ne faites pas votre mauvaise tête. »

D'Arnault secoua le chef en grommelant, mal persuadé, mais cependant flatté des compliments recueillis :

« Et par quel moyen devons-nous gagner Brest ?

— Par le moyen du brick *Étoile-des-Flots* qui part demain matin. Je l'envoie avec cinquante galériens de bonne volonté au maître de chiourme de Brest, qui en a besoin pour ses travaux. Je fais ainsi d'une pierre deux coups et votre présence et celle de vos hommes m'épargnera de fournir une escorte à ce gibier de potence.

— Grand merci de l'honneur, monsieur !

— Fi ! le narquois ! Je le sais bien vous serez heureux d'apprendre que cela m'arrangera fort, vu le peu de monde dont je dispose en ce moment. »

M. d'Arnault tenait à ne pas se rendre tout de suite, ni sans protestations, et ses moustaches filtrèrent encore des grognements pressés, parmi lesquels on distinguait à peu près qu'on était marin du Roi pour naviguer, se battre et mourir chaque fois qu'il était nécessaire, mais que Paris eût bien pu réserver les emplois de garde-chiourme à ces messieurs de la carrière.

Son chef ne se fâcha point

« Parbleu ! s'écria-t-il, en riant, je reconnais bien là mon vieux lion-de-mer, mauvaise tête et grand cœur. Grognez toujours et faites-nous, comme à votre ordinaire, des prodiges de bon sens ou des prodiges de valeur. On vous en remercie d'avance et, soyez tranquille je vous le répète, le Roi vous en saura gré. »

La sévère figure du marin s'éclaira d'un large sourire.

« Le Roi est notre père à tous, s'écria-t-il, grommelant encore pour n'en pas perdre l'habitude, et c'est nous qui devons le traiter en enfant gâté ! »

Une fois de plus, la flatterie l'avait gagné.

Bon diplomate, M. de Ligognan tenait beaucoup à ne pas mécontenter ces anciens « officiers bleus », ainsi qu'on appelait les roturiers à qui une action d'éclat ou une valeur exceptionnelle avait valu la dragonne d'or, généralement réservée, alors, aux « gens de qualité ».

M. d'Arnault s'inclinait pour prendre congé, quand le commandant de la Marine le retint :

« Mon cher capitaine, j'ai encore quelque chose à vous dire. Figurez-vous que M. le vicomte d'Erlande, ici présent... – les deux hommes se saluèrent... – m'avait demandé le passage sur quelque bateau en partance pour Brest. J'allais donner au capitaine de l'*Étoile-des-Flots*, l'ordre d'accorder ce passage au vicomte. Mais, à présent, c'est de vous que je dois solliciter ce service. J'espère que vous voudrez bien y consentir ? »

Plus flatté encore par ce ton courtois et ces formules polies, d'Arnault déclara que pareils désirs étaient pour lui des ordres et que M. d'Erlande n'aurait qu'à se présenter le lendemain au moment de lever l'ancre. D'Erlande le remercia dans les meilleurs termes :

« Mille grâces, monsieur. Mon domestique m'accompagnera. Je serai fort heureux de faire ce petit voyage en votre compagnie, au lieu de prendre la route. »

Le lendemain fut une journée magnifique, égayée par un soleil radieux qui miroitait aux eaux du port, colorait les voiles des bateaux pêcheurs et les pierres de la digue en cours de construction, transformait toute la mer, sous le ciel, en un immense bijou or et lapis-lazuli.

Ancré dans la rade, l'*Étoile-des-Flots*, un brick un peu ramassé de formes, mais qui passait pour bon marcheur, achevait ses préparatifs de départ.

Ses quatre chaloupes faisaient une navette incessante entre la terre et le bateau, embarquant le ravitaillement, barils de biscuit, de lard salé, d'eau et de vin. De la terre, on entendait la voix du maître d'équipage, Kermeur, gourmandant ses matelots qu'il traitait couramment de « faillis chiens », mais plutôt par plaisanterie d'ami que par colère.

Sur un terre-plein dominant le rivage où brisaient les vaguelettes soulevées par une jolie brise de nordet, trois hommes causaient, qui n'étaient autres que le vicomte d'Erlande au dur visage, M. d'Arnault et le capitaine Guigo, patron du brick-goélette, attendant le moment d'embarquer.

« Monsieur le capitaine de frégate, mon brick tient la mer et je puis vous le garantir à filer sept nœuds, qui est notre ordinaire par ces temps-là, nous serons à Brest demain soir, pour si peu que ce petit vent tienne. Nous ne pouvions avoir mieux pour aller là-bas.

» Par exemple, je serai content de voir vos soldats embarqués, parce que ce demi-cent de galériens que je vais avoir dans ma cale me donne un peu de souci. Des passagers qui ne font pas beaucoup mon affaire, voyez-vous, mais qu'il me faut bien faire passer, même que je m'en passerais bien. »

Il rit excessivement de ce pitoyable « bon mot » que ses interlocuteurs accueillirent avec un sourire en coin assez forcé.

« N'ayez pas peur, répondit d'Arnault en clignant ses yeux verts, après s'être bruyamment raclé la gorge. D'abord

je ne crois pas que ces forçats-là aient l'intention de faire les malins, mais mes bonshommes leur en auraient bientôt fait passer le goût. Je vous le garantis. »

Et, en effet, sur une sorte d'esplanade, en arrière du groupe devisant, une cinquantaine de galériens attendaient leur tour d'embarquement, faces patibulaires et effrontées qui ricanaient au nez des badauds de Cherbourg en train de les regarder avec effarement.

Appuyés sur leurs fusils, l'air ennuyé, les soldats du Royal-Marine les entouraient. On sentait bien que ce genre de service leur était fort désagréable et qu'ils auraient volontiers donné leur place à qui l'eût voulue. Sans doute, pour le moment, ne bénissaient-ils pas en eux-mêmes M. de Castries, ses ordres, ni son goût des déplacements.

Quant aux matelots de M. d'Arnault, gouailleurs, sous leurs chapeaux relevés par-devant, ils ne se privaient pas de dauber sur les soldats qui supportaient mal ces moqueries :

« Ça va bien à terre, c'tte Royale-Marine-là, les gars, mais, quand ils auront le mal de mer, ces pauv's petits mirliflores et qu'ils mettront cœur sur carreau, les traîneurs de chaînes auront du bon temps. Què qu' t'en dit, toué, Pentéfénio ?

— Ej' dis comme toé.

— Je voudrais ben vous y vouère, vous autr's les mangeurs de goudron, répliquait un des fantassins. C'est-il vous qu'avez déjà cassé trois pattes à un canard ?... »

Et l'éternelle taquinerie qui toujours sépara marins et soldats – autant dire chiens et chats – se poursuivait. Chaque

troupe riait plus que de raison des plaisanteries, rarement très fines, de ses loustics professionnels...

D'accord avec le patron Guigo, M. d'Arnault décida que les forçats seraient embarqués par petits groupes accompagnés de quelques soldats, car on craignait toujours un mauvais tour des galériens, gent surnoise et malveillante.

Et, les derniers barils embarqués, on commença de faire partir les hommes, après qu'un garde-chiourme en eut fait l'appel.

« Et tenez-moi ces camarades-là un peu serré, hein ! Jasmin et La Violette ! ordonna M. d'Arnault aux sergents qui menaient les soldats. À la première tentative de rébellion, tirez-leur dessus. Pas de complaisance pour cette racaille... »

Le vieux capitaine de frégate n'était peut-être pas aussi dur qu'il voulait en avoir l'air, mais il savait qu'avec cette sorte d'engeance, on ne gouverne que par la terreur. Indulgence et pitié, ils eussent pris cela pour de la faiblesse et mieux valait prévenir les désordres que d'avoir à les réprimer.

Les sergents et le garde-chiourme commencèrent de circuler dans les groupes d'hommes en bonnets verts pour les condamnés à vie, ou rouges pour les galériens à temps.

Les repris de justice affectaient de rester allongés en chiquant, avec les mêmes airs d'indolence qu'on voit aux bêtes féroces pendant le repos. Parfois, une flamme mauvaise brillait dans les prunelles, aussitôt éteinte sous la retombée des paupières, quand l'argousin faisait relever quelqu'un d'entre eux en les poussant du pied :

« Allez, debout. Embarque ! »

Alors, lentement, ils se dressaient, ramassaient le boulet rivé au bout d'une chaîne à leur pied droit – la « fillette du Roi » – l'attachaient à leur ceinture et s'en allaient traînant la jambe.

Dans chaque canot mené par quatre rameurs et un barreur, on entassait dix galériens avec six soldats. On « poussait » et l'on gagnait le brick à force de rames. Les soldats y faisaient monter les forçats par les échelles, en les serrant de près.

Cependant, à la grande surprise du capitaine d'Arnault, qui connaissait cette espèce traîtresse et rétive, il n'y eut aucun incident.

De même qu'ils s'étaient présentés de plein gré quand on avait demandé des volontaires pour aller travailler à Brest, de même ils ne manifestaient pas de mauvaise humeur, tandis qu'on les convoyait ainsi comme des bêtes. Pas de ces mouvements violents d'épaules qui s'arrachent à une étreinte ; pas de ces crispations nerveuses des bouches qui retiennent des injures ; pas de ces poings fermés que l'envie de frapper démange...

On aurait dit que le beau temps et le plaisir d'un déplacement – eût-il eu lieu dans les pires conditions – avaient agi sur ces têtes en fermentation et ces cœurs vindicatifs. Les forçats souriaient, vraiment, et se laissaient mener comme des moutons.

« C'est trop beau pour que ça dure », grogna d'Arnault.

Au bout d'une heure et demie environ, hommes d'équipage, marins et soldats furent à bord du brick, où la

circulation et la manœuvre n'en étaient pas devenues beaucoup plus aisées. Il fallut répartir ce monde : les forçats dans la cale, les soldats dans l'entrepont. Et les matelots destinés à la *Découverte* purent se grouper et s'asseoir à l'avant, prévenus qu'ils auraient à aider l'équipage du brick, en cas de besoin.

Or, pendant que s'opéraient ces évolutions difficiles, on eût pu remarquer que le vicomte d'Erlande causait avec son valet plus familièrement qu'il n'était d'usage. Avec son rictus habituel, le gentilhomme breton murmurait :

« Regarde-moi ces hommes, Le Bihan, et dis-moi ce qui différencie, au premier abord, les brebis dites galeuses des prétendus honnêtes gens. Ces forçats n'ont-ils pas des têtes de soldats et de matelots ? Ces soldats et ces matelots n'ont-ils pas des têtes de forçats ? Qui est-ce qui ressemble plus à un honnête homme qu'une bonne canaille ?

— Eh ben, toute la différence est dans le costume, notre maître ! Quand vous avez un chapeau lampion, vous êtes un matelot... un uniforme à revers et à parements, vous êtes un Royal-Marine... un bonnet vert ou rouge sur la tête et un boulet au pied, vous êtes un forçat. V'là ! Y a qu'à les faire changer de nippes entre eux pour les transporter d'une classe dans l'autre.

— Ma parole ! fit d'Erlande, en riant, c'est une expérience à faire, Le Bihan.

— Y aurait de quoi rire ! » répondait l'autre sur le même ton.

Mais les hommes de l'*Étoile-des-Flots* avaient emmanché les barres au cabestan. Le sifflet du maître d'équipage Kermeur commença son ramage et l'on se mit à virer la chaîne

de l'ancre, tandis que les hommes marchaient en mesure, en chantant :

L'onde en était si claire,
Ô gué !
L'onde en était si claire,
Que je me suis baigné,
Serrons les ris de la grand-voile !
Que je me suis baigné,
Serrons les ris du grand hunier !

L'ancre vint à pic, monta à poste sous le bossoir, les voiles déferlées s'enflèrent sous la poussée du vent.

Le brick « abattit » et fila légèrement sur l'eau clapotante, courant sa bordée pour passer la digue. Bientôt l'île Pelée resta sur l'arrière, diminuant à vue d'œil en même temps que les hauteurs du Roule, puis on vira sur bâbord et l'on cingla grand large vers l'Océan.

Le lendemain, aux approches du soir, – la navigation s'étant effectuée sans encombre, la brise de nordet n'ayant pas cessé de porter bon plein, – l'*Étoile-des-Flots* arrivait à l'entrée du terrible chenal du Four – « P'us d'un qui entre et qui n'en sort plus ! disent les marins – semé d'écueils et de dangers, parcouru par des courants “de foudre” ».

Un grand mur cyclopéen était apparu, qui barrait l'horizon là-bas, d'une ligne bleuâtre.

« Ouessant ! fit laconiquement le patron Guigo.

— On ne retrouve jamais cette *Île de l'Épouvante* des anciens Celtes, répondit M. d'Arnault, sans citer le proverbe breton “... Qui voit Ouessant, voit son sang !” Pour moi, il est bien vrai, de sûr. C'est ici que j'ai combattu l'Anglais en 1778, sous M. d'Orvilliers. J'y ai attrapé un joli biscaïen dans

l'épaule, dont je souffre encore quand le temps va changer. Ah ! quelle manœuvre ! Les Goddam n'en sont pas encore revenus et l'amiral Keppel avoua, lors de son procès, que nous lui avions appris là quelque chose de nouveau. »

L'île se montrait dans toute son étendue, du Stiff à Portz-Goret, longue, longue... et, à mesure qu'on approchait, on distinguait mieux les falaises escarpées et les rochers formidables qui la défendent contre les attaques furieuses de l'Océan.

Comme il arrive le plus souvent en ces rudes parages, la mer, progressivement, s'était déchaînée, hurleuse, et le brick, secoué avec fracas, allait tantôt à la cave et tantôt au grenier.

Un des matelots du patron Guigo tenait la barre pour le moment. On l'avait choisi, parce qu'il passait pour un très habile « pratique » de ces régions difficiles. Et l'on pouvait observer que, tout accoutumé qu'il y fût, il apportait une extrême attention à sa manœuvre, guettant constamment les voiles et la mer. Il fronçait ses sourcils roux et l'on voyait saillir ses mâchoires contractées.

« Tu n'as pas l'air rassuré, camarade, lui dit le sergent La Violette qui, fier de ne pas avoir le mal de mer, se promenait sur le pont, avec des manières de marin, en fumant sa pipe, et venait de monter sur le gaillard. On dit pourtant qu'ici tu es chez toi.

— Personne n'est chez soi dans ces mers-là, répondit durement le pratique. Ici, on est chez le diable ! Y aurais-tu passé cent fois, tu n'es jamais sûr de passer la cent-unième. Il y a, sous notre quille, un maudit courant de Fromveur qui nous donne le bal, et nous déporte en contrariant l'action du

vent. Non seulement les bateaux fatiguent ferme, mais, par moments, on dirait qu'ils n'obéissent plus. Par des temps plus durs qu'aujourd'hui, pour sûr, on a vu des navires s'y chiffonner tout d'un coup sans qu'on y comprenne rien, *ma Doué !* Le vent vous les épluchait de leur gréement, de leurs pavois, comme des crevettes... »

Un long raclement, accompagné de craquements sinistres l'interrompit.

Une secousse effroyable !

La Violette, jeté à terre, vit les lèvres minces du matelot se pincer et les yeux se fermer pour un instant dans une grimace singulière. Puis le pratique se mit à jurer et à se désoler :

« V'là ce que je craignais, Sainte Mère ! Je me suis mis au plein. Quand je te disais qu'on n'est jamais sûr de rien ici. Me v'là joli ! Le père Guigo va proprement m'arranger !... Mais je jure bien qu'un autre n'aurait pas fait mieux !... »

— Qu'est-ce qui m'a donné un failli chien de même ! hurlait le capitaine de frégate en accourant vers le timonier responsable. Eh bien, il s'y connaît. M. d'Erlande, qui te recommande comme un vrai pratique de ces eaux-là ! Voilà ce qui arrive chaque fois que les terriens se mêlent des choses du navire !... Ah ! tu me le paieras, maudit clampin de Kermao ! et plus cher qu'au marché, tu peux me croire ! »

Les paupières encore à demi fermées, Kermao regardait au loin et semblait tendre le dos, sans se défendre, accablé par l'immensité de sa faute et le sentiment des responsabilités assumées.

Surpris par l'accident, le patron Guigo avait un peu perdu la tête. M. d'Arnault le vit d'un coup d'œil, et, prenant en main le commandement, se montra à la hauteur des circonstances.

Net et prompt, il ordonna une série de manœuvres, qu'impressionné, l'équipage exécuta avec une ponctualité exemplaire.

L'argousin des galériens venait de remonter précipitamment de la cale :

« Le navire fait eau, monsieur, cria-t-il. Mes hommes en ont déjà plus haut que la cheville ! Entendez-les crier qu'on les détache de la cadène pour qu'ils puissent se tirer de là ! Que dois-je faire ? »

C'étaient de véritables vociférations qui montaient des fonds du navire. Des forçats, les uns bramaient comme des cerfs, les autres criaient comme des femmes ; d'autres vagissaient comme des enfants ou bêlaient, tels des moutons à l'abattoir.

« Au secours ! On veut nous noyer !... »

Ils s'agitaient, tiraient sur leurs chaînes rattachées toutes à une cadène centrale, ferraillaient...

L'officier avait toute sa présence d'esprit. Il commanda la mise en batterie des pompes, plaça des soldats en armes aux écoutilles et, à haute et intelligible voix, prescrivit de casser la tête au premier galérien qui parviendrait à sortir sans permission.

« Tous solides au poste, n'est-ce pas, garçons ? Montrons-nous des hommes... Et le premier qui caponne aura affaire à moi ! »

L'ordre était déjà rétabli. Les pompes fonctionnaient à un rythme accéléré. Tout le monde obéissait et manœuvrait avec une froide précision, sur une mer qui n'était pas clémente.

« Un rude homme, ce vieux père-là ! s'écriait le sergent Jasmin, qui avait, lui aussi, la moustache grise sous ses cadettes poudrées. Je n'ai jamais vu mieux. On peut y aller, avec lui. »

D'Arnault, en effet, se multipliait, était partout, avait l'œil à tout, encourageait rudement celui-ci, gourmandait celui-là et, au passage, ne manquait pas le maladroit Kermao.

« Tu passeras en jugement, c'est moi qui te le dis, pratique de mes semelles ! A-t-on jamais vu pareil âne bête ? ou tel oison bridé ?

» S'il n'y avait pas, par ta faute, plus d'un pied d'eau, déjà, dans la cale, tu descendrais tout de suite aux fers, maudite taupe, qui ne connais même pas tes cailloux !... Que d'Arnault ne soit plus mon nom si tu n'empoignes pas cinquante coups de garcette !... »

Et il courut aux pompes pour activer leur action.

Or, M. d'Erlande, à dix pas de là, paraissait concentrer toute son attention sur les « pierres du Stiff ». Mais le capitaine de frégate avait à peine tourné les talons que le vicomte s'approchait de « l'infortuné » timonier dont un sourire moqueur contractait la rude physionomie.

« Ne crains rien, Kermao. Tu t'en es tiré admirablement.

» On a raison de te dire un fameux marin ! Le diable n'aurait pas fait mieux ! Et tu sais ce que je t'ai dit Le Pen-Baz s'entend à récompenser ceux qui lui ont rendu service.

Laisse souffler ce vieux marsouin ; il ne sera pas touché à un cheveu de ta tête.

— Je ne suis pas inquiet, maître, répondit tranquillement Kermao. Je ne dédaigne pas votre protection et je vous en remercie, mais je sais aussi me défendre tout seul. Avant de me cingler le dos, il faudrait qu'il me tienne !... »

Malgré les pompes, qui menaient gros travail, l'*Étoile-des-Flots* s'enfonçait peu à peu. Le choc avait fortement disjoint les coutures du navire et la voie d'eau était abondante. Des matelots-calfats, de ceux de la *Triomphante*, s'efforçaient vainement de l'aveugler et se préparaient, en désespoir de cause, à appliquer une voile sur les flancs du navire, opération fort délicate et difficile dans une mer aussi agitée.

Cependant, le patron Guigo se lamentait :

« Mon pauvre bateau ! Il n'était pas de ces plus jeunes, mais, tout de même, il était encore solide. C'est une rude perte pour un homme comme moi. »

D'Erlande s'approcha de lui :

« Ne vous lamentez point, patron Guigo. Sachez être de mes amis et vous serez indemnisé. J'aime les marins et les protège. Vous n'aurez qu'à demander le vicomte d'Erlande, à Plogoff. Nous causerons et je veux bien devenir gabelou si nous ne faisons pas "d'autres affaires" ensemble, vous verrez. »

Mais M. d'Arnault s'avancait pour se concerter avec le maître du brick. Celui-ci, à qui son bref entretien avec le vicomte avait rendu toute son équanimité, jugea la situation mauvaise.

« L'eau gagne sur les pompes, monsieur, et nous n'aurons pas le dessus. Nous allons bientôt couler bas. Il n'y a plus qu'une chose à faire pour sauver vos hommes et les miens : profiter du courant du Fromveur et du bon vent pour aller nous échouer à Ouessant, dans la baie de Stiff. Autrement, n-i ni, fini !... Et encore, ne l'atteindrons-nous que de justesse !... »

L'officier en tomba d'accord. Et, tandis que, voyant l'eau monter, les forçats criaient toujours plus fort, tandis que fermes, parce qu'ils s'appuyaient sur un chef ignorant de toute faiblesse, les soldats tenaient les bonnets verts et rouges en respect, tandis que les pompes donnaient tout ce que des bras vigoureux pouvaient espérer d'elles, le patron Guigo en personne prit la barre.

Il échouerait lui-même son navire, avec toutes les précautions utiles.

Peu à peu, le jour étant venu, le courant s'était renversé et, désormais, travaillait dans le même sens que le vent. Il s'agissait, pour le capitaine, de gagner la baie au plus vite, mais aussi, en arrivant, d'atténuer le choc de l'échouage, autant que faire se pourrait.

La muraille d'Ouessant s'approchait et, bientôt, les prodigieux rochers s'entrouvrirent pour montrer la baie de Stiff, aux eaux à peine agitées.

L'Étoile-des-Flots plongeait déjà dans l'eau presque jusqu'au pont. Dans la cale, les galériens en avaient plus haut que le ventre, quand le brick s'en vint délibérément se « mettre au plein » sur les hauts fonds abrités où le laisserait la marée descendante.

Les précautions prises et la manœuvre habile firent que le choc fut insignifiant et ne démantibula pas trop la vieille coque, déjà atteinte.

Guigo n'avait point à craindre de cet échouage, son navire, à part les hommes qui le remplissaient, n'étant pas bien pesamment chargé.

De la côte, les Ouessantins avaient suivi la manœuvre du brick.

Celui-ci était à peine échoué que vingt, trente embarcations l'entouraient, montées par des gaillards puissants et de grandes filles vigoureuses, aux longs cheveux pendant sur les épaules, sous la coiffe plate à l'italienne.

Aux costumes près, on eût dit la population de quelque île océanienne venue au-devant d'un vaisseau explorateur.

Autour du navire échoué, les barques étaient si pressées qu'on ne voyait plus la mer.

Et tous ces îliens, hommes et femmes, interpellaient les naufragés dans un langage un peu croassant qui convenait bien aux naufrageurs et pilleurs d'épaves qu'ils étaient.

Pendant que l'*Étoile-des-Flots* s'approchait de l'île, le ciel s'était chargé de nuages gris ; la lumière devenait blafarde, comme pour donner à cette scène un caractère plus sévère et plus sauvage, au milieu de ce paysage farouche, décor presque effrayant de légende druidique.

Sur le rivage, plus loin que le chaos des rochers goémones le bordant, la terre apparaissait à peine duvetée d'une herbe courte que paissaient, de-ci, de-là, des moutons de petite taille, couverts d'une épaisse toison. Des champs se distinguaient, délimités de petits murs gris en pierres sèches.

On n'apercevait pas un arbre sur le sol seulement accidenté de roches.

De place en place, des touffes d'ajoncs mettaient l'accent de leurs fleuves d'or et, de la cale en granit, toute proche, un chemin escarpé montait vers de menus paquets de maisons groupées par trois ou quatre. Ces demeures basses, fermées, aux murs également granitiques à peine fenêtrés de petites ouvertures, apparaissaient hostiles et hargneuses sous leur chaume, malgré la réputation méritée de grande hospitalité des étranges habitants de ce pays.

Ils vivaient principalement de naufrages, les provoquaient au besoin, mais accueillaient en frères les naufragés, les choyaient de leur mieux et mettaient à leur disposition tout ce qu'ils avaient, sans restriction d'aucune sorte. Chez l'Ouessantin méprisé sur la terre ferme, le voyageur venu d'elle était chez soi, hôte envoyé par le ciel.

Tandis que, hâtivement, dans une confusion impossible à réprimer – quoi qu'en eût M. d'Arnault – tous ces canots emmenaient à terre, pêle-mêle, les soldats, les marins et les galériens ; les gradés, comme il se doit, restaient les derniers sur le brick échoué.

Ils voyaient les hommes débarquer, se regrouper selon leurs affinités et attendre patiemment, sous la pluie fine, serrée, têtue, qui s'était mise à tomber.

Personne ne criait plus ; personne ne s'agitait plus. Tranquillement, tous ces hommes résignés s'étaient mis à fumer leurs pipes, en partageant leur tabac avec les îliens, en plaisantant mélancoliquement avec les grandes femmes sculpturales, au costume et à la crinière noire que, sur la côte du Finistère, en face, on appelle *Les Filles de la Pluie*.

Sur l'*Étoile-des-Flots*, tandis que d'Arnault, d'Erlande, Guigo et Kermeur se concertaient, les sergents Jasmin et La Violette attendaient les ordres en fumant, eux aussi.

Soldats de marine, accoutumés aux aventures, ils commentaient, pour se distraire, les scènes pittoresques qui se déroulaient sous leurs yeux :

« Regarde-moi ces galériens, camarade, faisait Jasmin. Ce n'est généralement pas très commode, pourtant, des hommes comme ça. Eh bien, ils restent là, bien gentils, doux comme des moutons d'Ouessant, sans même essayer de profiter du hasard que le ciel leur envoie pour prendre la clef des champs ! Ce n'est pas ça que j'aurais attendu de cette graine-là, ma fine !

— Le fait est, répondait La Violette, que le moment était bon pour prendre la poudre d'escampette. Mais sont-ils sages, ces mauvais sujets ! On nous les aura changés en nourrice.

— Faut croire que les manières de notre vieux leur ont donné à penser. D'Arnault parle sec et n'a pas l'air trop prêt à se laisser faire. Il a su flanquer la venette à toute cette racaille.

— Tant mieux pour nous. Ne nous plaignons pas. Il sera toujours temps d'avoir à se débattre... Ce n'est pas fini, cette affaire-là, et nos clients sont surnois, tu sais. »

Mais les derniers passagers descendaient dans la dernière embarcation. Quant à Guigo, à Kermeur et leurs hommes, ils restaient à bord de leur brick, prêts à toute éventualité.

Aussitôt débarqué, le capitaine d'Arnault, de fort méchante humeur, s'occupait de mettre un peu d'ordre parmi tout son monde.

Lui aussi se félicitait, *in petto*, de l'esprit de sagesse et de soumission qui se manifestait bien inopinément parmi les mauvais garçons.

Transis, tous les naufragés grelotaient sous la pluie, tandis que le soir tombait sur le paysage terrible et désolé.

Quelques îliens s'approchèrent alors du capitaine de frégate et, en mauvais français, lui proposèrent de partager les hôtes entre toutes les maisons de l'île, de façon qu'ils eussent chacun au moins un toit sous lequel passer la nuit, un feu pour se dégourdir.

« Vous êtes de braves gens, garçons, et je vous remercie, répondit le capitaine, mais je craindrais par trop que ces fils du diable ne me fissent jouer à cache-cache. Puisqu'il m'en a fallu prendre la responsabilité, bien contre mon gré, je vous assure, j'aime mieux me les garder sous la main et sous l'œil.

» Quant à mes soldats et à mes marins, j'ai besoin d'eux pour maintenir ces gredins dans le devoir, car cette docilité momentanée ne m'inspire point confiance. Je vous remercie à nouveau, mais nous resterons sous la pluie, tous tant que nous sommes, les galériens, les hommes et les gradés, tant que je n'aurai pas avisé au moyen de mettre en sûreté mes dangereux passagers. »

Les îliens s'éloignaient, d'un air tant soit peu déconcerté et indécis, quand d'Erlande, qui, à quelque distance, causait depuis un moment, dans leur dialecte, avec cinq ou six Ouessantins, les quitta et s'en vint vers M. d'Arnault.

« Monsieur, dit-il, puis-je vous demander ce que vous avez décidé, car, connaissant les gens d'ici, je ne doute pas qu'ils vous aient offert l'hospitalité pour tous ces hommes sans gîte. Je connais bien l'île et puis, certainement, vous donner quelques renseignements utiles.

— Monsieur, répondit le capitaine de frégate en saluant, je vous en ai mille grâces, mais j'ai décidé que, puisque je dois conserver les galériens groupés sous mes yeux et que j'ai besoin des soldats et des marins pour garder ces gailards suspects, tout le monde resterait sous la pluie. Nous sommes des hommes, corbleu, et capables de tenir sous l'eau quand nous n'avons pas peur de la mitraille ! À la guerre comme à la guerre. »

Le vicomte affecta un air de grande commisération et reprit :

« Alors, il n'est, à mon sens, qu'un moyen de leur faire passer la nuit sans trop de souffrances. Bon nombre de ces Ouessantins hospitaliers me sont personnellement connus. Plusieurs parmi eux sont même mes obligés. Ils sont tout prêts à s'empresse pour le soulagement de vos hommes.

» Souffrez que je fasse apporter par eux assez de bois d'épave – l'île n'en manque pas – pour allumer et entretenir quelques feux. D'autre part, on me disait tout à l'heure qu'un navire anglais, chargé de vins de Bordeaux, fit côte ici, l'autre semaine. Les gens du Stiff se trouvent donc abondamment approvisionnés en *claret*. Ils nous donneront volontiers quelques-unes de ces barriques qui ne leur ont coûté que la peine de les recueillir. Un peu de vin chaud réjouirait le cœur de tous ces grelottants.

— Voilà une bonne pensée, monsieur, et j'accepte bien volontiers ! »

Un instant après, la nouvelle circulait parmi les hommes qu'on allait avoir et du feu et du vin.

L'allégresse fut générale. Bientôt, des charrettes traînées par les robustes petits chevaux qu'on élevait alors à Ouessant commençaient d'apporter du bois qu'on disposa derrière les *goastikou*, ces monticules de pierres et de mottes, uniques abris des moutons contre les intempéries.

De grands feux fauves flambèrent dans la nuit venue, au milieu d'un cirque de roches, projetant et allongeant sur la lande les ombres étranges et gesticulantes de ceux qui se pressaient alentour.

Cependant, le vin chauffait dans de grandes marmites, tandis que, sur des broches improvisées, plusieurs moutons rôtissaient, dont la vue faisait venir l'eau à la bouche.

Puis, les belles Ouessantines circulèrent parmi les hommes, mis en gaieté, leur distribuant le breuvage aromatique qui devait rendre la chaleur à leurs membres engourdis.

Marins et soldats plaisaient de plus belle, buvaient à la santé de leurs « hôtes », trinquaient et commençaient même de chanter la fameuse chanson de Maître Adam, le menuisier de Nevers :

Aussitôt que la lumière
Vient redorer nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux...

La belle humeur française était revenue, tandis que la brise de l'Océan sifflait sur l'herbe rase et sauvage et les filles aux yeux noirs riaient d'entendre rire et chanter tous ces pauvres gens morfondus.

Une fois de plus, d'Erlande intervint auprès du capitaine de frégate, que l'immixtion de ce terrien commençait d'agacer un peu. Mais c'était un ami du commandant de la Marine à Cherbourg, personnage influent. Mieux valait garder pour soi sa mauvaise humeur.

« Monsieur le capitaine, fit le vicomte de son ton le plus insinuant, ne donnera-t-on pas aussi un peu de vin aux galériens ? Ce sont des hommes, malgré tout, et ils souffrent comme nous du froid et de l'humidité de ce ciel ingrat.

— C'est affaire à vous, monsieur, répliqua un peu durement le vieil officier. Je ne défends pas que vous fassiez distribuer du vin à ces sacripants, mais je vous préviens que je ne les ferai servir ni par mes marins, ni par mes soldats. Que ces demoiselles de l'île s'y emploient, si elles veulent ! »

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'à leur tour les expiateurs savouraient à larges lampées le bon vin de Bordeaux que leur avaient apporté bien involontairement les Anglais. On les avait fournis également de bois d'épave et de mottes de tourbe et ils semblaient fort bien s'accommoder de cette vie en plein air qui les changeait de celle du bagne.

Quant au capitaine, il dînait avec d'Erlande d'un poulet rôti, près d'un grand feu qu'entretenait Le Bihan. Et tous deux y mettaient un tel appétit, déchirant à belles dents, qu'on pouvait plaindre un convive retardataire s'il devait s'en présenter un ; il ne trouverait plus que des os !

« Avec tout ça, grognait d'Arnault, je ne serai pas à Brest en temps voulu et M. de Saint-Allouarn devra sans doute ajourner son départ ! »

Le vicomte s'efforçait galamment de le consoler :

« À la prochaine marée basse, il sera facile de boucher la voie d'eau et de remettre le brick en état, si bien qu'au flot suivant, nous pourrons repartir sans crainte... »

Le repas terminé, le capitaine de frégate alluma sa pipe et, sans doute, les événements de cette journée l'avaient-ils fatigué car, s'il fermait les yeux, à présent, ce n'était plus pour sa grimace familière. Le vicomte le voyait dodeliner de la tête, s'appesantir, manquer de tomber en avant...

Alors l'officier relevait le chef de toute son énergie, regardait autour de lui, dans un effort, les yeux écarquillés et stupides, puis recommençait à dodeliner...

Avec un grognement mécontent, il se mit sur ses pieds et se prit à faire les cent pas devant le feu. Une invincible somnolence l'envahissait, telle qu'il s'endormait debout.

« On dirait que vous avez sommeil, monsieur, dit le vicomte d'une voix où sonnait une pointe d'ironie.

— C'est vrai, ma foi, balbutia d'Arnault. Je ne sais pas ce que j'ai, mais je crois bien qu'il me faut faire un somme. Ça ira mieux après. Vous m'excuserez de vous fausser ainsi compagnie, mais corbleu ! c'est plus fort que moi !

— Vous me désobligeriez en vous gênant le moins du monde, monsieur le capitaine de frégate répondit d'Erlande avec une exquise courtoisie. »

Toujours fidèle à son devoir, d'Arnault, avant que de dormir, voulut jeter un coup d'œil sur ses hommes et sur les dispositions prises pour la nuit. Positivement, il ne le put. À peine eut-il le temps de s'envelopper dans son manteau et de s'allonger à cru sur la lande, entre le foyer et le *goastik* servant d'abri à celui-ci.

Une seconde après, un puissant ronflement filtrait à travers ses grosses moustaches.

Les épaules du vicomte étaient secouées d'un rire muet. Il n'avait pas sommeil, lui, et paraissait fort éveillé. Il se leva et se mit à circuler à travers les groupes.

Parmi les soldats et les marins, il n'en restait plus dix qui ne dormissent point déjà.

Brusquement, une invincible torpeur les avait envahis et ils s'étaient laissés tomber là où ils se trouvaient, ronflant comme des chantres.

Cinq minutes plus tard, il n'en était plus un qui eût échappé à la contagion. Certes, la journée avait été dure, mais il est bien rare que tous les membres d'une collectivité réagissent pareillement. Chez les uns, la fatigue produit l'affaissement, chez les autres l'énervement. Les uns dorment et les autres ne le peuvent. Cette fois, pourtant, tout le monde cédait au sommeil !

Mais, chose singulière, ni les forçats, ni les Ouessantins, ni Le Bihan, ni d'Erlande ne semblaient ressentir aucun symptôme d'assoupissement. Et, paraissant d'accord comme larrons en foire, ils ne se gênaient nullement pour rire à gorge déployée d'entendre le triste bivouac transformé en quelque chose comme un orgue gigantesque.

D'Erlande revint à d'Arnault et, sans ménagements, le poussa de la botte. Le vieil officier ne bougea même pas. Il eut seulement un grondement encore plus épais. Un grand Ouessantini qui se chauffait au feu éclata de rire :

« Tu peux bien les rouer de coups si tu veux, dit l'homme en son langage celtique ; ils cuvent leur vin ; ils dorment comme des sabots. Le canon ne les éveillerait point avant demain... et encore !

— Allons, je vous félicite, mes gars, votre drogue est bonne », répondit le vicomte qui paraissait enchanté.

Il s'en alla jusqu'au groupe des forçats.

En le voyant approcher, ceux-ci poussèrent des acclamations farouches :

« Vive le Maître ! »

D'un geste, le vicomte fit taire ces braillards pour leur adresser la parole :

« Voici le moment, mes coquets, de montrer ce que vous valez. Vous voyez que tout s'est joué comme je l'avais dit... Les soldats, les matelots et leur vieux renard sont dans notre main. Nous en ferons ce que nous voudrons.

» Vous connaissez vos instructions... Continuez à vous y conformer et, pour vous tous, c'est la liberté, c'est la richesse... Je puis compter sur vous ? »

D'une seule voix, les galériens l'acclamèrent de nouveau, tandis qu'il gagnait le village par la route qui serpentait au flanc d'une colline.

Cependant, les Ouessantins, tous pilleurs d'épaves, tous affiliés au Pen-Baz, aidaient les galériens à se débarrasser de leurs fers, opération difficile et qui ne s'accomplit pas sans quelque peine.

Cela fait, on s'occupa des soldats et des marins. Rapidement, sans cesser de dormir, ils furent dépouillés de leurs uniformes qu'endossèrent à leur place les forçats. Puis, ceux-ci rhabillèrent les dormeurs de leur propre défroque, les coiffant tant bien que mal des bonnets verts ou rouges et leur repassant manicles, chaînes et boulets...

Comme l'avait fait observer d'Erlande, la différence entre les honnêtes serviteurs du Roi et les échappés de la chiourme n'était guère sensible et lorsque revint le vicomte, ce fut une belle troupe et fort martiale qui, par manière de jeu, s'aligna pour lui rendre les honneurs, cependant qu'un chef, assez semblable à M. d'Arnault, le saluait de l'épée avec un geste d'une noblesse magnifique.

« Mes compliments, capitaine ! faisait ironiquement le Maître. Vos hommes ont vraiment bon air !... Vous voyez que le Pen-Baz est puissant. J'ai pu écrémer le bagne de ceux mêmes dont j'avais besoin. On m'a dit que, jadis, vous aviez été véritablement officier ?

— On ne vous a pas trompé, Maître, répondit La Hunaudaye, galérien de petite noblesse, tout heureux de se retrouver sous l'uniforme, comme au temps qu'il avait été un brillant enseigne. Dommage seulement que la gêne m'ait poussé à fabriquer moi-même la monnaie dont j'avais besoin. Manque de pécune, c'est péché mortel. On m'a envoyé *faucher le grand pré*. Mais je suis resté bon marin et je vous rendrai des services.

— Tu as raison. Pour qui aime la vie belle, mieux vaut servir d'Erlande que le Roi. »

Avec la merveilleuse astuce dont il devait donner tant de preuves par la suite, le gentilhomme bandit avait calculé son affaire jusque dans les moindres détails. Usant pour la bonne exécution de son plan criminel des multiples influences dont il disposait, il avait su faire désigner par les chefs, afin de compléter l'équipage de Saint-Allouarn, les hommes de la vieille *Triomphante* qui, au retour d'une longue croisière, arrivait à peine à Cherbourg. Il savait que d'Arnault était peu connu des fonctionnaires actuellement à Brest...

Tout cela lui avait permis de risquer l'extraordinaire coup d'audace qui avait si bien réussi, grâce à la complicité du pratiquier Kermao.

*

* *

Bien et dûment chargés de chaînes, M. d'Arnault, l'argousin, les soldats et les hommes d'équipage ne devaient se réveiller, trente-six heures après l'absorption du vin drogué, que dans les casemates inconfortables d'une forteresse de Vauban, où d'Erlande les rejoignait, après s'être fait lier aussi, afin de n'être pas soupçonné. L'affaire, par la suite, devait d'ailleurs coûter cher aux séditeux Ouessantins... mais ceci est une autre histoire !...

*

* *

Quoi qu'il en fût, dès l'aurore qui suivit la première nuit, les galériens déguisés en matelots se joignirent à l'équipage

de l'*Étoile-des-Flots* pour réparer sommairement la voie d'eau du brick et épuiser convenablement sa cale. À la marée montante, le navire flotta comme si de rien n'eût été.

Il sortit du Stiff et du Four avec le courant de flot et, au lieu de piquer directement sur Brest, ce qui l'eût obligé à une lutte pénible contre la mer et le vent, doubla l'île d'Ouessant vers l'ouest.

Un peu plus de deux heures plus tard, il franchissait le Goulet et pénétrait dans la rade magnifique.

D'Erlande avait soigneusement seriné son rôle à La Hunaudaye.

Le faux d'Arnault se hâta d'aller se mettre à la disposition du vieux marquis de Saint Allouarn, auquel avait été conféré le commandement effectif de la *Découverte* qui, bien approvisionnée, n'attendait plus que son complément d'équipage pour prendre la mer.

L'état-major du navire se composait, pour le surplus, de deux enseignes, MM. de Chupau et Van Laère, et de deux gardes-marine, dont l'un n'était autre que M. de Miriex, demandé et obtenu par M. de Saint-Allouarn, et le second, Yves de Kermadec lui-même, fraîchement nommé de par la grâce de Sa Majesté.

Malgré son infirmité qui, ainsi que nous l'avons vu, ne le gênait guère, Gouvello avait repris du service comme maître d'équipage et Jagu Bozelliou suivait Yves. D'accord avec la mère du grand benêt, M. de Saint-Allouarn avait décidé d'avoir recours aux voyages et aux aventures pour essayer de le dégourdir un peu et de lui donner un sens plus précis des réalités, si faire se pouvait.

Quand le prétendu M. d'Arnault se présenta à la tête de ses hommes qui défilaient comme à la parade, le marquis n'hésita point à lui faire compliment d'une aussi belle troupe.

« Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il, on ne saurait trop vous féliciter de votre bonne mine. Par ma foi ! On m'avait dit que mon second avait cinquante-cinq ans passés, mais, à vous voir, on ne vous en donnerait pas plus de quarante-cinq. Corbleu ! que vous voilà robuste et bien planté !

— Bah ! c'est le sel de la mer qui conserve les vieux harengs, répondit en plaisantant avec modestie le bon apôtre. À plus forte raison vous féliciterait-on, monsieur.

Près de Saint-Allouarn se tenait un jeune homme de taille moyenne, au teint olivâtre, aux yeux noirs et fort beaux, aux cheveux de jais ; sa bouche forte, ses larges mâchoires et ses pommettes accentuées marquaient son visage d'un caractère très particulier et fortement exotique. Le vieux marquis le présenta :

« Monsieur Ra-Téa, un jeune noble de l'île d'O Tahiti qu'un capitaine marchand amena en France il y a tantôt deux ans. Il a été reçu à la Cour et Sa Majesté m'a donné commission de le ramener chez lui, chargé de présents, prévoyant bien qu'il pourrait nous être fort utile pour nos recherches, par sa connaissance des îles du lointain Pacifique. »

Ra-Téa, qui était vêtu à la mode tahitienne, c'est-à-dire d'un pagne disposé en forme de tunique, un peu à la grecque antique, s'inclina avec une charmante bonne grâce.

Au pied de la dunette, on pouvait encore remarquer Le Gonidec. Désormais dévoué comme un chien à Gouvello,

l'ancien faux saunier avait supplié M. de Saint-Allouarn de l'emmener et le marquis n'avait pas cru devoir lui refuser cette occasion de se réhabiliter complètement.

CHAPITRE VIII

LES OREILLES DU LIÈVRE

La *Découverte* filait sur l'eau clapotante, au grand large de Rio-de-Janeiro, cap au sud-ouest.

Une brise légère et bien soutenue inclinait le navire à la surface des eaux. À environ cinq heures du soir, le soleil baissait déjà sur l'horizon. Quand on levait les yeux, on le voyait dorer les voiles blanches, harmonieusement gonflées et palpitantes ; quand on les abaissait vers la mer, on voyait la proue s'ouvrir un chemin dans une mer de saphir, en y déversant un double sillon de diamants et de perles, qui courait en se jouant pour se refermer à l'arrière. Puis, au loin, le sillage s'effaçait peu à peu sous des moires toujours plus ténues.

Il y avait alors plus de soixante jours que le bâtiment du Roi avait quitté le port de Brest et vingt au moins que M. de Saint-Allouarn était retenu par une violente attaque de goutte.

Il avait dû laisser le commandement entre les mains de son second, le prétendu d'Arnault, lequel s'en était, d'ailleurs, tiré à son honneur, en excellent marin.

À voir la coquetterie nautique avec laquelle il s'était plu à pénétrer toutes voiles dehors dans la rade de Las Palmas, pour venir « mourir » sur son coffre, sans réduire un instant sa voilure, à voir la parfaite opportunité des ordres donnés

par lui lors d'un brusque coup de vent qui eût certainement démâté un navire moins bien manœuvré, nul ne se fût douté certes que cet homme, si maître de soi et si calme sur sa dunette, venait de passer dix ans à ramer sur le banc d'une galère infâme.

Mais qui donc aussi se fût imaginé que les deux tiers de l'équipage se composait d'autres galériens ?

Gouvello, que ses fonctions de maître d'équipage maintenaient constamment en contact avec ces marins de fortune, reconnaissait leur discipline et leur extrême bonne volonté.

Il s'était un peu étonné, les premiers jours, que plusieurs d'entre eux fussent incapables de distinguer les « cacatois » des « perroquets », mais, guidés par leurs camarades, ces apprentis s'étaient vivement « amarinés » et le choix fait parmi la chiourme de Cherbourg par M. le vicomte d'Erlande semblait en tous points excellent...

Ce soir-là, après la soupe, la bordée de quart – celle qui contenait le plus de vrais matelots et le moins de galériens – musardait un peu sur le pont, la persistance du beau temps lui donnant des loisirs. Depuis un instant, cependant, la brise avait fraîchi, accentuant légèrement les mouvements de tangage et de roulis du navire.

Et, toujours plus habile en paroles qu'en actions, le vantard Bozelliou, selon son habitude, était en train de pérorer pompeusement au milieu d'un groupe de matelots gogue-nards. Pieds nus, en culotte et chemise, cheveux au vent, les braves gens s'en donnaient de faire aller le grand dadais.

Hâlés, les bras rayés de muscles comme des cordes, la face hérissée par des barbes de huit jours, fumant, chiquant,

crachant, montrant des dents noires dans un rire silencieux, ils s'étaient installés qui sur la lisse, qui sur des paquets de cordages. Joyeux, ils se donnaient de grands coups de coude dans les côtes et clignaient de l'œil en se montrant l'orateur principal, qu'ils encourageaient de leur mieux.

« En tout, disait Bobée, un Normand gigantesque et quasiment albinos, s'ils sont tous dégourdis comme toi, dans ton village, ils doivent être de fameux marins. On voit que tu connais ton affaire.

— Bien sûr, faisait Jagu en se rengorgeant, que je l'ai connue tout de suite. La première fois que je suis monté sur une vergue, je me suis tout de suite débrouillé comme qui n'a fait que ça toute sa vie.

— T'as donc point eu le vertige, mon gars ? » s'écriait alors Plouven, un petit homme sec et noir, de Saint-Guérolé, avec un nouveau clin d'œil à toute la galerie.

Le conteur de craques donnait aussitôt dans le piège :

« Le vertige ? Ah ! mon pauvre homme, mais je ne sais point tant seulement ce que c'est. Je connais le nom ; v'là tout. À Plogoff, où la falaise fait frissonner les plus braves, il fallait me voir descendre tout du long, pour dénicher des œufs, me tenant quasiment pas plus qu'une mouche. J'avais l'air d'être comme chez moi. Jean-Marie Portzal, qu'est connu pour un grimpeur de premier ordre, me disait toujours :

“Vrai, Jagu, je ne sais pas comment tu peux faire pour que la tête ne te tourne point, quand t'es comme ça, suspendu dans le vide. Je m'y connais, pour de sûr, eh bien, je te rends les armes ! Et tenez...” »

Mais, s'élevant derrière lui, une voix gouailleuse l'interrompt, qui s'exclama :

« Tonnerre de sort ! v'là à point l'homme qu'il me faut. J'ai justement besoin d'un gars avec le cœur ben attaché. Du moment que t'as pas le vertige, c'est le moment de nous le faire voir à tertous. V'là une maudite garcette du grand cacatois qui s'est larguée. La voile travaille sous le vent et elle va toute se déferler si on n'y met bon ordre. Va donc me l'amarrer, pour un coup, mon fi ! »

Jagu jeta un coup d'œil vers la flèche vertigineuse qui pointait dans le ciel et s'y balançait, décrivant des courbes fantasques, aux mouvements brusques de la coque, amplifiés de toute la longueur du grand mât. Il verdit, mais, faisant bonne contenance :

« Sûr, répondit-il, que ce n'est pas grand-chose de monter là-haut pour un grimpeur bien déluré comme moi. Seulement, je ne suis pas matelot de profession et ça n'est point mon affaire. C'est-il qu'on va me mettre à toutes les sauces, sur cette frégate-là ? Faut-il être en même temps au four et au moulin ? »

Mais le malicieux Gouvello ne lâchait pas prise :

« Je le sais ben, que t'es pas matelot et que t'es p'utôt pour t'occuper des tables de nuit que pour te promener dans les enfléchures, mais tous mes hommes sont fatigués, mon gars. C'est un service que je te demande de bonne amitié.

» T'as qu'à monter au cacatois. Tu te mets à califourchon sur la vergue, comme tu faisais de ton cheval de bois quand t'étais petit. Tu te paumoies jusqu'à la garcette qu'a lâché ; tu me ramasses ma voile et tu redescends comme un joli garçon que t'es. C'est rien du tout ! »

Jagu se serait bien fourré dans un trou de pigeonnier.

« Alors, gémit-il d'une voix tremblante, quand j'ai fini mon service, ma journée ne fait que commencer ? J'ai point quatre mains comme un singe, tout de même.

Et, à part lui, il se gourmandait amèrement : "Quelle idée ai-je eue de parler de vertige ?"

— Je ne te demande pas de monter au banc de quart et de mener la navigation, répliqua doucement Gouvello le tête-tu, mais d'aller jusqu'au cacatois. Pour un gaillard comme toi, c'est une partie de plaisir, voyons. Je t'en aurai ben de l'obligation. Mais je dois te dire que, si tu ne le fais pas de bonne volonté, je saurai bien t'y contraindre. Tu dois obéir au maître d'équipage. La discipline l'exige, mon gars. Sinon, je te colle aux fers, dans la cale, avec les rats, au biscuit et à l'eau pour six mois d'affilée. T'as compris ? Trotte, si tu ne veux pas que je t'envoie une amarre à ton bord. »

Les marins ricanaient. Un grand combat se livra dans le cœur de Jagu, entre son amour-propre démesuré et son goût de la sécurité. Et puis, les fers..., les rats..., le biscuit..., l'eau... L'amour-propre finit par l'emporter. Il prit son courage à deux mains, monta sur la lisse, tandis que ses genoux pliaient sous lui, et commença l'ascension des enfléchures avec une maladresse désolante. Nerveusement, il se cramponnait aux haubans. On le voyait frémir à vue d'œil. Il souffrait mille morts.

Il atteignit enfin la grande hune, non sans avoir mis dix fois le pied à faux, dans le vide. Il passa par le « trou de chat ». Une fois sur la hune, il se retourna, vit l'abîme sous lui et, de terreur, se laissa tomber sur le plancher aérien.



« Monte vite jusqu'en haut, lui cria la voix mordante de l'homme-tronc, ou toute ma voile va se déferler. Tu dormiras une autre fois, entends-tu ? Allez, ouste, en haut ! »

Jagu n'osa rien répondre. Au désespoir, il se campa sur la deuxième série d'enfléchures, ferma les yeux et monta, monta sans plus s'arrêter. Il passa le grand hunier ; il passa le perroquet ; il atteignit le cacatois.

Les balancements s'amplifiaient toujours, d'autant plus que Gouvello, impitoyable, avait fait signe à l'homme de barre qui « arriva » un peu, mettant le navire en travers à la

lame, en sorte que les mouvements se firent encore plus violents et plus désordonnés.

Là-haut, piteux, cramponné, serrant convulsivement à deux bras le mât de cacatois contre son cœur, l'infortuné Jagu avait oublié toute pudeur. Il vociférait comme un goret qu'on égorge, gémissait comme un petit enfant, puis, de nouveau, hurlait de malepeur. Il ne savait plus où il en était, ne pouvait plus ni monter, ni descendre, se vouait à tous les saints du paradis, tremblait de tous ses membres :

« Maître Gouvello, je suis perdu. Je vas tomber. Je vas mourir. Si vous avez eu une mère, envoyez-moi quérir. »

Yves avait suivi la scène. Il n'avait pas, tout d'abord, protesté contre une leçon bien méritée. Mais, décidément, elle devenait un peu dure. Il intervint :

« En voilà assez, Gouvello. Aie pitié de ce malheureux dadais. Tu l'as envoyé là-haut ; il n'en redescendra jamais tout seul. Va le chercher, mon vieux. »

Pour l'homme-tronc, les désirs d'Yves étaient des ordres.

« Il faut bien que ce soit pour vous, monsieur ; autrement cette poule mouillée se débrouillerait toute seule. »

Alors, malgré ses pilons de bois, il s'agrippait aux enfléchures, montant à la force de ses bras de fer. En un rien de temps, il fut au cacatois, cueillit Jagu comme une pomme et, on ne sut trop comment, se hissa avec lui sur la vergue.

Il l'y mit à califourchon et le poussa devant lui, en se paumoyant, comme il disait, jusqu'à la garcette dénouée.

Il ramassa la partie de voile échappée, refit le nœud en deux coups de pouce, reprit son fardeau plus mort que vif, se l'accrocha aux dents par la ceinture et, croisant ses pilons sur un hauban, se laissa vertigineusement glisser jusqu'en bas.

Prenant alors par le fond de sa culotte ce bête de Jagu, presque évanoui d'émotion, il le frotta avec une terrible rudesse pour rétablir les fonctions momentanément interrompues, et le planta sur ses pieds en criant :

« Allons, c'est une justice à te rendre : t'as pas le vertige, Jagu, ni la venette non plus. Un fameux compagnon que nous avons là ! »

Les matelots, qui ne sont pas gens très tendres, riaient de tout cœur à cette farce. Mais Jagu, sentant un pont solide sous ses jambes flageolantes, retrouva instantanément sa hablerie.

« J'ai pas eu peur, d'abord. Je m'étais seulement pincé les doigts dans les cordes, là-haut. C'était pour ça que je criais, ne connaissant pas la façon de manier toutes ces ficelles.

— Attends un peu, fit Gouvello de sa plus grosse voix. Nous allons remonter tous les deux et je vas t'expliquer ça, si tu veux. »

Cette fois, à la seule pensée de recommencer son ascension, Jagu prit simplement la fuite, fou de terreur, au milieu des rires tonitruants et des lazzis. Gouvello dit seulement :

« Il a choisi le bon moyen. Je ne suis pas gréé pour lui donner la chasse, à ce failli chien, sans quoi... »

Quatre à quatre, le capon s'était jeté dans l'escalier. En bas de cet escalier il y avait une porte donnant sur les échelles qui descendaient à la cale, où il se cachait parmi les colis, convaincu que sa dernière heure serait venue si Gouvello le retrouvait.

Combien de temps y demeura-t-il, le cœur battant, attendant l'heure du dîner pour remonter sans être remarqué ? Il ne le sut trop, mais, soudain, deux voix le firent tressaillir. De nouveau tremblant, il se recroquevilla derrière son abri. Qu'allait-il lui arriver ?... quelle nouvelle farce allait-on lui faire si on le découvrait là ? Retenant sa respiration, il tendit l'oreille.

Mais ces gens-là ne pensaient guère à lui. Chargés d'améliorer l'arrimage défectueux, deux galériens-matelots, qui avaient servi sur les vaisseaux du Roi, avant que de ramer sur les galères, causaient librement, bien assurés qu'aucune oreille indiscrete ne pouvait les entendre :

« Crois-tu qu'on est sage ! faisait en ricanant une voix tranchante et râpeuse. On travaille comme des anges. On est plus soumis que des petits agneaux. Le Saint-Allouarn n'a jamais eu de meilleurs matelots, pour sûr.

— Heureusement que ça va bientôt changer, sans ça, on prendrait de mauvaises habitudes ; on ne serait plus dignes d'être de la « Manicle »⁹, ma parole !

— Alors, c'est dit on va leur couper le sifflet ou les balancer par-dessus bord, tous ces empêcheurs de rire.

⁹ Association de galériens et d'anciens bagnards.

— Ça a toujours été dit, voyons ! Tu sais bien qu'on n'attendait plus que le moment. »

Les interlocuteurs, qu'on entendait remuer des caisses, s'éclairaient avec une lampe de cale, où une chandelle était entourée de verre, de façon à éviter tout danger d'incendie.

Plus tremblant que jamais, à ces paroles effroyables, Bozelliou risqua un regard par-dessus les colis qui l'abritaient. À peu de distance, il put voir les figures de ces deux hommes dont, au surplus, il reconnaissait à peu près les voix.

L'un était Rocambeau, condamné aux galères pour fomentation d'une mutinerie à bord du *Redoutable*, un homme terrible, d'une énergie incoercible, tout en muscles et en nerfs, sans graisse, agile et souple comme un tigre, dont il avait la tête et la mâchoire, le front fuyant, le rictus, la fausse douceur et la soudaine cruauté.

L'autre, Javotte, un petit personnage aux traits pointus, aux yeux aigus, au teint recuit, et lent, et sournois, et visqueux comme une limace, ex-bas officier, avait volé la paie des hommes à bord de son bateau. Entièrement dépourvu de sensibilité, il eût tué son père pour lui voler deux sous.

Bien entendu, Jagu les prenait pour des matelots de bon aloi.

Ce qu'il ouït par la suite lui parut donc incompréhensible, mais tellement épouvantable !

« Alors, c'est pour quand ? demanda Rocambeau.

— Pour cette nuit peut-être. Il est entendu que le *Beau Monsieur* choisira le moment, pour que ce soit vite et bien fait.

— Le plus tôt sera le mieux. En attendant, les requins peuvent s'aiguiser les dents !

— Pour sûr ! On commencera par le vieux Saint-Allouarn et son stropiat de Gouvello. Ces deux-là réglés, le reste sera facile. Et, à partir de ce coup-là, c'est nous qui serons les argousins et ceux qu'on aura gardés qui feront la chiourme. On leur rendra au centuple ce que nous avons souffert... Ha ! Ha !...

— Ha !... Ha !... »

D'épouvante, à ce rire sinistre de damnés, Bozelliou faillit encore s'évanouir.

CHAPITRE IX

LE GRAND JOCRISSE !

Les étoiles innombrables criblaient le ciel d'une mitraille d'or. La *Découverte* poursuivait, doucement têtue, son chemin à travers la mer tropicale, dans le feu bouillonnant des vagues phosphorescentes. Des milliards de petites existences lumineuses fuyaient au flanc du navire.

Courbé sur la lisse du gaillard d'arrière, Yves de Kermadec et le Tahitien Ra-Téa devisaient, s'abandonnant au charme de cette nuit merveilleuse. Le demi-sauvage comparait, en son langage fleuri, la vie civilisée et fiévreuse des Européens à la douce existence presque uniquement contemplative de ses compatriotes.

Soudain, Miriex, qui faisait les cent pas sur le banc de quart, s'en vint se mêler à la conversation :

« Ra-Téa, Ra-Téa, quand on a goûté à notre civilisation, on ne peut plus s'en passer. Vous regretterez l'Europe !

— Pourquoi ? Votre civilisation, je l'emporte avec moi. Elle est dans mon esprit désormais. Elle est aussi dans les dons que m'a faits votre Roi et dont une partie s'étale là sous nos yeux. »

Il se retourna et du geste désigna, enfermé dans le couronnement, une sorte de jardin assez inattendu sur un vaisseau en pleine mer.

Dans des caisses et des pots de terre, c'était toute une pépinière de petits arbres fruitiers : pommiers, pêchers, pruniers, amandiers, cerisiers, dont plusieurs se montraient en fleurs. D'autres caisses contenaient toute sorte de légumes.

« C'est là, dit-il, un grand bienfait que nous avons reçu par l'entremise de M. de Jussieu, et notre existence tahitienne en sera fort améliorée, si clémentine qu'elle fût déjà. »

Le long de la balustrade du château d'arrière, une série de ruches se trouvaient rangées, chacune contenant son essaim d'abeilles qui, par les beaux jours, ne dédaignaient point de butiner les fleurs voyageant avec elles. Leur instinct leur disait de ne pas s'écarter du navire, puisqu'il n'y avait rien à récolter pour elles sur l'immense plaine verte et salée.

Dès que la brise soufflait assez pour les entraîner, les industriels insectes se réfugiaient dans leurs demeures, pour n'en ressortir qu'aussitôt le beau temps revenu, et voleter de calice en calice et pomper de plus belle le suc des fleurs amoureusement entretenues par M. Collignaud.

Celui-ci occupait un emploi rarement mentionné sur les états d'une expédition maritime. Il portait le titre de jardinier du bord, après avoir été jusqu'alors l'un de ceux des jardins du Roi.

C'était un homme de haute taille, avec de grosses mains, de gros pieds carrés, de gros mollets non moins carrés et qu'on eût dits taillés en plein bois ainsi que sa grosse figure aux gros yeux bleu faïence.

D'expression naïve, il avait le plus souvent un sourire enfantin et comme extasié.

Par-dessus un costume de drap gris et épais comme du cuir, il portait à l'habitude un tablier à poche que tirait le poids d'une serpette et d'où sortaient des brins de raphia.

On le voyait s'arrêter, à la fois pensif et attentif, la tête un peu inclinée vers l'épaule gauche, le regard fixé sur ses fleurs ou bien sur ses ruches et, quand il méditait ainsi, on pouvait bien lui parler, il n'entendait rien que les avertissements de Pomone.

À cela près, il était la civilité, la douceur, la bienveillance mêmes. Qui le connaissait ne lui avait jamais vu un mouvement d'impatience.

Il commençait à se faire tard. Toujours pimpant et portant beau, le faux d'Arnault, ce La Hunaudaye qui des semaines plus tôt, avait encore *fauché le grand pré* sous le bâton de l'argousin, fit son apparition sur le gaillard, avec des allures de chef qui ne lui allaient pas si mal.

Fort élégant, plein de prestance, il marchait au jeune Miriex :

« Je viens vous relever et vous rendre votre liberté, dit-il. Rien de nouveau à signaler ?

— Rien, monsieur.

— C'est bien, bonne nuit.

— Mille grâces, monsieur. »

Décidément, le capitaine était un peu brusque de manières et ne semblait guère disposé à prolonger l'entretien. Mais nombre de bons marins sont dans le même cas et l'on eût perdu son temps à s'en formaliser.

Le méridional et ses deux compagnons descendirent donc sur le pont, admirant une dernière fois le spectacle de la frégate glissant mollement sur la mer phosphorescente. Puis Ra-Téa et Miriex gagnèrent les cabines qu'ils occupaient respectivement tandis qu'Yves s'en allait prendre des nouvelles de son grand-père, toujours retenu à la chambre.

Entre ses dents serrées, La Hunaudaye murmurait :

« Allez, allez, mes pigeons. Vous dégusterez bientôt un fameux plat de ma façon. »

On sait que l'équipage d'un bateau se partage d'ordinaire en deux « bordées », les « tribordais » et les « bâbordais ».

Profitant de ce que le commandement lui revenait présentement, le galérien déguisé avait constitué ses équipes de façon que l'une d'elles fût entièrement faite de forçats, l'autre comportant un nombre à peu près égal de galériens et de matelots authentiques.

Dans la cale, Jagu Bozelliou était plus mort que vif, tandis que se poursuivait l'effroyable entretien des deux repris de justice.

« Et allez donc, disait Rocambeau en esquissant un pas de danse pataude, ce joli bateau-là, il va bientôt être à nous. Peut-être qu'il nous servira à en prendre d'autres, et alors notre fortune est faite.

— J'aime bien l'argent, répondait l'affreux Javotte, mais j'aime encore mieux la vengeance, et comme je serais heureux de faire payer à tous ces tyrans-là nos souffrances sur les galères. Il me semble que je les écorcherais vif, que je les brûlerais à petit feu ! »

Jagu s'était mis à trembler avec une telle violence qu'un des gros boutons métalliques de sa veste entra en danse et se mit à exécuter un véritable roulement sur le bois sec d'une des caisses contre quoi il était blotti.

Rocambeau prêta une oreille.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? fit-il. Les rats ne savent point jouer de tambour ; il y a quelqu'un de caché par ici.

— Tiens, tiens, tiens, grommela Javotte. Mais alors ce quelqu'un-là nous a entendus ; faut voir à lui faire son affaire. »

Ce disant il tirait d'une poche un couteau dont Bozelliou vit étinceler la large lame à la lueur du falot.

Pourtant dans ce péril immense, cette fois, il conserva sa tête. Il comprit bien qu'il ne fallait pas chercher à fuir brusquement. Les égorgeurs eussent vite fait, à eux deux, de le rattraper. Mieux valait laisser habilement les recherches de ses bourreaux, les convaincre qu'ils faisaient erreur. Ils finiraient par croire ainsi qu'ils avaient entendu des rats !

Cependant, calmes et méthodiques, les galériens procédaient de proche en proche, vérifiant chaque coin, chaque vide entre deux caisses, l'oreille au guet, prêts à bondir vers l'endroit où ils entendraient le plus léger des mouvements.

Heureusement que, pour Jagu, l'arrimage avait été fait d'une façon assez sommaire dans la hâte qu'avait eue de partir le marquis de Saint-Allouarn.

De la sorte, nombreux se trouvaient les couloirs par lesquels Jagu pouvait se retirer devant les investigations ennemies.

Terrible partie de cache-cache pendant laquelle, à chaque instant, l'infortuné nigaud croyait sentir la lame aiguë, tranchante, lui fouiller brusquement les reins.

Un long coup de sifflet strident parti d'en haut vint mettre fin à son supplice, tandis qu'une voix de commandement s'écriait :

« Tous les bâbordais sur le pont !

— Tant pis ! grinça l'affreux Javotte. Faut monter au quart. Au surplus s'il se trouvait quelqu'un ici, sûr qu'on l'aurait déjà coincé. Probable, va, que c'étaient des rats ! »

Et ils s'en allèrent alors que, sentant tout à coup sa fatigue, le pauvre garçon se laissait tomber sur le sol où reprendre et sa respiration et ses esprits.

Il aurait bien voulu douter du témoignage de ses sens. Il se pinça donc jusqu'au sang à s'en faire quasiment gémir. Mais non, certes, il ne rêvait pas. Il était bellement éveillé !

Les pas des bandits s'éloignaient avec leur falot et le bruit de leurs voix grossières, effrayantes. Ils disparurent par les échelles et, de nouveau, Jagu fut seul, à fond de cale, n'entendant plus dans les ténèbres que le froissement des vaguelettes contre le bordage, la course furtive des rongeurs et le craquètement de leurs dents sur les douves d'un boucaut de lard.

Avec des précautions sans nombre, il se décida, à la fin, à ramper hors de sa cachette, impatient d'avertir ses maîtres du secret qu'il avait surpris.

Son intention était alors de gagner, en hâte, la cabine de M. de Saint-Ailouarn et sitôt la porte fermée d'y dévider incontinent le fil de son affreuse histoire.

Et puis, une fois remonté, il hésita longtemps avant que de se risquer sur le pont pour se rendre auprès du marquis, quand, à la lumière du fanal éclairant le gaillard d'arrière, il reconnut la silhouette du prétendu M. d'Arnault.

Celui-ci s'était si souvent gaussé de lui que, vaniteux comme un paon, Jagu n'y tint plus, désireux de se faire valoir aux yeux du second du navire.

L'« officier » se tenait debout aux côtés de l'homme de barre qui, selon ses indications, agissait simultanément sur son « timon » et sur ses drosses.

Accentuant son désarroi, Bozelliou escalada la dunette et s'en fut tout droit au faux capitaine de frégate.

« Je vous demande pardon, monsieur, de vous déranger, émit-il, mais j'ai à vous faire, voyez-vous, une révélation importante qui ne souffre point de retard. »

En même temps il adressait au galérien déguisé toute une série de clins d'œil pour l'attirer hors de portée des oreilles du timonier.

« Hé bien ! s'écria le "second". Qu'a-t-il donc, ce maudit Paillasse, à "grouiner" comme un sapajou ? Sais-tu un peu à qui tu parles, espèce de Jocko à la manque ? Faut-il que je te l'apprenne à l'aide de vingt coups de garcette ? »

En même temps le rude gaillard empoignait maître Bozelliou et vous secouait d'importance le niais qui se débattait.

« Laissez-moi, monsieur, s'il vous plaît, et écoutez-moi, je vous prie ! Pendant que les autres dorment, je veille. »

Intrigué, tout de même, à force, par ces manières mystérieuses, La Hunaudaye condescendit à se diriger vers la lisse.

Alors, avec maintes mômeries, Jagu conta sa découverte. « Heureusement que j'étais là, solide au poste, conclut-il, autrement nous nous trouvions tous dans un joli pétrin, ma foi ! »

Sans sourciller le moins du monde, mais avec une flamme de gaieté gouailleuse dans son œil vert, le séide du vicomte d'Erlande avait écouté le discours ampoulé du long imbécile.

« Jagu Bozelliou, fit-il, tu as certes bien mérité de la marine et de la France, et le Roi, auquel je conterai ta belle conduite, par le menu, te donnera, je n'en doute point, outre le cordon du Saint-Esprit, une pension qui te permettra de vivre dans une honnête aisance. Je te remercie de tout cœur. Sans toi, bien des malheurs seraient arrivés, à n'en pas douter, que nous allons pouvoir prévenir... »

Il fallait voir comme le bonhomme se rengorgeait à ce discours, et se gonflait comme un dindon.

Revenant à l'homme de barre, l'officier félon commanda :

« Passe-moi le timon, la Main-Croche, et va-t'en dire à tous les hommes qui composent la bordée de quart, de se rassembler à l'avant. »

La Main-Croche, une espèce de monstre, trapu, noir, velu jusqu'aux yeux, se hâta de dégringoler sur le pont pour faire son office.

Quand il revint, La Hunaudaye prit Bozelliou sous le bras.

« Descends avec moi, camarade. Tu passeras les hommes en revue et me désigneras toi-même les deux mauvaises bêtes qui causaient tout à l'heure au fond de la cale. »

Jagu pâlit. À la lueur du falot il parut livide, se mit à trembler comme une feuille.

Le faux d'Arnault s'amusait infiniment. Il feignit de ne pas s'apercevoir de cette émotion.

« Allons, dit-il, regarde-moi bien ces gars-là et indique-moi les deux faillis chiens. Mais prends garde de te tromper. »

À se voir en face de ces figures goguenardes, qui fixaient sur lui des prunelles dépourvues de bienveillance, le nigaud se recroquevillait.

« Qu'as-tu donc, brave Bozelliou ? fit le prétendu capitaine. On dirait que tu n'es pas bien. »

Une fois de plus, le gobe-mouches était pris à son propre piège. Il craignait de se désigner à la vindicte des complices de ceux qu'il allait accuser.

« N'aies donc pas peur – La Hunaudaye lui envoya une bourrade – je suis avec toi. Allons, parle. »

Mi-défaillant, le grand dadais s'arrêta devant Rocambeau.

« Celui-ci d'abord, capitaine.

— Ah bon ! Sors des rangs, mon bonhomme. Ça m'aurait aussi étonné si cette maudite tête de bûche n'avait

pas été dans l'affaire. Ton compte est bon, sais-tu, mon drôle ! »

Affectant un air de renard qu'une jeune poulette aurait pris, le « coupable » sortit des rangs et alla se ranger auprès d'un des pavois sous un falot. Quand il voyait Bozelliou occupé du reste des hommes, il faisait d'affreuses grimaces pour le plus grand amusement de ses compères en vilenie.

La Hunaudaye poussa Jagu.

« Allons, continue. Où est l'autre ? »

Le dadais désigna Javotte dont les yeux froids de basilic lui parurent le transpercer.

« Javotte ! s'écria l'officier. Autre bonne pièce. Je l'aurais parié. Sors aussi, joli mirliflore. Tu as mangé cette fois-ci plus de la moitié de ton sel. Faites votre examen de conscience, mes poulets chéris ; vous avez cinq minutes avant que d'être branchés à la grand-vergue. »

Puis s'adressant à ce qui restait en place de la rangée de faux matelots, il prit son ton le plus cinglant, le plus acerbe.

« Avis aux amateurs ! Ah ! il paraît, messeigneurs, qu'il y aurait, parmi vous, un certain nombre de bêtes puantes qui prétendraient s'emparer par surprise de cette frégate du Roi ! Sans ce brave garçon, peut-être l'entreprise de ces coquins aurait-elle pu réussir. Il importe de récompenser, de même qu'on sait punir.

» Matelots, regardez-moi ce jeune homme n'est-ce pas le plus grand Jocrisse que nous ayons encore vu depuis longtemps ? Répondez. »

Les galériens opinèrent, hochant la tête.

« Ma foi, je ne crois pas en avoir jamais vu de pareil.

— C'est le vrai Jocrisse !

— Y a pas mieux ! »

La Hunaudaye venait d'imaginer une petite farce tout à fait réjouissante. Il mit la main sur l'épaule de Bozelliou.

« Mon cher Jagu, sais-tu ce que nous appelons le Grand Jocrisse ?

— Non, capitaine, mais j'espère que vous voudrez bien me l'enseigner.

— En effet, mon bon ami. Sache qu'à bord d'un navire du Roi le Grand Jocrisse, c'est celui que chacun préfère, le personnage le plus utile, celui que l'on traite toujours avec grande considération en raison des services rendus, celui à la santé duquel l'équipage boit régulièrement tous ses boujarrons de tafia.

» Or donc, en considération de tes services distingués, je te confère dès à présent le titre envié de Grand Jocrisse, et j'espère que tu continueras à t'en montrer digne à l'avenir, par tes actes et par tes paroles... »

Il se recueillit un instant et poursuivit d'une voix forte :

« Avant, donc, que de procéder à l'exécution des grendins, il nous convient d'administrer à notre ami Bozelliou le baptême de Grand Jocrisse selon les rites habituels. Deux hommes pour lui donner le "tour de hamac à la Fari-goule !" »

Rocambeau s'avança d'un air de chien battu qui s'accordait assez mal avec son visage à l'expression plutôt féroce.

« Capitaine, nous nous repentons de notre mauvaise pensée, dit-il. Notre punition est méritée. Avant de mourir, permettez que nous rendions nos devoirs au camarade dont nous aurions dû suivre toujours les bons exemples.

» Javotte m'aidera volontiers.

— Je consens, répondit le chef avec une feinte hésitation. Mais ensuite vous expierez. »

Et s'adressant à Bozelliou qui ouvrait des yeux effarés, il lui dit pour le rassurer :

« Laisse-toi faire. Il n'y a rien là qu'une petite formalité qui doit s'accomplir chaque fois qu'on nomme un nouveau Grand Jocrisse. Ce n'est même pas une épreuve et il ne faut pas oublier que ce titre si envié te vaudra double ration de gourganes au retour en France. Va, tu es un heureux gail-lard ! »

Si bête qu'il fût, Jagu sentait vaguement la mystification, sans pourtant en sentir l'objet. Il regarda autour de lui. Sérieux comme des ânes qu'on étrille, raides comme des pieux, les galériens affectaient la plus impeccable des attitudes militaires. L'imbécile en fut rassuré.

« Allez-y du tour de hamac ! » commanda le pseudo-d'Arnault.

Crachant dans leurs mains, les bandits s'avancèrent et saisirent leur homme qui par les pieds, qui par la tête.

« Balancez ! ajouta le chef et hardi. Une..., deux... trois... Mouille ! »

Les pattes formidables qui tenaient Bozelliou et le berçaient comme un hamac sous le tangage, s'entrouvrirent au commandement.

La comédie se faisait drame.

Projeté à travers l'espace, le malheureux Jagu sentit qu'il décrivait une parabole par-dessus la lisse du navire. Puis, ce fut la chute vertigineuse.

À peine eut-il le temps de regretter le sot désir de se faire valoir qui l'avait conduit à s'adresser au capitaine de frégate, au lieu d'aller directement à son maître. D'autres idées passèrent en bolide à travers son cerveau horrifié. Le « second » du navire était donc complice des sinistres conjurés !...

Un frisson mortel parcourut l'échine du dadais lorsque son corps troua l'eau, en même temps que parvenait jusqu'à lui le bruit d'un énorme éclat de rire..., car jamais la bordée de quart ne s'était pareillement divertie.

Bozelliou pensa à sa mère qui l'attendait là-bas, dans sa belle et sauvage Bretagne. Il ne comprenait qu'à moitié ce qui lui arrivait, sinon que, de par la méchanceté des hommes, il allait mourir, perdu dans l'Océan, peut-être dévoré par les monstres marins, lui qui n'avait que dix-huit ans.

Et il s'enfonça avec un grand cri d'angoisse.

La cabine de M. de Saint-Allouarn se trouvait dans le château d'arrière, ce que l'on appelait alors le « carrosse » de la frégate, sous l'escarpement du gaillard d'arrière.

En y entrant, Yves de Kermadec avait trouvé son grand-père beaucoup moins souffrant que de coutume. La noble figure se montrait moins pâle sous ses longs cheveux blancs. Les yeux avaient retrouvé leur éclat coutumier et, appuyé sur l'épaule de Gouvello, le grand vieillard était en train de marcher un peu.

Solide sur ses courts pilons de bois, le maître d'équipage paraissait pénétré de l'importance de sa mission et y apportait tous ses soins.

« Eh bien, mon garçon, s'écriait le grand-père à la vue de son petit-fils. Me voici en train de rapprendre à me tenir sur mes jambes, comme au sortir du maillot. Qu'en penses-tu ? Ne me trouves-tu pas gaillard et déluré ? »

Le jeune homme exprima son contentement de voir son aïeul revenir à la santé et retrouver ses forces.

« Tout le monde à bord sera heureux, monsieur, que vous repreniez le commandement, poursuivit-il, quoiqu'il faille convenir que M. d'Arnault semble s'en être fort bien acquitté... Jusqu'ici notre traversée a été grandement favorisée. La marche et la tenue du navire se sont maintenues parfaites et pas plus tard qu'hier M. Collignaud me disait qu'il se serait encore cru au jardin du Roi, tant son travail de jardinage et d'apiculture demeurait aisé. »

Puis, on en vint à parler du plan du voyage lui-même.

« Toutes réflexions faites, expliqua M. de Saint-Allouarn, je ne relâcherai pas à Rio-de-Janeiro. Le capitaine Cook y a rencontré trop de difficultés et de vexations. Je pense que mieux vaudrait pousser jusqu'à Santa-Catharina. Ce n'est d'ailleurs qu'un peu plus loin et l'île est bien préférable en ce qui concerne le ravitaillement. On y trouve fruits,

légumes et viandes en abondance, si j'en crois les renseignements que ton père me fit parvenir lorsqu'il y relâcha lui-même. Dans ces conditions... »

Tout était silencieux ou presque quand un cri terrible se fit entendre, un cri d'horreur, d'angoisse et de désespoir. L'œil agrandi, le marquis restait stupéfait, interrogeant du regard ses compagnons.

« Qu'est-cela ? fit-il enfin. Va donc voir, Yves, mon gars. »

Yves se précipita au-dehors, mais le pont était tranquille sous les étoiles et les rares falots. À la clameur désespérée de Bozelliou, les galériens s'étaient dispersés comme une bande de moineaux.

L'un regardait par-dessus bord ; un autre lovait un cordage ; un troisième mettait de l'ordre dans les drisses enroulées sur les taquets d'un râtelier...

Sur le pont, Yves se retourna et vit La Hunaudaye qui, remonté à son poste, semblait fort occupé de la conduite du navire, autant qu'on pouvait le distinguer à la lueur du fanal.

Le jeune homme interpella l'aventurier.

« Vous n'avez pas entendu un grand cri, capitaine ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur. Vous aurez pris pour un cri le chant d'une forte poulie en porte à faux. »

Yves se convainquit que son grand-père et lui-même s'étaient laissé abuser, en effet, par quelque bruit du bord, tant était grande l'assurance du faux d'Arnault. Et cependant, le petit de Kermadec restait, malgré tout, fort troublé.

Il rentra auprès du marquis, étonné lui aussi, de s'être trompé à ce point.

Et il allait lui souhaiter une bonne nuit quand, médusé, il poussa à son tour un cri véritable.

« Oh ! grand-père ! qu'est-ce que cela ! »

Sur la nuit étoilée, un sabord ouvert à l'arrière et qui, le jour, éclairait la cabine, dessinait un carré bien net tout piqueté de points d'or. À présent une ombre y venait d'apparaître, masquant une partie des astres étincelants, une ombre geignante, ruisselante.

Au cri de son petit-fils, au geste presque épouvanté qui désignait le sabord, M. de Saint-Allouarn se retourna dans sa lente promenade.

Ce mouvement permit à la lumière de la lampe de frapper en plein sur l'apparition, et l'on vit une face verdâtre aux cheveux collés, aux yeux quasiment révulsés, à la bouche râ-lante.

Un homme ? Ce ne pouvait pas être un homme. D'où serait-il donc sorti ? On ne rattrape ni à la nage ni à l'aviron une bonne frégate qui file coquettement ses dix nœuds. Alors, n'était-ce pas plutôt l'âme de quelque trépassé ?

Lamentable, l'apparition dont le menton reposait sur des mains crispées au bord de l'ouverture, geignit d'une voix qui se brisait :

« Monsieur !... Monsieur !... Au secours ! Je me meurs. Je vais retomber... Ah ! »

Les mains lâchaient prise et l'homme – car c'était un homme et non l'âme d'un noyé revenu pour épouvanter les

vivants – allait en effet se laisser choir définitivement dans le gouffre, quand Gouvello allongea le bras, empoigna le « revenant » par le collet et le déposa sur le plancher de la cabine où le déplorable Bozelliou s'affaissait, s'aplatissait comme une gélatineuse méduse au milieu d'une mare d'eau.

Pitoyable, épuisé, transi, le pauvre garçon claquait des dents, tremblait de tous ses membres et, délirant, marmottait des bouts de phrases incompréhensibles.

Gouvello, homme pratique et qui allait toujours directement au fait, décrocha, sans dire un mot, une bouteille clissée qui pendait à une patère. Dans le petit gobelet servant de bouchon et aussitôt dévissé, il versa une bonne lampée de rhum qu'il fit ingurgiter à ce Jagu maudit du sort et qui n'échappait à un malheur que pour tomber en un pire.

Jagu n'était point accoutumé aux liqueurs fortes, aussi fit-il une affreuse grimace, mais presque aussitôt, il parut se tonifier, retrouver ses vertèbres et son squelette pour le soutien de ses chairs.

Des couleurs animèrent ses joues et ses lèvres livides. Ses yeux morts reprirent quelque éclat. Écartant d'une main machinale ses cheveux dégouttants, il s'écria :

« Ah ! monsieur, je ne suis donc pas défunt ? Je reviens de loin, allez ! Et cette fois, vous ne direz pas que je mens encore. Écoutez ce que je vas vous dire et, si vous n'avez pas peur ce coup-ci, c'est que vous n'aurez jamais peur de votre vie ! »

Bien simplement et d'une façon d'autant plus dramatique, sans songer à se faire valoir ni à étonner qui que ce fût, le « gars à la mère Bozelliou » raconta toute son aventure.

L'instinct de la conservation avait obtenu de ce poltron des prodiges.

« J'ai bien pensé que c'était fait de moi, mes bons maîtres, et que je ne vous reverrais plus, non plus que ma pauvre mère. Par bonheur, je nage bien. À peine plongé, je revins à la surface.

» Faut voir que tout ça se passait plus vite que je ne saurais dire. Je m'aperçus que j'étais contre le bordage de la frégate, qui filait devant mes yeux à une vitesse terrible, tandis qu'un courant violent m'entraînait vers l'arrière... Une fois distancé par le vaisseau je n'avais plus rien à espérer qu'une mort bien prompte.

» J'ai essayé de me cramponner au doublage, mais je me suis déchiré les ongles sans rien pouvoir saisir, et la *Découverte* filait, filait... À chaque pied du navire qui filait devant moi, c'était un plein muid de désespoir qui s'entassait dans ma tête par-dessus les autres.

» Oui, je sentis la courbure de l'arrière qui rentrait vers le gouvernail, je tâtai le gouvernail. Je le vis, oui, *ma Doué !* je le vis qui s'éloignait de moi. C'était fini... j'allais mourir !

» C'est à ce moment-là que je reçus un violent coup sur la tête. D'instinct je levai les bras. Un cordage tombé du couronnement traînait après le navire. Je m'y suis cramponné avec une force que je ne me soupçonnais pas. Je crois bien que c'était un bout de ce qu'ils appellent l'écoute de brigantine qui se trouvait avoir filé à l'eau. En m'aidant de mes mains et de mes pieds, le long du gouvernail et puis de la poupe, j'ai usé mes dernières forces à monter jusqu'au sabbord, chose que je n'aurais jamais pu faire en temps ordinaire. Mais, si Gouvello avait tendu le bras et ouvert sa

grosse poigne une seconde plus tard, on n'aurait plus jamais entendu parler de Jagu Bozelliou. Enfin, l'essentiel est que j'aie pu vous prévenir. C'est fait ! »

La situation de l'état-major était rien moins que brillante. Le péril menaçait à tout instant !

Contre près des deux tiers de l'équipage, ils n'étaient, en effet, que neuf le marquis, Yves, Gouvello, Bozelliou, Ra-Téa, de Miriex, de Chupau, Van Laère, plus M. Collignaud... neuf !

Prévenir les matelots fidèles qui dormaient en bas, il n'y fallait pas compter. C'eût été déclencher prématurément la révolte. Elle éclaterait toujours assez tôt.

Ainsi, la troupe loyaliste se trouvait-elle coupée en deux. les soldats dans l'entrepont, les chefs, à l'arrière dans le « carrosse ». Ceux-ci pour se défendre n'avaient donc à compter que sur eux-mêmes.

Il n'était pas douteux que d'Arnault pactisât avec les mutins. Sa conduite barbare envers Jagu le prouvait jusqu'à l'évidence.

« Cela est d'ailleurs inexplicable, grommelait M. de Saint-Allouarn, qui n'avait jamais soupçonné le forçat sous le capitaine. Un gentilhomme, un officier, dont les services sont demeurés parfaits au cours d'une longue carrière, s'acoquiner pareillement et diriger une entreprise ainsi contre le pavillon du Roi ? J'avoue que j'en reste confondu ! »

Mais il importait d'aviser et non point de ratiociner.

Yves fut chargé d'aller prévenir le garde-marine et les enseignes, puis ensuite l'arboriculteur.

Gouvello reçut mission de monter sur le gaillard pour tâcher de reconnaître les dispositions du timonier, l'éloigner si faire se pouvait et mettre le « château » en état de défense.

Cependant, le marquis et Jagu commenceraient de préparer les armes.

Un instant après, Miriex, Chupau et Van Laère accouraient, demi-vêtus, aux ordres du chef de l'expédition à qui la pressante nécessité rendait toute son activité et l'usage quasi normal de sa jambe malade.

Cependant, sur le banc de quart, Gouvello ne trouvait point le pseudo-d'Arnault.

Quant à l'homme de barre c'était toujours la Main-Croche, dont le visage déplaisait singulièrement au maître d'équipage.

« Où est donc l'officier en second ? demanda l'hercule estropié.

— Je sais-t-il, moi ? »

Le ton hargneux du timonier ne dissimulait guère sa malveillance.

Gouvello sentit les mains lui démanger, car il n'était guère patient. Mais la prudence commandait de ne pas ouvrir les hostilités. Le mieux était de temporiser.

Aussi, avec une étonnante douceur, le maître d'équipage reprit-il :

« Eh, tu n'as pas la moindre idée ?

— Il est descendu sur le pont, répondit l'autre, y a un moment, mais depuis je ne l'ai pas vu. »

La Main-Croche considérait son supérieur d'un regard en dessous qui n'annonçait rien de bon et que la lumière du falot permit à Gouvello de surprendre.

L'homme-tronc pensa que conserver ce gaillard-là dans la petite forteresse, c'était laisser le loup dans la bergerie.

« Donne-moi donc la barre, mon gars, fit-il de sa voix la plus aimable ; retrouve-moi le capitaine d'Arnault et dis-lui que M. de Saint-Allouarn voudrait lui parler sans retard au sujet de la route à faire. »

Le vieux marin offrait un visage si calme et si naturel qu'il n'éveilla aucune défiance dans l'esprit du galérien. Celui-ci resta convaincu que la surprise projetée était toujours possible et qu'ainsi la masse des mutins aurait sans peine raison d'une poignée d'assiégés dans le carrosse. Enchanté de pouvoir rejoindre les conjurés, il remit la barre à Gouvello, descendit sur le pont, gagna l'avant, tandis qu'aux yeux du maître d'équipage sa silhouette se fondait peu à peu dans l'obscurité.

Le ciel restait pur. La brise soufflait toujours avec la même constance égale et modérée.

Gouvello put donc attacher sa barre, au risque de ne plus serrer le vent avec la même précision.

En un tournemain il eut enlevé et ramené sur le gaillard les deux échelles qui du pont montaient à la dunette, puis, descendant dans le carrosse, il s'occupa de contre-bouter avec des espars les portes donnant accès, du pont, aux appartements des officiers...

Cependant, Yves veillait à une sorte de hublot, enfilant la perspective du navire.

Il remarqua soudain que les deux falots qui d'ordinaire l'éclairaient un peu, puis que les feux de position s'éteignaient l'un après l'autre.

Comme il avait été prévu, le faux d'Arnault ne reparais-sait point.

Sans doute, l'heure de l'attaque approchait-elle.

Des pistolets, des sabres, avaient été disposés sur la table de M. de Saint-Allouarn avec des munitions toutes prêtes, et chacun s'armait de son mieux, quand M. Collignaud fit enfin son apparition, encore tout bouffi de sommeil.

« Eh bien, dit-il, tandis qu'à la vue de cet appareil guerrier, ses yeux exprimaient une extrême stupéfaction... Que signifie ce remue-ménage ?

— Il y a, monsieur, répliqua le marquis, que l'équipage se mutine et que nous allons nous battre !

— Ah ! fit placidement le jardinier... S'il le faut, je le veux bien, quoique je ne me sois jamais battu, même étant petit enfant. J'estime qu'il vaut mieux s'expliquer raisonnablement, mais du moment que des hommes comme vous, messieurs, estiment qu'il faut en découdre, j'aurais mauvaise grâce à m'inscrire en faux contre leur opinion.

» Vous me direz comment il faut faire.

— Votre bonne volonté nous enchante, moderne Aristée, répondit Chupau, qui volontiers plaisantait à froid. Prenez toujours un sabre, pour le cas où nous en viendrions à l'arme blanche.

— Un sabre ? À l'arme blanche ! balbutiait le brave homme avec un air effaré. Que ferais-je de cet outil ?

— Vous vous en servirez comme d'une serpe pour émonder l'assaillant, riposta Miriex gouailleur.

— Si vous le permettez, messieurs, je regarderai d'abord comment vous vous y prenez, puis je ferai de mon mieux. Avec un peu d'attention peut-être que je m'y prendrai sans trop de fâcheuse gaucherie. »

Décidément, ce jardinier était la complaisance même.

« Puis il y aura des pistolets constamment chargés sur la table, poursuivit le méridional d'un air galamment inviteur.

» Vous n'aurez qu'à les prendre en main et à faire feu sur l'ennemi. Vous verrez cela va tout seul.

— Bien, monsieur, je vous remercie. Je m'accoutumerai rapidement. Le tout, n'est-ce pas, est de s'y faire. »

Et ayant mis son sabre à droite, garde à l'envers, il attendit, l'expression placide et bonasse.

L'on redoublait d'attention pour ne pas se laisser surprendre.

Mais le temps passait, passait... et l'attaque, tant attendue, ne se produisait toujours pas.

Toutes les oreilles se tendaient pour épier les moindres bruits qui se produiraient au-dehors... Un frôlement, un craquement... et chacun se redressait, un peu ému, prêt à Faction.

Par les sabords, les regards cherchaient à percer les ténèbres et finissaient par voir des formes créées seulement

par l'imagination surexcitée, l'attente du danger étant toujours bien plus angoissante que le danger lui-même.

Parfois une sourde exclamation s'élevait :

« Ah ! voyez là !

— Non, c'est une drisse qui ondoie..., une bouline qui s'est larguée. »

Et l'on retombait dans le silence, dans l'attente éner-vante.

Ce fut seulement bien tard dans la nuit, à l'approche du matin, que des bruits plus nettement reconnaissables parvinrent aux oreilles d'Yves qui faisait bonne garde à sa meur-trière.

Il tressaillit et son cœur se serra.

Sous la lumière diffuse que versaient parcimonieusement les étoiles, des ombres rampaient avec précaution vers l'arrière.

« Alerte ! fit-il d'une voix brève et sifflante, en se retournant vers ses compagnons qui s'armèrent à la hâte avec ce frémissement ressenti par les plus intrépides quand est venu le moment suprême. »

Tous furent aussitôt prêts. Les pistolets se levèrent en silence.

M. Collignaud examinait le sien avec une inquiétude qu'il ne cherchait pas à dissimuler, lorsqu'une main caute-leuse tâta doucement le loquet d'une des portes donnant sur le pont et s'efforça, en vain, d'ouvrir.

L'action s'engageait.

Une voix chuchota :

« Les maudits... Ils étaient sur leurs gardes... Comment ont-ils pu ? »

— Bah ! répondit quelqu'un qui parlait comme le faux d'Arnault, si on ne les a pas à la douce, on les aura en force. »

Il n'avait pas achevé qu'une éblouissante lumière inondait le pont devenu aussi clair qu'en plein jour.

Par un des regards sur le dehors, un bâton était sorti au bout duquel s'épanchait, à grands flots d'argent, avec un bruit de cascade, une fusée éclairante.

Les rebelles parurent groupés et grouillants et poussèrent un grand cri de rage. Surpris, alors qu'ils avaient cru surprendre, ils se voyaient à découvert, en pleine lumière, devant des adversaires abrités par d'épaisses planches de chêne.

C'était Gouvello qui avait eu l'idée de recourir à ces pièces d'artifices. Aussi, la netteté des cibles qui s'offraient aux défenseurs du château contrebalançait-elle un peu l'avantage du nombre possédé par les assaillants.

Un feu nourri de pistolets éclata. Les assiégés pouvaient viser posément, et leurs balles portaient sec.

Des hommes tombèrent. Les assaillants refluèrent en désordre, tandis que la première chandelle romaine s'éteignait et que des ténèbres plus obscures encore succédaient à la lumière éblouissante.

Pour un instant tout se tut.

Puis, quand Jagu Bozelliou, chargé de ce soin par le maître d'équipage alluma et projeta au-dehors une nouvelle fusée, le pont, tout d'abord, se révéla désert.

Les assaillants s'étaient repliés. À présent, ils se cachaient derrière tous les abris qu'avait pu leur fournir le navire.

Bientôt, une grêle de projectiles bien dirigés, venait cribler les alentours des meurtrières ménagées dans les contrevents, rendant la défense hasardeuse.

Or, le bras qui tenait la fusée n'était pas très ferme, non plus que le corps qui le portait.

Les yeux fermés obstinément et la bouche marmottante, le nez blanc et pincé, Jagu sentait ses jambes se plier sous lui et peut-être se fût-il dérobé, sans un fameux coup de pilon dans le séant qui vint le rappeler à l'ordre en même temps qu'une voix assez dure :

« Mais tiens donc mieux la chandelle, toi, le Père la Tremblote, qu'on y voie un peu pour servir ces messieurs, sans faire de jaloux ! »

Les assiégés combattants s'étaient partagés en deux équipes.

Alternativement quatre d'entre eux se présentaient aux meurtrières et tiraient, visant avec soin, puis ils cédaient la place aux autres afin de recharger leurs armes.

M. Collignaud, pour sa part, semblait surtout préoccupé de regarder à l'intérieur du canon de son pistolet, au grand risque de faire sauter sa cervelle d'excellent homme.

Toujours surveillé de très près par le terrible Gouvello, Bozelliou, hagard, continuait son travail de lampadophore. Il agissait en automate, chaque décharge le bouleversant jusqu'au tréfonds même de son être. Il en était venu à vivre dans une sorte d'étourdissement. Mais quand revenait sa conscience, alors qu'il soulevait bien haut son long bâton porte-fusée, afin de n'être point ébloui, le spectacle qu'il apercevait était bien fait pour émouvoir quelqu'un de plus brave que lui.

La horde se ruait maintenant, houleuse, à l'assaut des cloisons. Elle aussi tirait, soutenant un feu d'enfer, heureusement encore assez peu efficace, jurait tous les jurons du diable, enragée de perdre son temps et son sang, car elle se heurtait, sans l'ébranler, à la défense... et déjà plus d'un de ses membres jonchait le pont laidement taché.

C'était, aux lueurs inégales des chandelles romaines successives, un fouillis de faces effroyables, convulsées de rage impuissante, grimaçantes comme des faciès de grands singes exaspérés. Les yeux s'exorbitaient, farouches, injectés et lançant des flammes. Blasphémeuses, les bouches déformées montraient des dents jaunes, vertes, brunâtres, comme celles de monstres de légende.

Et toute cette tourbe se démenait avec des gestes délirants de possédés, de démoniaques.

Rocambeau, bavant, trépignait avec une violence frénétique. La voix aigrette de Javotte s'apparentait au sifflement de quelque reptile venimeux.

Dès que la lumière s'éteignait on n'entendait plus qu'un galop précipité de talons nus, un chuchotement multiple, sinistre, coupé d'ordres rauques, de hurlements.

La horde finit par se rendre compte qu'elle s'était agitée en vain, que ses ruées et sa colère, sa mousquetade précipitée, affectaient fort peu l'adversaire, alors qu'il lui en coûtait cher.

Aussi, repoussée à nouveau, se replia-t-elle en désordre vers l'avant, cela en dépit des grossiers encouragements prodigués par La Hunaudaye.

La conduite du personnage, qu'il persistait à prendre encore pour un officier authentique – devenu brusquement félon, – stupéfiait le vieux Saint-Allouarn.

Quoi, un capitaine de frégate, aguerri par trente combats, comme l'était le vrai d'Arnault, et connu pour savoir enlever tout son monde lors des abordages, rester à l'abri de ses hommes !

Et ce langage ordurier ? N'était-ce pas bien surprenant ?

... Le bref répit ne dura pas.

La Hunaudaye ne tarda pas à trouver une autre tactique.

Ayant fait monter ses tireurs les meilleurs dans les basses hunes et les galhaubans de misaine, il en obtint un tir précis et d'une telle intensité sur les meurtrières du « carrosse » qu'il parvint très vite à les rendre positivement intenable.

Voyant chapeaux, manches, épaulettes, tout déchiquetés par les balles et le sang perler aux blessures, heureusement peu graves mais multiples de la poignée des défenseurs, le marquis résolut alors de transporter la résistance dans la petite chambre des cartes, construction en bois fort épais et qui dominait le « château ».

Rampant sous la protection des tireurs de la mâture, les mutins atteignaient, d'ailleurs, déjà la cloison du « carrosse » et l'attaquaient à coups de hache.

« En retraite ! » cria le vieillard.

Et rapidement, les assiégés, par un escalier intérieur, gagnèrent l'espèce de blockhaus situé à l'arrière du gaillard.

Les galériens s'aperçurent vite de cette retraite stratégique et poussèrent des beuglements inarticulés de triomphe.

Tous ceux qui hésitaient encore s'élancèrent à corps perdu. On vit Rocambeau faire un bond de panthère, s'accrocher aux balustres qui bordaient la dunette et commencer l'enjambement de la main courante. Mais une première volée partie de la chambre des cartes abattit encore quelques mutins. Rocambeau retomba en arrière sur la tête de ses compagnons !

Pourtant le nouvel assaut avait réussi partiellement. Les révoltés s'étaient établis aux portes du carrosse. L'avancée de la dunette leur offrait un abri, en ce qu'elle formait un « angle mort » sur lequel les défenseurs n'avaient ni vue, ni portée.

La situation s'aggravait d'instant en instant. Les mutins n'étaient pas loin du triomphe et la petite troupe acculée se trouvait désormais aux abois !

On ne pouvait guère espérer, en effet, de la partie loyaliste de l'équipage, sans doute prisonnière ou près de l'être dans un coin de la batterie basse. Or, si aucun secours ne se manifestait avant peu, c'en était fait des neuf hommes en-

fermés dans la chambre des cartes. Mais d'où eût donc pu venir un pareil secours ?

La catastrophe était proche. Le petit blockhaus serait bientôt débordé et pris d'assaut. Déjà la chiourme criait de joie et s'encourageait à la curée !

De son côté La Hunaudaye voyant sa racaille diminuer souhaitait en finir au plus tôt.

« Voyez-moi ça, à plus de cinquante, – persiflait-il pour entretenir l'exaltation de ses bandits, – ils ne peuvent avoir raison d'une poignée de polichinelles ! Allez-vous vous laisser chasser cette fois encore comme des chiens galeux ? Un peu de tripes, sacrébleu ! ou bien, sous peu, vous faucherez à nouveau le grand pré, c'est sûr, ceux du moins qui n'auront point été crochés aux basses vergues ! »

Rocambeau, à peine blessé par une balle au sommet du crâne et qui, relevé maintenant, n'était pas des moins enragés, répondit, brutalement goguenard :

« Va donc les déloger toi-même, toi qui fais tellement le malin, au lieu de te cacher toujours derrière ceux qui risquent leur couenne ! »

Cet « encouragement » décida le faux officier à donner sans restriction de sa personne, car son prestige était en jeu et il se rua à l'assaut avec tous ceux qui l'entouraient.

Déjà, sans plus craindre les fusées..., dont les défenseurs n'usaient plus, faute, sans doute, de provision – les forçats se prêtaient l'un l'autre la courte échelle sous la dunette ! La balustrade une fois franchie et le pied pris sur le gaillard l'adversaire serait vite submergé...

Or, dans le blockhaus, non seulement les chandelles romaines s'épuisaient, mais les munitions menaçaient de manquer d'un instant à l'autre. Pour ne point gaspiller sa poudre, le marquis de Saint-Allouarn avait fait arrêter leur tir à Collignaud et Ra-Téa. Mais l'inaction leur pesait très visiblement à tous deux. Surexcité par cette bataille, la première de son existence, le jardinier sentait en lui un impatient besoin d'agir.

Tout à coup il se rapprocha du Tahitien qui mordillait nerveusement ses ongles longs, et lui dit quelques mots à l'oreille...

L'instant d'après, tous deux sortaient, inaperçus des défenseurs, par la porte basse de derrière et, silencieusement à plat ventre, se mettaient à ramper, dessous les nappes de balles qui se croisaient, vers les balustres de la dunette...

C'était l'instant où les forçats se hissaient pour l'assaut suprême sur les épaules les uns des autres.

Soudain une vingtaine de masses molles, projectiles singuliers, s'abattirent sur les malandrins !

« Allons bon ! cria l'un d'entre eux. V'là qu'les messieurs y nous bombardent à coups de polochons à c't'heure ! »

Mais une voix angoissée cria dans le petit jour commençant.

« Tonnerre ! Qu'est-ce que c'est que ça ? »

... Voici qu'un bourdonnement furieux environnait les révoltés, que l'air s'était empli soudain de centaines d'élytres vibrantes, tandis que tous et un chacun se sentaient atteints, harcelés de piqûres affreusement cuisantes.



LES ESSAIMS D'ABEILLES ASSAILLAIENT LES GALÉRIENS.

La première n'était pas grand-chose, mais les dix suivantes torturaient. Cent autres devenaient un supplice abominable, supplice affreux auquel il était impossible, littéralement, de se soustraire et qui allait s'intensifiant.

Affolés, hurlants, les forçats s'enfuyaient devant les abeilles !... La diversion avait eu lieu... Le secours qui paraissait impossible s'était produit !

En basculant successivement les ruches par-dessus les balustres, Collignaud et son compagnon avaient décidé de la victoire !

Mis en furie par le soudain cataclysme qui détruisait pareillement leurs maisons de paille, les hyménoptères s'étaient rués sur ceux à qui ils attribuaient la destruction de leurs foyers.

Les mains, les faces des galériens étaient littéralement criblées de coups d'aiguillons répétés. Les figures se tuméfaient, les paupières se boursouflaient, interdisant bientôt la vue...

Le soleil tropical, alors, jaillit de dessous l'horizon !

Sur quoi, exaspérées encore davantage, les abeilles féroces s'attaquèrent, cette fois, au corps, à travers les vêtements légers. Bientôt chaque homme fut recouvert de ces ennemis impitoyables qui se sacrifiaient eux-mêmes à la vengeance de leur race !

On pouvait bien fuir ! les essaims rageurs s'acharnaient au combat, perçant de mille coups de lancettes envenimées chaque fuyard et n'épargnant point dans la lutte ceux des blessés qui se traînaient tant bien que mal vers les pavois.

En moins de cinq minutes le pont fut balayé d'un bout à l'autre, net comme la main, vide d'assaillants !

Aveuglés, souffrants, mourants même, les mutins s'étaient réfugiés en hâte sous le gaillard d'avant où continuaient de les poursuivre leurs petits et féroces ennemis. Malgré les panneaux rabattus dans l'affolement de la fuite, les mouches vengeresses s'obstinaient à essayer de se glisser par les moindres des interstices.

Ahuris par cette débandade qu'ils percevaient sans en comprendre la raison, les tireurs des hunes s'étaient affalés précipitamment, pour savoir ce qui pouvait bien se passer, sur le pont, où les insectes vindicatifs commencèrent de les harceler, à leur tour, avec énergie. Ils n'avaient pas, eux, la ressource de s'engouffrer sous le gaillard.

Aussi couraient-ils au hasard, se débattant tant bien que mal avec des gestes d'aliénés. Quelques-uns se jetèrent à l'eau, la tête perdue, d'autres s'abattirent tués peut-être par les piqûres, auxquelles les plus gros animaux, paraît-il, ne résistent pas !...

D'abord surpris par la panique providentielle de l'adversaire, l'état-major de la frégate n'avait pas tardé à comprendre aux exclamations de terreur, aux cris : « Les abeilles ! Les abeilles ! » Mais il croyait à un hasard. Sans doute l'assaillant avait-il bousculé stupidement les ruches !

« En nous confiant ces mouches à miel destinées aux Tahitiens, dit le vieux de Saint-Allouarn, M. de Jussieu ne pensait certes pas qu'il nous dotait là d'une merveilleuse machine de guerre.

» Grâces lui en soient rendues, messieurs, ainsi qu'aux vaillantes « ouvrières » dont beaucoup sont mortes pour nous !

— Le fait est, certes, ajouta Yves, que, sans elles, nous avions grand-chance de ne jamais nous en tirer.

— Dites que toutes nos peaux réunies ne valaient pas plus de deux sols, gronda Gouvello en hochant véhémentement sa rude tête.

— Deux sols ce n'est vraiment pas cher », fit une voix grasse, un peu émue.

M. Collignaud revenait en compagnie de Ra-Téa. Il avait un assez drôle d'air, plutôt difficile à décrire, où de la gêne transparaissait sous une certaine satisfaction.

« Eh bien donc, maître jardinier, s'écria Miriex goguenard avec son bel accent de Nîmes. Nous revenons de prendre l'air ?

» C'était plutôt malsain pourtant. Peut-être ne saviez-vous pas qu'il pleuvait tantôt des balles ! Vous venez d'arroser vos fleurs ?

— Et vous Ra-Téa, ajouta Chupau, plutôt mis en gaieté par cette verve méridionale, vous fûtes en cueillir un bouquet ?... »

Le Tahitien, calme, expliqua que l'apiculteur s'en venait, un tant soit peu aidé par lui, de faire basculer les vingt ruches.

Le marquis, ému plus encore qu'il ne l'aurait voulu paraître, serra cordialement la main un peu calleuse du jardinier !

« C'était donc vous, monsieur, qui fûtes notre providentiel sauveur. Vos abeilles ont valu pour nous tous les éléphants d'Annibal ! Vous eûtes un vrai trait de génie ! »

Avec une charmante modestie, M. Collignaud s'expliqua :

« Oh ! le gros bon sens, vous savez. Je me suis dit qu'au pistolet je ne faisais guère de besogne, tandis que je connais les mœurs et le maniement des abeilles. Cela m'a fait un peu

gros cœur de les sacrifier ainsi, les innocentes bestioles. Mais l'on doit, quand même, faire passer certaines gens avant les insectes. Il s'est trouvé que, malgré mon ignorance des choses de guerre, je me suis quand même arrêté à un expédient convenable. J'en suis heureux, si je regrette d'avoir dû meurtrir ces gens-là, qui sont peut-être surtout méchants, pour n'avoir point été gardés comme il fallait dès leur enfance... Et puis mes mouches, voyez-vous, j'étais chargé de les soigner et non pas de les faire périr ! »

Mais ces regrets de très brave homme furent étouffés sous les clameurs d'enthousiasme que poussaient d'une seule voix tellement joyeuse Yves, Chupau, Van Laère et Miriex, bande juvénile et insouciante que M. de Saint-Ailouarn désignait collectivement sous le nom de « Petit Collège »...

À quoi le vertueux Collignaud répondit par une révérence merveilleuse que n'eût désavouée nul maître à danser du Faubourg Saint-Germain, puis il déclara :

« À présent, il s'agit, messieurs, de faire rentrer les choses dans l'ordre et de sauver de mes essaims ce qui peut en être sauvé. »

Sur quoi, il se fit une torche d'apiculteur avec des linges de rebut roulés en cylindre, l'alluma, puis en éteignit les hautes flammes fuligineuses pour ne plus la laisser brûler que sourdement, tel l'amadou. Alors, s'entourant de fumée, il se dirigea vers les ruches renversées, point trop saccagées, autour desquelles les abeilles encore indemnes, revenues, bourdonnaient maintenant à grand bruit.

À gestes lents et mesurés, le jardinier apiculteur releva les huttes de paille et les remit de son mieux en état, autant

qu'il le put. Les insectes semblaient calmés, au surplus, et la fumée dense défendait M. Collignaud.

Peu après, ainsi qu'il l'avait annoncé, tout rentrait dans l'ordre en ce qui touchait le rucher.

Cependant les gens de l'arrière prêtaient anxieusement l'oreille aux rumeurs qui leur parvenaient de l'intérieur du navire. Ce tumulte, pour un long temps s'en était allé *crescendo*, grand brouhaha de cris, de plaintes, de menaces, de froissement d'armes, parfois même de détonations. Puis voilà qu'il avait décriu, que le tapage s'apaisait et que le silence relatif semblait régner dans l'entrepont.

Maintenant tous ceux de la dunette se regardaient assez inquiets. Qui avait vaincu ? Les mutins des batteries ou les loyalistes ?

Si chacun affectait le calme, les cœurs battirent la chamade quand des coups violents ébranlèrent le grand panneau de l'entrepont verrouillé par les galériens, du dehors, avant leur attaque...

Ledit panneau cédait déjà, volait en éclats sous les coups. Un sabre d'abordage d'une main, un pistolet chargé de l'autre, Gouvello y avait couru, prêt à tout, selon qu'il verrait apparaître ami ou ennemi.

Les fortes planches se déchiquetèrent. Une tête se montra hagarde. C'était celle de Le Gonidec.

À la vue du maître d'équipage, il poussa un profond soupir de soulagement et s'écria :

« Ah ! vous n'êtes pas tous morts ! Tant mieux ! J'avais bien peur qu'il n'en fût fait de vous autres comme il a failli

l'être de nous, les ceux d'en-bas ! Un fichu moment pour le sûr que nous avons passé, trédame !

» Figurez-vous que je dormais à poings fermés dans mon hamac quand une plainte de veau qu'on égorge me fit réveiller en sursaut.

» Le falot de la batterie éclairait assez pour montrer celui qu'on appelle la Filasse en train de poignarder Juchel de Crozon, qu'était mon ami, pendant le sommeil du pauvre gars. Les sangs retournés, *ma Doué*, en un clin d'œil j'étais à terre et je crochais dans l'assassin, lui tordant le poignet d'abord pour lui faire lâcher son couteau, puis te le bourrais à tel point qu'il en est resté aplati, sans plus remuer pied ni patte !

» Mais il avait eu le temps, quand même, d'appeler au secours et une bande de ceux arrivés de Cherbourg m'est tombée aussitôt dessus.

» Tu penses bien que j'ai cogné dur, tant rageusement que j'ai bientôt fait le vide alentour de moi. Alors j'ai crié :

“Vers l'arrière tous les gars bretons, les fidèles à M. de Saint-Allouarn.”.

» Ça a mis de l'ordre dans l'affaire. On était deux bandes, ceux amenés de Cherbourg par M. d'Arnault qui, pour ne pas être les plus nombreux, étaient sûrement les plus méchants, et les timoniers, les gabiers, les charpentiers et les calfats fournis par le dépôt de Brest. On s'est armé comme on a pu, on s'est battu comme des chiens. Et on y a mis tant de cœur que peu à peu on est venu à bout de ces mauvais marins, qu'on se demande d'où ça sort.

» Y en a plusieurs qui sont restés sur le carreau *cotis*, ma foi, les autres proprement *teussés* sont maintenant hors d'état de nuire. »

Ni Le Gonidec, ni Gouvello ne parvenaient à s'expliquer la raison de cette révolte, menée, semblait-il, en personne par le second officier. Personne ne soupçonnait, en fait, la manœuvre du vicomte d'Erlande. On comprenait bien qu'il fallait voir là l'épanouissement final d'un complot monté de longue date, mais comment et à quelle fin ?

Quoi qu'il en fût, la position des gens du Roi restait précaire.

Revenus de leur folle panique, les hommes réfugiés dans le poste, ayant sans doute, tant bien que mal, soulagé leurs piqûres pénibles, s'étaient solidement établis à l'intérieur de leur réduit. Et pour se venger de l'échec subi et des tortures cruelles éprouvées du fait des abeilles, ils tiraient maintenant sur quiconque se risquait dans les enfléchures ou s'aventurait sur le pont pour y tenter quelque manœuvre. Par bonheur, ils n'avaient blessé sérieusement personne des matelots rangés sous les ordres du marquis.

Mais il demeurerait impossible de virer de bord la frégate, impossible d'augmenter la toile ou de la diminuer selon que l'exigeraient les circonstances, sans exposer des vies précieuses.

Tant que la brise se maintiendrait telle quelle, cela ne présenterait, d'ailleurs, pas trop d'inconvénients, mais en cas de « coup de tabac », cela risquait d'être dangereux pour la bonne marche du navire.

Et M. de Saint-Allouarn se demandait, assez perplexe, comment il ferait pour sortir sans pâtir de ce mauvais pas.

Certes le groupe de marins fidèles était désormais assez fort pour repousser toute nouvelle tentative de coup de force, et de jour, du moins, les rebelles ne pourraient sortir de leur trou, sans s'exposer à de grosses pertes.

Au surplus n'avaient-ils ni vivres, ni munitions en quantité, ceux-ci se trouvant, par coutume, emmagasinés sous la dunette. Et c'était par là qu'on pourrait en venir à bout finalement.

Quoi qu'il en fût, pour le moment, aucune des deux factions n'était en état de maîtriser l'autre. Il faudrait attendre à l'arrière, à moins qu'on ne trouvât bientôt quelque moyen de ressaisir la libre pratique du navire.

Aussi bien la situation risquait-elle de s'éterniser, Yves s'étant aperçu, – penché fortuitement par l'un des sabords, – que les mutins montaient des lignes et qu'ils s'étaient mis à pêcher, non sans succès, en ne risquant que rarement la main dehors. Aussi eût-il été vain de tenter de les inquiéter à coups de pistolet !

Oublieux de sa jambe malade, le marquis de Saint-Allouarn se promenait de long en large de la vaste chambre des cartes, très absorbé par le problème qu'il avait ici à résoudre.

C'est alors que son petit-fils se risqua d'interrompre, tout net, cette profonde méditation. Une idée lui était venue.

« Vous m'excuserez, monsieur, moi qui ne suis encore qu'un novice, si je me permets de donner un avis sans y être prié, mais je crois bien avoir trouvé moyen de réduire cette racaille. Me permettez-vous de parler ?

— Parle, mon gars, tous les avis de gens de bon sens valent la peine d'être écoutés,... sinon suivis.

— Eh bien voici : Ces gens ne tiennent somme toute que le poste avant. Le reste du navire est à nous, ce qui en est, à tout le moins, hors de portée de leurs mousquets. Or nous avons dans nos réserves, je crois, du soufre destiné à asphyxier les rats du bord. Donnez-m'en, plus un charpentier, avec une de ses grandes tarières. Et je me charge d'amener nos rebelles à composition. Ah ! il me faudra également quelques grandes plaques de fer battu.

— Le charpentier en a aussi ? Je comprends ce que tu veux faire. C'est d'un esprit fort inventif. Va, mon fils. Tu as carte blanche ! »

Yves, alors de faire transporter une quantité de pains de soufre dans cette partie de l'entrepont se trouvant au-dessous du poste où se retranchaient les mutins. Et ce soufre fut disposé sur de grandes plaques de fer battu, façonnées préalablement un peu en forme de moules à tarte, afin d'empêcher que coulât le métalloyde une fois qu'il se trouverait en fusion.

Pendant tout le jour, Quemener, le charpentier, de sa tarière perça, non sans force précautions, des trous dans le plancher du poste, mais sans trouser de part en part, la besogne d'achèvement étant réservée pour la nuit suivante pendant que l'ennemi dormirait.

Aussi, fut-ce fort impatiemment qu'on attendit l'obscurité parmi ceux du gaillard d'arrière.

Enfin, à une heure du matin, le marquis jugea qu'il était temps d'agir et silencieusement on se glissa par l'entrepont jusqu'au-dessous du poste avant. Très lent, Quemener ter-

mina un premier trou, de sa tarière, et y appliqua une oreille. Aucun bruit. Les mutins dormaient.

Au bout d'un assez long travail, leur plancher se trouva criblé, comme peut l'être une poêle à marrons. Sur quoi le soufre fut allumé et toute cette partie du navire calfeutrée à l'aide de prélaris.

Puis les fidèles de Saint-Allouarn remontèrent, alors, sur le pont.

Le soleil venait de paraître quand un concert d'imprécations, mêlé d'intenses quintes de toux, éclata chez les révoltés.

Gouvello riait d'un grand rire qui découvrait toutes ses dents magnifiques et carnassières.

Enfin la porte du poste avant s'ouvrit et ce fut la figure du sinistre Javotte qui s'encadra entre les battants.

Une salve de pistolets fit précipitamment rentrer cette tête trop audacieuse.

Une minute encore s'écoula, puis la porte s'ouvrit de nouveau, les assiégés n'y tenant plus. Mais cette fois ce fut un mouchoir d'un blanc sale qui s'éleva au bout d'un manche de faubert !

Vaincus par la suffocation, les galériens se rendaient !

Alors Gouvello emboucha le porte-voix, dont il s'était muni sans doute à cet effet.

« Bande de malvats, annonça-t-il, je vais vous dire les conditions de votre reddition à tertous comme les a dictées notre chef. Vous allez sortir un à un. Vous jetterez vos armes

au passage et vous irez vous ranger le long de la lisse de tribord... »

Pour plus de certitude, d'ailleurs, le marquis avait fait monter une caronade qui enfilait l'alignement projeté des mutins amenés à résipiscence et Chupau se tenait derrière la pièce chargée, mèche allumée, tout prêt à foudroyer d'un coup de mitraille la moindre tentative renouvelée de rébellion.

Les coquins sortirent à la file, ainsi qu'il leur était prescrit, méconnaissables, faces gonflées, yeux mi-bouchés et larmoyants, toussant en plus à fendre l'âme et misérablement penauds.

À peine paraissaient-ils au jour que, d'une surliure rapide, Gouvello et ses gabiers leur ficelaient durement les poignets.

Enfin le dernier de la bande sortit, piteux, La Hunau-daye. Tant parmi les matelots fidèles que parmi leur état-major, chacun s'étonna de son air sournois et cynique.

Pour tous il fut clair à présent que cette attitude ne pouvait être celle d'un officier véritable, eût-il trempé dans une véritable mutinerie. La supercherie, quelle qu'elle fût, éclatait devant tous les yeux.

Il alla d'ailleurs se confondre dans la tourbe de ses séides, sans chercher à s'en distinguer, se reconnaissant leur égal...

« Tous aux fers, lui avec les autres », cria M. de Saint-Allouarn.

À ce contingent vint s'adjoindre celui des bandits maîtrisés précédemment dans la batterie par le vaillant Le Go-

nidec, et les galériens durent descendre l'un après l'autre à fond de cale où, toujours liés aux poignets, ils eurent successivement les pieds passés à la barre de justice. Des sentinelles, mousquet chargé, les surveilleraient constamment, jusqu'à l'île Santa-Catharina, où le marquis les remettrait aux autorités portugaises.

Il espérait trouver dans l'île des volontaires pour compléter son équipage maintenant réduit à un peu moins de moitié, car il ne se souciait certes point de manquer d'hommes pour braver les fureurs farouches du Cap Horn.

Sur quoi le pont fut récuré, le poste avant remis en ordre. Et quelques heures plus tard, à voir comme la *Découverte* traçait coquettement son sillon d'écume sur l'azur uni de la mer, nul ne se fût douté qu'elle venait d'être le théâtre d'une tragédie maritime.

CHAPITRE X

LE SORCIER DE RAPA-NUI

La relâche à l'île Santa-Catharina devait valoir à Saint-Allouarn et à ses jeunes officiers une réception enthousiaste tant de la part du gouverneur portugais que des fonctionnaires et de toute la population qui conservait un souvenir très vivace de La Pérouse.

Ses mutins une fois débarqués et remis aux autorités, le marquis se préoccupa de ravitailler sa frégate et la chance voulut qu'il trouvât l'équipage d'un navire français, naufragé six semaines plus tôt, et qui attendait, sans espoir, un rapatriement éventuel. Ces braves gens parurent enchantés de trouver un embarquement à bord d'un navire du royaume et consentirent volontiers à remplir les vides produits par la mutinerie des forçats.

Cinq jours plus tard, la *Découverte* appareillait pour le Cap Horn, qu'elle eut la chance de doubler, en dépit d'un temps assez gros, sans difficultés trop réelles.

Peu après, la frégate mouillait devant la ville de Concepcion, sur la rivière Bio-Bio, y effectuait quelques légères réparations nécessaires et, prenant congé des Chiliens généreusement hospitaliers, cinglait tout droit vers l'île de Pâques.

C'était là l'unique terre, avec l'îlot de Salas y Gomez, qui rompît la monotonie de l'immense plaine d'eau solitaire,

qu'il fallait franchir avant de toucher aux îles Gambier, le plus proche des archipels polynésiens à visiter...

Pendant des jours et des journées, la *Découverte* s'ouvrit une route dans la mer verte, constamment au centre d'une immense cuvette bordée par l'horizon lointain et pour ainsi dire immuable. Au long de la cloche du ciel rampaient des nuages lourds et noirs, fuyant avec le bâtiment devant le souffle des alizés.

Un matin, le cri d'une vigie annonça finalement la terre dont la forme encore imprécise et comme transparente paraissait à la « ligne de démarcation », mêlée, semblait-il, aux nuages. La terre ! La terre ! Ce fut à bord une explosion de soulagement après tant de semaines passées entre les deux azurs du ciel et de l'eau... azurs implacables. Les hommes se pressaient à l'avant, joyeux et déjà plaisantant.

« Ça fait tout d'même de l'agrément, disait l'un, de penser qu'on va pouvoir se crotter les chaussures !

— Sûr et certain, disait un autre, que si peu de terre et tant d'eau ça doit faire beaucoup de boue !

— On va voir comment qu'ils l'ont faite, la tête, ceux de l'île de Pâques, nous qu'on connaît déjà celle des bonnes gens de la Trinité... »

Peu à peu l'île grandit aux yeux et son aspect devint plus net. Sous le ciel noir on distinguait hauteurs coniques et rocs rougeâtres. Aux abords, les flots moutonnaient tandis qu'aux oreilles s'imposait l'énorme bruit soyeux des brisants.

Mais la vue de cette terre morne n'inspirait point des sentiments d'une nature fort allègre. Il s'en dégageait bien

plutôt une impression de mystère. Déjà les matelots se faisaient moins bavards, songeant à part eux aux secrets dormant là sous les flots, à jamais sans doute !

La frégate se trouvait à quelques deux bonnes lieues des côtes, quand soudain le Normand Bobée s'écria :

« Il faut crouère, ma fine, qu'ils ont d'autres espèces ed'marsouins que chez nous, dans ce pays-là ! »

Et il montrait des formes noires et blanchâtres qui se rapprochaient en « bancs » à la surface des flots.

Quelques minutes plus tard, ces formes qui se démenaient rythmiquement avec une étrange prestesse, se muaient en celles d'une trentaine d'hommes et de femmes venant à la nage.

Nullement essoufflés – semblait-il – par une traversée aussi longue, ils se hâtaient vers cette aubaine, cette distraction merveilleuse, cette manne de cadeaux possibles, une « grande pirogue » de Blancs !

Et déjà, à cette distance, ils saluaient la *Découverte* de leurs cris aigus, s'évertuant à qui arriverait le premier.

D'autres sauvages suivaient, ceux-ci en espèces de *balancines*. Presque nus, ils avaient la peau d'un rouge brique, des corps fort maigres, mais cependant très vigoureux, et tout bariolés de tatouages bleus en volutes délicatement dessinées. Leurs cheveux teints à l'ocre étaient relevés au sommet de la tête en sortes d'aigrettes et flottaient à la brise du large.

Pendant un moment ils nagèrent ou pagayèrent habilement aux alentours de la frégate. Deux ou trois osèrent s'accrocher aux sous-barbes et, simiesques, eurent vite fait

de grimper après et de se hisser sur le pont. Ils n'avaient rien de négroïde. Leurs traits rappelaient bien plutôt, en moins fin, ceux de Ra-Téa avec leurs yeux singuliers, grands, mélancoliques, rapprochés du nez quasiment aquilin. Mais leurs oreilles étaient hideuses, artificiellement allongées, par on ne savait quel moyen, percées aux lobes d'immenses trous où l'on eût pu mettre les cinq doigts, et leur tombant jusqu'aux épaules.

Ils faisaient des salamalecs, chantaient des chants tristes et pleurards, les accompagnant d'une danse lente, onduleuse, un peu funèbre. Mais lorsqu'au commandement de « mouille » lancé par le vieux Gouvello, ils entendirent le bruit brutal de la chaîne de l'ancre dévidée à grand vacarme hors de son puits, ce fut une vraie débandade.

Nageurs et payeurs s'enfuirent à toute vitesse, tandis que ceux qui avaient pris pied sur le pont sautaient à l'eau comme des grenouilles et s'éloignaient à toute allure, nageant à la façon des chiens.

Bientôt, leurs silhouettes estompées se perdaient dans la nuit tombant sur le triste paysage marin.

« Comme ça, dit le maître d'équipage, nous aurons le temps de ferler convenablement la voilure. On les reverra, marche toujours ! Demain n'est pas mort, pour le sûr ! »

L'île volcanique d'aspect lunaire s'endormait déjà, morose sous sa calotte de nuages à l'aspect bourru et chagrin.

Le lendemain, au petit jour, la chaloupe de la *Découverte* emmenait à terre l'état-major tout entier de la frégate, afin de visiter cette île qui déjà intriguait le monde depuis les lettres et les rapports de La Pérouse et ceux de Cook.

Ra-Téa, seul, avait voulu rester à bord en assurant que la terre n'avait pour lui aucun intérêt... L'embarcation dansait rudement sur un océan d'un vert dur qui clapotait sec, au surplus, et dont les embruns cinglaient les visages bleuis par le froid de cette aube maussade.

L'île semblait d'ailleurs menaçante comme une terre de légende nordique. Le principal volcan éteint et qui n'était point fort élevé perdait sa crête, comme ébréchée dans un pesant nuage gris. On eût dit que l'on voyageât plutôt sur une autre planète.

Il fallut chercher une passe dans la ceinture de coraux, mais l'on y parvint sans grand mal.

Sans doute, la nouvelle de l'approche de la grande chaloupe s'était-elle répandue assez rapidement, car déjà nombre d'indigènes s'agitaient en groupes, ou bien disséminés tout le long du rivage rocheux.

En même temps, on en voyait surgir, comme des marmottes, de leurs excavations souterraines, de trous aussi au flanc des rocs et de petites habitations en forme de pirogues renversées, recouvertes de joncs et très basses.

À peine débarqués, les Blancs se virent aussitôt entourés par des groupes épais de sauvages, armés de lances de bois noir, aux pointes en arêtes de poison, et qui, malgré leur nudité, ne paraissaient pas frissonner au vent pourtant frais du matin.

Il en était plusieurs d'entre eux qui portaient des pièces de vêtement de provenance européenne..., l'un une culotte de matelot, un autre une vieille carmagnole, qui un mouchoir en guise de pagne.

Un vieillard hideux, dont l'aspect rappelait celui d'un chien galeux, se redressait orgueilleusement au milieu de ses compagnons, sous un chapeau à galons d'or que M. de Saint-Allouarn crut reconnaître pour avoir appartenu à La Pérouse.

Il n'en fut nullement étonné, sachant par les rapports reçus en Europe du capitaine Cook et par les lettres de l'*Astrolabe* et de la *Boussole* que ces gens étaient d'incroyables chapardeurs...

Les voyageurs s'amusaient fort de la façon un peu grotesque dont les insulaires se paraient de leurs larcins, lorsque soudain Yves toucha le bras de son grand-père.

« Voyez donc, monsieur, n'est-ce point là cette miniature de ma mère que mon père avait toujours sur lui ? »

Le marquis reconnut qu'en fait, au centre de son collier de dents et de coquillages, l'indigène à la face de chien galeux portait suspendu un portrait fort délicat d'Européenne dans un cadre de perles fines.

Indigné de cette véritable profanation, sans réfléchir, Yves courut à l'affreux bonhomme afin de lui reprendre l'objet.

L'ayant empoigné par le bras, il le secouait rudement, l'interpellant avec violence.

L'autre, à qui sa parure, sans doute, n'était certainement pas moins chère, comprit vite les intentions de l'adolescent, et s'étant dégagé d'un tour de poignet, s'enfuit de toutes ses longues jambes.

Malgré les appels inquiets de son grand-père, Yves, aussitôt s'était élancé à la suite.

Bientôt ils galopèrent tous deux à travers des herbes mouillées et ces espèces de bruyères ligneuses qui recouvrent presque toute l'île et dans lesquelles il n'est pas rare qu'on s'enfonce jusqu'au genou.

Cette course, sorte de *steeple chase*, se prolongea assez longtemps.

Yves était excellent coureur, le sauvage n'était pas moins leste et il possédait l'avantage, au surplus, d'être nu comme ver. Sous ses colliers et son chapeau, aucun poids ne l'embarrassait.

Franchissant des quartiers de roc à plein train, faisant des crochets que lui aurait enviés un lièvre, il détalait merveilleusement.

Mais le jeune de Kermadec finit par l'acculer, pourtant, dans une sorte de coulée rocheuse, s'assura une prise solide selon les méthodes en honneur dans la vieille lutte armoricaine.

L'instant d'après, il terrassait convenablement le sorcier – dont il aurait pu reconnaître la qualité aux tatouages particulièrement compliqués, s'il avait été familier des superstitions sud-australes, – lui mettait un genou nerveux sur le sternum et s'emparait incontinent de la relique. Après quoi, relevant courtoisement l'individu d'un coup de pied appliqué en certain endroit, il l'envoyait, dans un grand rire, se faire pendre ailleurs, s'il voulait.

Tandis que le magot, furieux, s'éloignait en vociférant des menaces dans son langage, Yves s'en revint vers son grand-père, comptant sur des louanges pour s'être aussi rondement acquitté de cette reprise légitime.

L'accueil du marquis le déçut.

« Yves, mon fi ! tu fus trop prompt. Tu as injustement traité ce sauvage. Comment eût-il su tout le prix que tu attachais à ce portrait qui, à ses yeux, lui appartenait bel et bien ?

— Eh ! pouvais-je lui laisser, monsieur, cette relique de ma mère ?

— Il y voyait, lui, mon petit, sans doute quelque image divine ! En être dépouillé le dépouille aussi d'une part de son prestige. Je crains que cet individu ne soit un personnage de l'île. Tu l'as diminué à ses yeux, aux yeux de son peuple tout entier et je suis sûr qu'il fera tout pour venger cette humiliation, soit sur toi-même, soit sur nous autres.

— Qu'il s'y frotte ! s'écria, fougueux, le très jeune garde-marine.

— Tu sais bien que le Roi, petit, a ordonné à ton parrain comme à nous-mêmes de ne jamais rien demander à la violence que l'on n'eût tenté d'obtenir ce qu'on souhaite par la douceur ou bien par la persuasion... C'est l'honneur du nom français ! N'oublie pas cela, mon garçon.

— Je vous remercie bien, monsieur. Comptez que je n'oublierai plus, murmura Yves, rouge et confus.

— Au surplus, ajouta le vieux gentilhomme, le vin est tiré et j'ai grand-peur que tu nous aies attiré soit l'hostilité, soit la rancune de ces gens-là. »

Les appréhensions du marquis ne semblèrent point se justifier. Dispersés lors de l'engagement entre le jeune homme et leur sorcier, telle une vraie volée de moineaux, les indigènes reparaissaient bientôt comme si de rien n'était. Ils

apportaient même quelques fruits et des légumes provenant sans doute de semences à eux distribuées et par Cook et par La Pérouse, lors de leurs précédents passages.

L'heure du déjeuner approchant, on rembarqua dans la chaloupe et l'on regagna la frégate.

Le repas parut un régal, car la promenade sur l'îlot avait aiguisé l'appétit et le gibier ne manquait pas, quelques-uns des officiers ayant pu tirer des lapins.

Comme toujours, en pareil cas, la conversation du carré était redevenue animée.

En dépit du peu d'intérêt que semblait présenter pour lui l'île de Pâques, à ce qu'il disait, Ra-Téa écouta pourtant avec attention les détails relatifs au débarquement. L'affaire d'Yves avec le voleur de la miniature maternelle parut le rendre assez soucieux.

Il se fit soigneusement décrire les « ornements » du personnage à la face de chien galeux et se rembrunit davantage. Le vieux marquis s'en aperçut :

« Eh bien, qu'avez-vous, Ra-Téa ? »

— Cette histoire m'ennuie beaucoup, répondit le Tahitien. De toute évidence, le bonhomme est le sorcier de la tribu, personnage encore plus puissant sur les indigènes que le chef.

— Belle affaire ! s'écria Miriex. Allons-nous nous inquiéter des singeries de cette fripouille ? Croyez-vous donc qu'il soit capable d'attirer sur nous le feu du ciel ou de nous changer en statues de pierre pareilles à celles qui ornent les rivages de son île ? Qu'il ne me fasse pas cette mauvaise plaisanterie, ou bien, je me laisse tomber sur lui au passage

et je vous l'écrase comme une mouche !... Il ajoutera cela à son carnet de chasse, après la raclée que lui a flanquée notre Yves.

— Vous prenez tout en riant, dit Ra-Téa en hochant la tête. Vous avez tort. À force de rire, on ne distingue plus l'importance des choses. Que fait-on, chez vous, à ceux qui frappent le Roi ou le prêtre ? »

Miriex dut convenir que ces audacieux passaient généralement un assez vilain quart d'heure.

« Il en est de même dans nos îles, reprit Ra-Téa. En frappant le sorcier, Yves a insulté toute la tribu. Il faut prendre garde qu'elle ne s'en venge, d'autant plus que le personnage sera prompt à saisir la première occasion.

— Eh bien, nous serons sur nos gardes », fit le jeune homme avec la plus profonde insouciance. Et, comme il avait appétit, il redemanda de la gibelotte.

L'après-midi venu, Yves et Miriex implorèrent du commandant l'autorisation de redescendre à terre.

« Nous voudrions tant visiter l'île et examiner de près ces fameuses statues, monsieur ! Puis nous pousserons jusqu'au grand cratère, dont M. de La Pérouse vous a parlé dans ses lettres.

— C'est bien, accorda le vieux gentilhomme ; vous avez la permission, mais gardez-vous et, surtout, pas d'imprudence ! »

Ils promirent d'être raisonnables et, heureux à la perspective d'un après-midi de promenade, se préparèrent à embarquer dans un des canots de service, avec Jagu Bozelliou qui portait un immense mousquet.

Leur ami le Tahitien les suivit jusqu'à la coupée.

« Pourquoi ne pas venir aussi, Ra-Téa ? lui demanda Yves. Votre compagnie nous eût été très agréable, vous le savez, et cela vous aurait offert une distraction appréciable. N'êtes-vous pas las, à l'heure qu'il est, de la vie monotone du bord ? »

Le Polynésien répondit avec une noble gravité :

« Je suis fidèle, en refusant, aux croyances de mon pays. Ce serait pour moi un sacrilège que de descendre sur Rapa-Nui.

— Cela vous est donc défendu ?

— Oui, sous peine de me souiller au contact de cette terre impure et d'être contraint, de ce chef, à de dures purifications.

— Mais pourquoi donc ?

— Il y a des lunes et des lunes, plus de mille peut-être, les ancêtres des gens qui habitent présentement l'île de Rapa-Nui, que vous appelez, vous, de Pâques, furent chassés de nos îles, à nous, situées bien loin, bien loin dans l'ouest.

— Qu'avaient-ils donc fait de si mal ?

— Ils avaient commis nombre de crimes contre nos dieux Oro et Hina, – pour vous le soleil et la lune, – profané nos enceintes sacrées, encouru la malédiction du Grand Maître des Aréoïs !... »

Questionnés par les jeunes gens, le Tahitien leur expliqua que les Aréoïs étaient des sortes d'aèdes vénérés, supé-

rieurs aux sorciers, aux prêtres, jouissant du très humble respect des plus puissants chefs de tribus.

« On savait chez nous, poursuivit Ra-Téa, d'un ton toujours plus grave, qu'à des distances effrayantes dans la direction de l'est, existait une terre désolée, justement celle de Rapa-Nui.

» Les sacrilèges furent embarqués avec quelques provisions dans des pirogues à voiles de nattes, avec leur chef Hatumata, et malgré leurs supplications, ils durent payer vers l'Orient, reniés, rejetés par tous...

» Ils abordèrent ici, enfin, s'y établirent et y vécurent. Mais la malédiction première pèse toujours sur leur descendance et son état est misérable !

» La terre qu'elle habite est souillée. Aussi n'y mettrai-je point les pieds !

» Allez donc à Rapa-Nui, mes amis, mes vœux vous y suivent, mais soyez prudents, très prudents ! »

Quelques indigènes attendaient les jeunes gens au débarquement, mais ils ne virent plus le sorcier qui se tenait terré, sans doute, dans un coin, accablé de honte.

Quoi qu'il en fût, Yves et Miriex n'eurent pas plus tôt marqué par gestes leur désir de voir les statues les plus considérables de l'île, que nombre de guides bénévoles se mirent à leur disposition.

Sous la conduite de ceux-ci, ils quittèrent donc les bords rocheux où gisaient, renversés jadis au cours de luttes entre indigènes, des « images » assez informes et de taille plutôt réduite.

Tout de suite, la petite troupe s'enfonça dans l'intérieur. Il s'agissait de traverser l'île dans sa plus grande longueur, promenade d'environ six lieues à vol d'oiseau, soit plus de sept avec les circuits obligés.

Si cette terre se termine aux trois pointes par trois cratères principaux de volcans éteints, elle en contient une dizaine d'autres, inactifs depuis bien des siècles. Et c'est surtout dans ces enclos plus ou moins vastes que se sont réfugiées les terres végétales, à l'abri des vents desséchants. Tandis qu'ailleurs les souffles brutaux ne permettent à aucune plante cultivée de subsister, on trouve là parfois des fleurettes, des légumes, des fruits abondants. Patates, bananes, cannes à sucre, racines d'ignames y mûrissent, et de façon fort savoureuse.

Les jeunes voyageurs avançaient, non sans peiner, dans l'herbe mouillée qui leur venait jusqu'aux genoux, escadaient les grosses pierres moussues qui entravent la marche, mais conservent quelque humidité nécessaire au sol volcanique.

De-ci, de-là, ils dépassaient un morai, enceinte de pierres où s'élevaient des pyramides qui sont des sortes de mausolées.

La route fut dure, jusqu'au volcan culminant, cratère éventré qui domine la mer de mille toises. Immense et profond, ce cratère ébréché contient une vraie plaine où s'étendent des lagunes d'eau douce, seule eau potable – avec la pluie qu'ils recueillent lors des ondées – dont disposent les gens de Pâques pour la boisson et la cuisine.

Lorsqu'ils furent enfin parvenus sur les pentes de ce grand volcan, les explorateurs les trouvèrent hérissées de

statues immenses à têtes gigantesques surmontant des corps à peine schématisés.

Soit par désir de simplifier, soit faute d'expérience sculpturale, les traits de ces images énormes ne figuraient que l'essentiel la face, avec un front très haut continuant la ligne du nez sans aucune démarcation..., des arcades sourcilières fort creuses, une bouche à peine indiquée, un menton presque démesuré... Certaines d'entre elles devaient atteindre jusqu'à neuf mètres de hauteur.

D'avant en arrière, lesdites têtes ne présentaient pour ainsi dire point d'épaisseur et la plupart étaient coiffées d'un couvre-chef en forme de cylindre, aussi haut, ou même plus, que la tête elle-même.

« Oh ! oh ! s'écria Miriex devant leur aspect inquiétant. Les vilaines figures que voilà ! Des épouvantails à moineaux ? Mais je ne vois guère de récoltes à défendre de ce côté-ci, non plus d'ailleurs que de moineaux.

» Tout au plus y a-t-il sur les côtes quelques hirondelles de mer. Alors, sont-ce des effigies de dieux ou des statues élevées à la gloire des grands hommes du cru ? Ni les uns ni les autres, en tout cas, ne me paraissent avoir été très flattés par l'artiste. Décidément, je ne me ferai pas faire mon portrait ici, d'autant plus que ces miniatures-là ne sont pas très portatives. »

Le joyeux Provençal plaisantait, comme à son habitude, mais avec d'autant plus d'entêtement que ces statues monstrueuses devenaient plus impressionnantes à côtoyer.

En vue du but de la course, les guides avaient quitté les deux Français et la solitude était profonde sur cette île, pour ainsi dire exilée du globe.

Bozelliou, qui n'avait plus personne à impressionner par son air martial, paraissait fort ému du voisinage de ces silhouettes formidables et hideuses.

Parlant bas, comme dans une nécropole de géants, Yves expliquait à son ami que, d'après les lettres de La Pérouse, ces statues étaient sans doute élevées à la mémoire des grands chefs de la nation dont, après celui de Hatumata, les vieillards du pays pouvaient encore énumérer trente noms. Et puis, assez brusquement, les gens de Pâques avaient dû tomber dans une décadence rapide, car certaines de ces statues avaient été abandonnées en train d'exécution.

À présent, de leurs yeux vides, elles regardaient sombrement les profanes Européens qui osaient venir les troubler dans leur repos séculaire au fond du désert océanique.

Un peu mal à l'aise, les jeunes gens s'éloignèrent, poursuivant leur ascension vers le sommet du cratère.

Au loin, jusqu'à l'horizon, la mer verte s'étendait, malveillante et cotonneuse. On voyait, tout en bas, moutonner les brisants, mais on n'entendait aucun bruit.

Enfin, une brèche formant défilé se présenta, qui amena les explorateurs sur le bord interne de l'immense cavité en forme de cirque.

Et c'est alors qu'ils se trouvèrent devant un vrai verger-potager. Dans cette terre végétale très grasse, les indigènes avaient semé les graines données par La Pérouse. Choux, carottes, betteraves, maïs y « venaient » admirablement.

Orangers et citronniers, par contre, y semblaient assez peu prospères. Plus bas dormaient les lagunes vertes au

bord desquelles se hérissaient des buissons de mûriers touffus.

Chose singulière, aucun sauvage cultivateur n'était en vue.

Là, parmi les travaux des hommes, on ne découvrait, non seulement pas la moindre habitation, mais nulle trace d'humanité.

Un désert cultivé, ma foi !... Et quel silence impressionnant !

Plus on avançait dans des lieux étranges et inquiétants, et moins Jagu Bozelliou se sentait l'âme rassurée.

Cependant, quelque chose qui ressemblait à un sentier contournait l'intérieur de l'immense cratère, à une assez grande hauteur au-dessus de la plaine. Des anfractuosités se dessinaient à distance sur les flancs rocheux. Yves et ses compagnons s'engagèrent dans le petit chemin.

Après environ un quart d'heure de marche, ils se trouvèrent devant l'entrée d'une grotte d'aspect curieux, aux parois rougeâtres, et qui semblait s'enfoncer fort avant. Un jour faible et diffus éclairait vaguement les fonds vers lesquels les formes se perdaient. Sans doute quelque fissure permettait-elle à la lumière d'en haut de pénétrer dans l'hypogée.

« J'ai bien envie, commença Yves, d'aller voir un peu ce qu'il y a là-dedans. Qu'en pensez-vous, cher ?

— Monsieur, s'écria précipitamment Bozelliou, il ne faut pas vous en aller comme ça dans la terre. Ça n'est point naturel. Il ne faut pas... Vous savez bien. »

Il recommençait de trembler. Le Provençal lui prit le bras :

« Messire Jagu, gourmanda-t-il, ce n'est pas vous qu'interrogeait M. de Kermadec, je crois ! Je vous assure bien que je suis tout à fait capable de répondre, tandis que le tremblotement de votre voix harmonieuse la rend presque inintelligible.

» J'ai moi-même, aussi, le désir de visiter cette caverne qui semble une porte de l'Enfer, mais je ne veux point vous contraindre à m'accompagner chez Pluton, malgré votre bravoure étonnante. Vous allez donc demeurer en sentinelle à l'entrée de cette grotte, avec votre mousquet qui ne manque jamais son but et, pour peu qu'il ne se présente pas plus de deux cents hommes acharnés à notre perte, vous êtes chargé de les mettre en fuite. C'est compris ?

— Ou... ou... ou... i, monsieur », balbutia Bozelliou tout grelottant, qui se demandait lequel était le plus dangereux : de s'engager dans les entrailles de la terre à la suite de son maître, ou bien de rester seul au jour, mais exposé aux attaques des sauvages.

Tout compte fait, c'est encore l'obscurité du souterrain qui lui fit le plus de peur et, s'efforçant à un air terrible, il se campa à la lisière de la grotte, le mousquet en arrêt.

Riant à perdre haleine, Yves et Miriex s'enfoncèrent dans le trou, tandis que Jagu marmottait :

« Riez, riez... Nous verrons bien ce que vous ferez quand ces hommes couleur de diables nous auront tous mangés !... »

Cependant, les deux jeunes gens cheminaient sur le gravier noirâtre et piqueté de grains rouge sombre qui recouvrait le sol de la grotte. À mesure qu'ils avançaient, la cavité s'étrécissait et la voûte s'en abaissait, si bien qu'ils se trouvèrent bientôt dans une espèce de boyau qui, soudain, fit un coude pour déboucher dans une salle évidemment creusée par la main de l'homme.

Elle avait la forme d'un assez vaste parallélépipède. Le plafond était élevé et la lumière pénétrant encore par quelque lézarde invisible, permettait de voir, en haut de trois larges marches, une statue analogue à celles rencontrées à flanc de volcan, bien que de proportions différentes. Mais l'art en était bien moins rudimentaire, bien plus poussé, bien plus habile.

Comme aux précédentes images, la tête était monstrueuse, mais, au lieu de se réduire à des proportions infimes, le corps, large et tassé, rappelait celui des Bouddhas chinois. Et, quand on examinait les murs qui paraissaient sculptés de guillochages fantaisistes, grossiers et dépourvus de signification, on finissait par découvrir, dans ce chaos de reliefs contrariés, une série de profils humains gigantesques et se développant en toutes directions par un système de combinaisons savantes et extraordinairement ingénieuses. Les jeunes gens s'émerveillèrent.

« Qu'est-ce que cela ? murmura Miriex, intrigué et, tout de même, assez ému. En voilà un travail !... »

— J'imagine que nous sommes dans un temple de quelque ancienne religion, répondit Yves. Cela est fort intéressant à étudier et je regrette bien qu'aucun savant n'ait accompagné notre expédition. Peut-être fût-il parvenu à nous

donner quelque explication plausible de ce que signifient ces figures.

— Bah ! répondit le Provençal, les savants qui accompagnaient M. de La Pérouse ont été tellement ennuyeux que tout le monde fut enchanté de s'en débarrasser au plus tôt. Quand vous aurez besoin d'explications, demandez-les-moi, mon cher, je vous en fournirai de beaucoup plus amusantes que toutes celles que pourraient vous donner les plus doctes académiciens.

» Par exemple, voulez-vous savoir pourquoi la mer est salée ? Eh bien, c'est à cause des morues qui sont dedans... Ah !... Interrogez-moi, vous dis-je, et vous verrez si je sais à quoi m'en tenir !

— Bon, fit Yves. Alors, puisque vous êtes si malin, dites-moi pourquoi je prends tout au sérieux, tandis que vous riez de tout ?

— C'est, répondit l'autre sans hésiter, parce que vous êtes Breton, fils de la Pluie, et que je suis, moi, Méridional, enfant du Soleil... D'ailleurs... »

Une gêne singulière l'envahissait tout à coup.

En se retournant, il s'interrompit et son visage se fit d'abord surpris, puis grave.

Sortis on ne savait d'où, une trentaine d'indigènes, barbouillés de couleurs criardes, s'avançaient sur les deux jeunes gens, menaçants, mais silencieux.

« Gare à vous, Yves ! » cria Miriex.

Kermadec avait vu comme lui. Les deux amis, courageusement, voulurent se mettre en défense, mais déjà ils

étaient saisis par soixante mains vigoureuses. Et bien qu'ils se fussent débattus, qu'ils eussent porté de rudes coups, ils se trouvaient, en moins d'une minute, d'abord écrasés sous le nombre, puis terrassés et ligotés. Incapables de remuer un doigt, ils n'étaient plus que deux paquets que les indigènes poussaient jusqu'au pied des murailles rocheuses.

Alors, bousculant ses fidèles, le sorcier maltraité par Yves fendit les rangs qui s'écartèrent devant lui respectueusement.



LE SORCIER S'APPROCHA DES JEUNES GENS.

Il s'approcha des prisonniers, les lèvres retroussées par une sorte de rictus et, féroce, il les contempla, cependant que sa face hideuse grimaçait d'une espèce de joie haineuse.

Puis, chantonnant à demi-voix une singulière antienne, il se mit à danser lentement devant eux, s'arrêtant parfois pour glapir des imprécations.

« Allons, grogna Miriex, amer, voilà les bêtises qui commencent ! Décidément, mon cher ami, les grottes ne nous portent pas chance ! »

La trentaine de Polynésiens qui semblait aux ordres du sorcier s'ébranlait, sur ce, à son tour et, chantonnant pareillement, se balançait en lente cadence, au rythme de l'air désolé. Les corps rougeâtres et tatoués de volutes bleues oscillaient, tandis que les visages aux nez recourbés, aux yeux rapprochés, aux prunelles étincelantes, étaient constamment agités de violentes contractions nerveuses.

La scène à la fois fantastique et funèbre ne désarmait point l'ironie tenace de Miriex.

« Fameuse collection de babouins ! En voilà de laides grimaces ! »

Yves se disait, lui, pour sa part, qu'ils étaient en bien mauvaise passe !

Ne les voyant pas revenir, l'équipage de la *Découverte* aurait-il le temps d'arriver avant que tous ces fanatiques surexcités par leur sorcier ne les eussent mis au supplice ?

*

* *

Plus d'une heure s'était écoulée quand Bozelliou, peu rassuré qu'il était déjà, commença de s'inquiéter sérieusement. Que faisaient les deux voyageurs dans cette cave malencontreuse ? Pourquoi ne revenaient-ils pas ? Leur était-il donc arrivé malheur comme il l'avait prédit ? Étaient-ils tombés dans un trou ?

Ou, plutôt, ne s'amusaient-ils point à se gausser, une fois de plus, de leur fidèle serviteur ?

« Oh ! murmura le long dadais, je suis sûr, ma fine, qu'ils ont dû trouver une autre issue, oui donc, et qu'ils m'ont laissé là tout seul à sécher par manière de farce !... Mais que vais-je devenir, sans eux, à l'extrémité de cette île ?... Ces maudits vauriens d'indigènes ont le temps de me dépecer et de me croquer, dame, dix fois avant qu'on arrive me chercher !

» Qu'ai-je donc fait, pour que tout le monde me tarabuste de la sorte ?... Dire qu'à l'autre bout de la terre, ils sont bien tranquilles en Bretagne, et que moi !... Que ne suis-je resté dans les jupes de ma bonne mère ! »

Il attendit encore un peu, le nez blanc, puis, n'y tenant plus, marcha vers l'entrée de la grotte et, à voix contenue, appela :

« Monsieur Yves !... Monsieur de Miriex !... Êtes-vous là donc ?... Répondez-moi ! Répondez-moi je vous en prie !... Ne me faites pas enrager, dites !... J'ai tant de peur ! Hé là, messieurs ! »

Ses appels restèrent sans réponse. Le silence lui parut plus lourd, plus épais et plus angoissant.

Le pauvre benêt se sentait sur le point de perdre la tête. Qu'allait-il donc faire à présent ? Retourner en arrière tout seul ? Redescendre les pentes de lave refroidie et de pierre ponce, repasser près de ces statues monstrueuses et épouvantables ? Que non, dame ! À la simple idée de traverser cette île affreuse d'un bout à l'autre, sans personne qui pût soutenir son courage, il se laissa tomber par terre :

« Et si je me perdais, moi, des fois ? Si je devais rester par force jusqu'au jour où je "défunterai" sur cette terre du diable, ah ! ah ! ah ! en compagnie de ces démons !... »

Cette pensée abominable lui rendit un peu d'énergie. Fallait qu'il aille chercher son maître ! Il ne pouvait plus y tenir. Fallait qu'il le retrouve sur l'heure, ou bien c'est fou qu'il deviendrait !

Il se releva donc tremblant, et, ses jambes fléchissant sous lui, il s'engagea dans la grotte. Frémissant, le poil hérissé, il vit, lui aussi, la voûte noire et les parois se rapprocher. Il parvint ainsi, presque mort, à l'endroit où Yves et Miriex avaient tourné brusque pour entrer dans la salle à l'idole immense.

Mais il n'y avait plus de passage.

Le couloir se terminait présentement en cul-de-sac !... Pourtant, Jagu était certain de n'avoir passé jusqu'ici devant aucune autre galerie. Forcément, les deux jeunes porte-épée avaient dû venir jusque-là. Il n'y avait aucune issue !

Alors, qu'étaient-ils devenus ? S'étaient-ils volatilisés ? Quelque puissant sorcier de l'île les avait-il escamotés ?

N'y comprenant rien, affolé, Bozelliou fit volte-face. Il se crut cerné de génies et de korrigans érotiques, prit ses

jambes maigres à son cou et, se cognant à la muraille, s'écorchant, regagna le jour.

Enfilant alors le sentier, puis la brèche haute du cratère, il redescendit en courant, roulant plus d'une fois par terre, se relevant et repartant de toute sa vitesse, en criant.

Pendant des heures, il détala, sans reprendre haleine une seconde. Comment retrouva-t-il sa route ? Il n'en sut jamais rien lui-même. Mais le soleil à son déclin s'apprêtait presque à se coucher quand il retrouva le rivage, face au mouillage de la frégate, hagard, sans chapeau, sans mousquet, échevelé et haletant.

Affalé à l'extrême bord, gesticulant et trépignant, il appelait à son secours, suppliant que l'on se hâtât, quand une voix familière s'éleva tout près, gouailleuse ;

« Eh bien, quoi, Jagu, mon ami ? C'est-il qu'il va encore falloir te remettre la cervelle en ordre à coups de pilon, à cette heure ? Qu'as-tu donc fait de ces messieurs ? »

Dans son affolement véritable, il n'avait pas vu que, garnie de ses rameurs et commandée par l'herculéen Gouvello, la chaloupe de la *Découverte* attendait échouée sur la plage le retour de l'expédition.

Il se mit à hurler :

« Vite ! Vite ! conduisez-moi à bord ! Vite, vite ! Oh ! que va donc penser M. de Saint-Allouarn ? Bonne Sainte Vierge ! M. Yves et son compagnon ont disparu dans une grotte... Et il n'y a pas d'autre issue ! C'est le diable qui les a enlevés ! »

Gouvello était devenu extrêmement grave en comprenant que l'affaire était sérieuse :

« Allons, du lesté ! ordonna-t-il. Embarque et pousse, qu'on aille vite prévenir M. le marquis. Mais si c'est par ta faute, capon, qu'il leur est arrivé malheur, je te jure que tu le paieras ! »

Déjà Jagu avait pris place dans l'embarcation qui volait sur les flots, sous l'effort des rames.

Elle ne fut pas longue à gagner la *Découverte*, où Bozelliou fit au grand-père, tant bien que mal, le récit des événements qui l'avaient si fort effrayé.

Maîtrisant son émotion, le vieux M. de Saint-Allouarn se retourna vers Ra-Téa qui assistait à l'exposé haché, presque incompréhensible :

« Tu as entendu et compris ?

— Oui, je tremble d'avoir entendu.

— Ils sont donc en danger, tu crois ?

— Oh ! c'est bien ce que je craignais », répondit le Tahitien, qui semblait extrêmement inquiet.

Rapide, le marquis ordonnait à un parti de matelots bien armés de descendre à terre, d'y capturer incontinent autant d'indigènes que possible et de les ramener à bord.

« Lorsque j'aurai assez d'otages, je pourrai négocier, sans doute, leur délivrance, expliquait-il. Mon pauvre Yvon ! J'aurais bien dû l'accompagner... Vite, mes amis ! »

Mais le Tahitien, redressé, l'arrêta d'un geste.

« Inutile. Nous perdrons un temps précieux. Laisse-moi faire, veux-tu ? Je me charge de les retrouver, tu vas voir. »

Le vieux gentilhomme, étonné, regarda le Polynésien.

« Que veux-tu dire ? »

Presque imposant, Ra-Téa répondit :

« Patience. Que l'on m'apporte un peu d'eau pure, un de vos récipients... »

Un instant plus tard, Bozelliou avait déposé sur la table du carré un bocal plein d'eau sur lequel le Polynésien, dont les allures avaient pris une solennité mystérieuse, fixait aussitôt son regard avec une expression têtue :

« Regarde, toi aussi, disait-il au héros de la *Belle-Poule*, sans détourner tes yeux de ce vase, et pense fortement que tu *veux* voir Yves. Tu le *veux*, entends-tu, de toute la force de ton âme si forte... Regarde... regarde bien... Tu *veux* le voir... Tu le *veux*... ainsi que moi-même... Et lorsque Ra-Téa *veut* voir, il y parvient toujours, toujours ! »

Il prononçait ces mots d'un ton uni, monocorde, chantant..., les répétait, infatigable, sans quitter des yeux l'eau contenue dans le bocal mis sur la table. Curieux, et d'ailleurs incrédule, le vieux gentilhomme obéit.

Ra-Téa chantonnait sans cesse.

Et ce fut un extraordinaire phénomène qui se produisit. Peu à peu, le marquis put voir quelque chose comme un nuage se former dans le liquide clair. Le Tahitien parut alors redoubler d'efforts, d'attention. Du nuage se dégagèrent progressivement des formes confuses qui devinrent reconnaissables... celles des deux jeunes gens disparus. On les voyait distinctement.

Ils étaient liés et couchés sur le dos. Mais, chose singulière, une troisième forme gisait près d'eux...

Le Tahitien leva la tête

« Tu as pu voir ? demanda-t-il au marquis, encore bouleversé par cette étrange puissance magique, comparable à celle des fakirs.¹⁰

— Oui. Que signifie ?

— Que les jeunes gens sont prisonniers des indigènes de Rapa-Nui. Les dieux ont bien voulu permettre à Ra-Téa d'intervenir et de s'interposer à temps... non seulement pour ceux de ta race, mais pour ce jeune homme de la mienne que tu as pu voir avec eux.

» Rien n'est encore désespéré. Mais il faut se hâter pourtant. Fais-moi conduire à terre, grand chef. Et bénis l'heureuse circonstance qui m'a fait ton hôte à ce bord ! Sans ma présence sur ton navire, les trois malheureux eussent péri, sacrifiés par ces réprouvés ! »

Le vieux gentilhomme regarda le Tahitien avec stupeur.

« Comment, s'écria-t-il, tu veux descendre dans l'île, à présent ? Tu ne crains donc plus pour toi la souillure de cette terre néfaste ? »

Ra-Téa hocha gravement sa belle tête, et répondit :

¹⁰ Des voyageurs dignes de foi affirment que les fakirs de l'Inde et certains indigènes des îles innombrables des mers du Sud ont ce don de seconde vue.

L'auteur a pu voir de ses yeux pareil phénomène chez des sorciers marocains.

« Je me souillerai, assurément, et il me faudra, par la suite, expier durement cette déchéance. Mais tout n'est-il pas préférable au supplice de ces innocents ?

» Fais tout préparer sans retard. Je vais revêtir le costume qui convient et je te rejoins dans un instant. Tu seras témoin de ce que peut-être la puissance d'un Grand Maître des Aréoïs, si les dieux permettent que j'arrive avant que le couteau ne tombe. »

Et, tendant vers le ciel les paumes de ses mains réunies en coupe, il s'écria :

« Oro !... Hina !... »

Puis il courut à sa cabine.

Peu après, il reparaisait, vêtu d'un pagne blanc éclatant qui tombait en plis sur ses hanches, laissant le buste à découvert. Sur sa poitrine, se balançaient des colliers de coquillages, de verroteries, de filigranes. Une couronne de coquilles nacrées lui ceignait étroitement la tête et une grosse touffe d'aigrettes rouges était fixée par une perle au-dessus de son oreille gauche.

Il avait, autour de la taille, une ceinture de cuir écarlate, ornée de nacre rose et d'or.

S'enveloppant d'un manteau de plumes, il descendit dans le canot où, avant même que de s'asseoir, il leva à nouveau les paumes vers le ciel en invocation :

« Oro !... Hina !... »

Puis il prit place et demeura le visage enfoui dans ses mains, le temps que la chaloupe fit terre.

Dans la salle au flanc du volcan la danse étrange finissait ; les indigènes s'étaient tus.

Couronné d'un rang de plumes noires et couvert d'un collier de dents qui s'entrechoquaient à chaque geste, le hideux sorcier fit un signe.

Quatre hommes se saisirent alors d'Yves et du chevalier de Miriex, les transportèrent dans une sorte de cellule au creux d'un rocher, où ils les jetèrent sur le sol.

Le jeune Breton s'abandonnait à des pensées plutôt amères ; le Méridional s'efforçait de conserver sa belle humeur, mais si le ton restait plaisant, les paroles n'étaient point folâtres.

« Eh bien, mon bon, sans nous vanter, nous voilà encore mal lotis !... plus mal encore, s'il se peut, que dans la grotte de Plogoff. Je doute fort que, cette fois-ci, votre vieux Gouvello parvienne à nous tirer du mauvais pas. »

Un gémissement lui répondit, issu d'un gosier fait à d'autres sonorités que celles des langues européennes.

« Comment ! reprit le Provençal. Il y a déjà quelqu'un ici ? Nos aventures, décidément, ont tendance à se répéter. J'étais chez les contrebandiers avant vous et voilà maintenant que nous nous trouvons devancés sur le chemin de l'infortune ! Quel peut être cet autre captif ? »

Après maintes contorsions pénibles dans les liens qui les enserraient, les deux jeunes gens, dont les yeux s'étaient très vite accoutumés à la demi-obscurité, discernèrent ligoté comme eux, un indigène adolescent, vêtu d'un pagne autour des reins et d'une espèce de blouse flottante.

Ses regards de bête forcée marquaient le comble de l'épouvante. Tout dans son attitude montrait qu'il était à ce point où l'être n'est plus capable de réagir contre l'affreuse fatalité et s'y résigne, non sans souffrir une agonie anticipée.

Miriex qui croyait dur comme fer que le français, assaisonné d'une pointe de provençal, était une langue universelle, tenta aussitôt d'engager la conversation avec lui :

« Vous avez l'air, mon jeune ami, de ne pas nous faire bon visage ! Je vous jure que si nous semblons importuns, ce n'est pas notre faute ! S'il ne dépendait que de nous, soyez sûr que nous vous aurions laissé à votre tranquillité. »

Balbutiant dans son émotion, l'autre prisonnier s'efforça de riposter, en son langage, à ces phrases qu'il se trouvait bien incapable de comprendre... s'il en devinait l'intention plutôt cordiale et bienveillante.

« Bon ! fit le chevalier déçu, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous nous ferons des confidences ! Alors si ces messieurs de Pâques donnent suite aux projets qu'ils paraissent avoir formés à notre égard, j'ai peur que notre connaissance ne progresse pas fort avant ! »

Les paroles du joyeux garçon se faisaient de moins en moins gaies. Son optimisme si tenace n'avait plus de feux à jeter... Il se tut et un lourd silence s'appesantit sur la cellule...

Des minutes passèrent longues, longues...

*

* *

Voici que des chants s'élevaient à nouveau dans le souterrain, se rapprochaient, accompagnés du frôlement caractéristique d'une multitude de pieds nus !...

Suivi de quelques acolytes porteurs de torches résineuses, le sorcier paraissait alors dans la cellule et, chantonnant, esquissant de lourds pas de danse, désignait les trois prisonniers.

Soulevés rudement, ils se voyaient transportés, un instant après, dans la grande salle de l'hypogée, la salle où s'érigait l'idole.

Les visages des indigènes qui l'emplissaient toute maintenant, ne marquaient ni ressentiment, ni férocité fanatique, mais plutôt une morne pitié. Et rien n'était plus déprimant, plus lugubre, que le cantique qu'ils chantaient en se balançant rythmiquement d'une jambe à l'autre, vrai *vocero* de réprouvés !

La chaleur d'étuve qui régnait dans l'espèce de temple primitif frappa tout de suite les jeunes gens... qui discernèrent presque aussitôt les raisons de ce changement insolite de température.

L'idole maléfique rayonnait à présent d'une lueur rougeâtre, intensément chauffée, sans doute, par quelque foyer intérieur.

Les chants monotones s'amplifièrent ; le balancement écœurant se précipita davantage.

À présent la sueur ruisselait sur tous ces corps bruns tatoués, et l'espèce d'exaltation qui avait gagné le sorcier s'emparait progressivement de tous les rangs de l'assistance.

Ce ne furent plus que trépignements accélérés et convulsifs, chants enflés, coupés tout à coup de cris aigus et prolongés... hurlements de chiens à la mort...

À l'horreur qui s'était d'abord glissée dans l'âme des jeunes gens au cours de cette cérémonie, atroce par ce qu'elle annonçait, avait succédé la colère, celle des êtres d'énergie, d'action, lorsqu'ils se sentent impuissants, incapables de se défendre et de vendre chèrement leur vie !

Se battre, tomber en combattant, à la bonne heure, mais être bêtement sacrifié, servi au couteau, comme un animal de boucherie, sans pouvoir faire un mouvement... Il y avait de quoi enrager !...

Le chant rauque du grand sorcier devenait maintenant éclatant !

S'étant prosterné, par trois fois, quelques instants devant l'idole, il se retourna vers la foule et leva un bras frénétique.

Les sauvages poussèrent alors un cri aigu, féroce, tranchant, qui fit tressaillir, frissonner et pâlir les gardes-marine malgré leur bravoure entêtée, leur volonté de faire encore et malgré tout bonne contenance.

Leur dernière heure, ils le comprirent, se rapprochait rapidement !

Deux porcs noirs grouinaient dans un coin, étroitement entravés.

Sur un ordre de l'affreux sorcier, ils furent traînés devant le dieu, sacrifiés en un tournemain, auprès du brasier qu'une dalle de lave déplacée laissait voir dans le piédestal.

Alors l'officiant satanique revint, à petits pas comptés, vers le groupe des victimes humaines.

Il les examina longuement. Son regard malveillant allait successivement de l'une à l'autre. Tantôt il s'appesantissait sur celle-ci, tantôt sur celle-là !

À n'en pas douter, le hideux personnage se délectait à prolonger cruellement les angoisses des malheureux.

Dix fois, Yves, Miriex et le pauvre adolescent polynésien se crurent choisis, et désignés pour le premier meurtre rituel !

Dix fois ils virent le regard noir se détourner de leur personne pour se poser sur le voisin.

Enfin le sorcier estima que le jeu s'était prolongé suffisamment comme cela. Avec une mimique des plus claires il fit comprendre en indiquant de son doigt le Maori.

« Lui, d'abord. »

Puis montrant Miriex :

« Après, celui-ci. »

Sur quoi il touchait la poitrine du jeune vicomte de Kermadec.

« Celui-là, le dernier... »

Et ses gestes et ses expressions disaient d'une manière évidente :

« Va, les autres seront mis à mort. Je ne les ferai pas souffrir. Mais toi, toi qui as eu l'audace de porter une main sacrilège sur ma personne sacro-sainte, toi qui m'as pris

mon amulette, tu périras dans les tourments. Après quoi, je remercierai mon dieu d'avoir exaucé ma vengeance ! »

Levant au ciel des yeux pâmes et grinçant de ses dents aiguës, l'être à la face de chien galeux poussa alors un cri sinistre, et deux hommes se ruèrent d'un bond sur l'adolescent maori qui se mit à hurler aussi continûment que les porcs noirs l'avaient fait un moment plus tôt avant que d'être sacrifiés.

La seconde d'après, le jeune homme était étendu sur la dalle et un vieux Pâquais, à visage d'ogre l'ayant saisi par les cheveux, lui renversait brutalement la tête en arrière.

Le sorcier brandit le silex tranchant servant au sacrifice dont il venait précédemment d'essayer le fil sur son ongle.

Le Maori hurlait toujours d'un cri qui n'en finissait plus, plainte effroyable, abominable, cependant que les assistants faisaient craqueter leurs mâchoires...

... Soudain, une portion de muraille située à la droite de l'idole tournait rapidement sur elle-même et Ra-Téa apparaissait, dépouillé du manteau de plumes, hiératique et majestueux.

Sa voix claire se fit entendre, argentine, dominatrice, tandis que son bras impérieux défendait le geste meurtrier.

Une stupeur immense, formidable, avait frappé en même temps l'officiant et l'assistance. Puis une même clameur s'échappa de toutes les bouches indigènes :

« *Ia Oro na Aréoi !* »

Et, comme un seul homme, les sauvages se laissèrent tomber à terre, prosternés, s'écrasant la face sur le sol de lave raboteuse. On voyait trembler leurs échine.

Alors Ra-Téa fit un pas vers le sorcier médusé qui, sur un mot du Tahitien, à l'aide de son large couteau, tranchait avec empressement les liens des trois victimes sauvées, puis, agenouillé, embrassait les pieds de qui l'avait frustré.

L'Aréoï poussait alors les trois jeunes gens chancelants et plus qu'à moitié hébétés, vers l'ouverture de la muraille qui lui avait donné passage et y pénétrait derrière eux. Puis le bloc rocheux retomba et, les enfants d'Hatumata demeurèrent toujours prosternés devant leur idole sans pâture.

Sur le flanc abrupt du volcan, une vingtaine d'indigènes qui avaient guidé Ra-Téa, attendaient sagement accroupi.

Au commandement du Tahitien quatre d'entre eux se chargèrent, en hâte, de chacun des trois « rescapés » et sous la nuit sinistre, sans lune, et pour ainsi dire sans étoiles, le cortège muet regagna la chaloupe de la *Découverte*.

*

* *

Cette même nuit tandis que M. de Saint-Allouarn ne se lassait point de presser contre son vieux cœur et son petit-fils et Miriex, Ra-Téa allait réveiller le forgeron de la frégate et lui demandait de lui faire chauffer au rouge deux plaques de fer.

Celles-ci ayant été vivement déposées sur d'autres plaques froides, pour ne point brûler le plancher, le Tahitien montait, pieds nus, sur le métal incandescent, et stoïque, sans une grimace, souriant malgré l'atroce douleur, s'y

maintenait quelques secondes pour se purifier des souillures du contact de Rapa-Nui.

CHAPITRE XI

LE RÉCIT D'A-POI

Grièvement blessé aux pieds par les blessures rédemptrices qu'il s'était volontairement infligées la veille, Ra-Téa était à moitié étendu sur une sorte de brancard recouvert d'un petit matelas, placé sur le gaillard d'arrière.

Vêtu d'un simple pagne blanc, trois fleurs de M. Collignaud piquées dans sa noire chevelure, l'Aréoï prêtait l'oreille aux paroles que lui adressait le jeune Maori arraché à l'égorgement dans la grotte.

Pieusement attentif et guettant pour les satisfaire aussitôt les moindres désirs de celui qu'il vénérât dorénavant à l'égal d'une divinité, l'adolescent laissait parler la reconnaissance infinie dont son cœur semblait déborder.

Il discourait harmonieusement dans sa langue chantante et jolie, tandis que depuis un moment – les nuages disparus au loin, – les éléments purifiés se paraient d'éclatante lumière.

« Ô Ra-Téa ! exprimait-il, vois donc comme la nature est belle ! Comme la mer est d'un bleu d'azur jusqu'au fond même de l'horizon et se continue dans le ciel ! Elle fait à Oro Atua une route constellée de perles. Si je contemple encore une fois ce spectacle cher aux yeux des hommes, c'est à toi seul que je le dois. Sans toi, je ne serais plus maintenant

qu'un pauvre amas de chairs mortes. Tu es donc mon maître et mon Dieu, car ne m'as-tu pas recréé ! »

L'initié tahitien sourit de cet enthousiasme juvénile.

« Ne parle pas ainsi, A-Poi, c'est blasphémer et offenser la divinité à qui, *seule*, tu es redevable de ta vie. Je n'ai été qu'un instrument. Explique-moi plutôt à la suite de quels événements singuliers je t'ai trouvé à Rapa-Nui, sinistre repaire de réprouvés, toi qui naquis bien loin d'ici dans nos îles hospitalières ? »

L'adolescent allait répondre quand ses yeux de velours très brun s'emplirent d'une expression de crainte, tandis qu'il regardait au loin, fixement, comme fasciné.

En même temps son visage cuivré était devenu gris d'émotion.

Poussé par un courant marin, un point noir flottait tout là-bas, grossissait lentement sur les eaux à mesure qu'il se rapprochait.

Une sorte de nuage s'élevait parfois de dessus cette tache.

« Eh bien, A-Poi, qu'as-tu donc ? » demanda Ra-Téa surpris par l'attitude du jeune homme.

Celui-ci ne répondit rien, toujours curieusement envoûté.

La tache noire grossissait cependant, peu à peu, et l'on put bientôt reconnaître que le nuage qui l'entourait et le dominait n'était rien qu'un vol nombreux d'oiseaux de mer qui s'élevaient et s'abattaient, pour s'envoler une fois de plus et se reposer sur les eaux.

L'émotion du jeune A-Poï n'en parut pas diminuer...

Elle était tellement manifeste que le marquis de Saint-Allouarn et Yves, qui s'étaient rapprochés pour s'enquérir cordialement de l'état du Tahitien, en furent frappés et questionnèrent :

« Qu'a donc votre petit protégé ? »

— Je ne sais pas exactement, fit l'Aréoï. Je présume que c'est cette grande nuée d'oiseaux là-bas qui l'émeut ; mais les raisons de cet émoi ne me sont pas plus claires qu'à vous. »

Le vieux marquis, considérant l'objet qui flottait sur la mer, se fit une visière de sa main et dit tranquillement :

« Eh bien, mais cela n'a rien de bien terrible ; c'est tout bonnement une baleine morte sur quoi s'acharnent les goélands ! »

Yves, qui avait été chercher une longue-vue dans la chambre des cartes, put s'assurer presque aussitôt que son grand-père avait raison.

Sur quoi Ra-Téa s'efforça, en quelques phrases rassurantes, de dissiper l'appréhension tenace de son compatriote et parvint enfin à lui rendre une certaine équanimité.

Leur dialogue se poursuivit dans leur commun langage chantant, – échange de questions, de réponses, – quand tout à coup, le Tahitien parut à son tour étonné, étonnement qui fit bientôt place à une agitation fébrile, marquée de questions répétées.

Presque aussitôt l'Aréoï disait en son français précis :

« Figurez-vous que ce garçon me raconte des choses de nature à vous intéresser beaucoup. Il paraît connaître le sort de l'expédition de vos frères dont vous venez chercher les traces.

— L'expédition de La Pérouse ! s'écria le vieux gentleman, à son tour frappé de surprise. Tu as entendu, Yves, mon fi ? »

S'il avait entendu, grand Dieu !

Pâle, chancelant, les lèvres tremblantes, Yves de Kermadec murmurait :

« Le sort de mon père... Oh ! pourvu... pourvu qu'il n'ait pas succombé ! »

*

* *

Maintenant l'état-major complet de la *Découverte* se trouvait assemblé autour du brancard où reposait le Tahitien, au pied duquel le jeune A-Poï était humblement accroupi.

Le vieux marquis prit la parole :

« Ra-Téa, dites à ce jeune homme de reprendre son récit complet, en détail, depuis le début, en vous laissant, toutefois, le temps de nous traduire ses paroles... morceau par morceau, à mesure...

— Mais avant tout, cria Yves, toujours dans un désordre extrême, je veux savoir si mon père vit.

— Mon garçon, reprit le vieillard, tu portes l'uniforme du Roi. Il te faut donc agir en homme et non pas en petit en-

fant. Comment veux-tu que ce gars-là sache répondre à ta question ?

» Seuls, les détails de son récit pourront, peut-être, nous renseigner. Écoutons avec attention, toute celle dont nous sommes capables. Nous en tirerons, par la suite, les conclusions qui s'imposeront, à supposer que Ra-Téa n'ait point fait quelque erreur possible. »

L'Aréoï expliqua donc à son jeune compatriote ce que l'on attendait de lui et, dans un silence religieux, A-Poï parla en ces termes :

« Quatre fois Hina, la Reine d'Argent, a déjà parcouru la série de ses transformations célestes depuis qu'un violent typhon m'arracha à Moa-Mauna, mon île natale, bien loin, bien loin d'ici, comme je vous le conterai tout à l'heure.

» Mon père y est un chef puissant, bien que nous n'appartenions pas à la race presque noire qui habite ces terres-là...

» Un jour qu'avec nos pirogues nous nous étions aventurés fort loin à la pêche d'un grand poisson de passage dont nous aimons à conserver la chair...

— Il s'agit sans doute du thon, répandu dans toutes ces mers, insinua le vieux gentilhomme.

— ... Dans l'après-midi, nous vîmes venir à nous une nuée d'oiseaux semblable à celle que nous voyons-là, mais peut-être dix fois plus considérable, et bruyante à proportion.

» Les vieux pêcheurs expérimentés d'entre nous avaient tout de suite pensé, comme vous venez de le faire vous-même avec raison, qu'il s'agissait d'un cadavre marin que

les bêtes du ciel se disputaient. A-Poï n'avait pas peur, cette fois-là. Au contraire, il se réjouissait avec les autres, car c'était une aubaine qu'Oro-Atua nous envoyait ; toute cette graisse, cette peau, ces ossements, nous allions les utiliser pour les besoins de notre tribu.

» Aussi, déjà les hommes de Moa-Mauna dansaient et gesticulaient en criant dans leurs pirogues, quand notre homme-médecine qui, également, a la vue perçante, poussa un grand cri et, d'un geste, mit un terme à nos chants joyeux.

» Et les grimaces douloureuses qui accompagnaient ses paroles nous apprenaient que, par ses regards, le deuil avait gagné son âme.

» Comme nous faisons force de pagaies vers l'essaim criard des oiseaux, nous dûmes reconnaître bientôt que ce que nous avions pris d'abord pour le cadavre d'un grand poisson était une pirogue d'une forme alors inconnue dans nos îles, mais pareille à celle que je vois sur votre grande maison flottante. Et... Ah ! jamais je n'oublierai la chose affreuse que nous vîmes là !... »

Le jeune Maori s'arrêta, sa voix s'étranglant dans sa gorge. Il passa ses mains sur ses yeux, comme pour en chasser une vision réellement trop épouvantable.

Et il fallut que Ra-Téa lui parlât persuasivement pour l'encourager à poursuivre.

« Dans la pirogue, des corps humains étaient entassés, sans mouvement... Il y en avait quatre de plus que je n'ai de doigts aux deux mains. Je crus que je mourrais de peur et

que, ce que je voyais là, c'était une troupe de *tupapaous*¹¹ venus pour nous dévorer tous.

» Ces hommes morts avaient des peaux blanches, étaient vêtus à votre mode, mais ils se trouvaient déchiquetés déjà par les oiseaux rapaces... »

L'horreur qui secouait A-Poï, à ce souvenir abominable, avait gagné son auditoire.

Jagu Bozelliou, qui s'était rapproché à son habitude pour écouter indiscretement, ne manqua pas cette occasion de lâcher une nouvelle bêtise. D'un ton mécontent de reproche, il interrompit le conteur :

« Eh bien, vère-dame, vous ne pouviez donc pas éloigner ces oiseaux ? Si j'avais été là, bien sûr, je vous les aurais saboulés... »

Un bruit mou le fit taire tout net. Un des pilons de Gouvello venait de renouveler rudement connaissance avec sa culotte !

Le benêt se le tint pour dit.

Cet intermède avait d'ailleurs passé inaperçu, en fait, des assistants, alors en proie à un trouble des plus profonds.

Tandis que le soleil dorait les flots bleus où se balançait la *Découverte*, ils pouvaient suivre la dérive du cétacé où les goélands venaient piquer, à grands cris plaideurs, leur provende et croyaient assister, ainsi, à l'ignoble repas décrit par le Maori A-Poï.

¹¹ Spectres.

« Épouvantés, nous allions fuir ces tristes restes pour lesquels il n'était en notre pouvoir de faire quoi que ce fût, reprit A-Poï, lorsqu'un des "cadavres" remua.

» Nous l'avions déjà remarqué à ce qu'il semblait habillé plus richement que le reste des morts et à ce que les albatros l'avaient jusqu'alors respecté.

» Sa tête eut un faible mouvement. De sa bouche sortirent des paroles, sons nouveaux pour nous, différentes de tous ceux que nous connaissions. Celui-là vivait. Quant aux autres, ils étaient morts depuis longtemps. Inutile de le vérifier.

» Nous recueillîmes l'hôte envoyé par le dieu au char d'or brillant et nos pirogues regagnèrent l'île, sans oser traîner en remorque celle des Blancs, quoiqu'elle nous eût fait assez grande envie, je rassure. Mais nous avons peur du malheur qui s'y attachait certainement.

» Au village notre homme-médecine soigna celui qui vous ressemble. Il reprit des forces peu à peu et il s'accoutuma de vivre avec nous, à notre façon. Bientôt il apprit notre langue...

» C'est ainsi que nous pûmes savoir son histoire et ses aventures.

» Il était venu, disait-il sur une très grande, très grande pirogue que, pour ne l'avoir jamais vue, je ne me figurais que mal. Mais je comprends bien à présent que c'était une maison flottante comme celle qui nous porte aujourd'hui. Il y en avait aussi une autre pareille, accompagnant la sienne, et chacune d'elles, affirmait-il, contenait plus de deux cents guerriers.

» Partis de vos pays étranges où se couche Oro-Atua, après des lunes et des lunes de navigation à la voile, ayant visité bien des terres, ils étaient parvenus enfin à proximité de chez nous quand, au cours d'une terrible tempête, leurs deux pirogues s'étaient brisées et éventrées sur des récifs bordant un îlot de corail.

» La plupart de ses compagnons s'étaient efforcés, comme lui-même, de gagner la terre à la nage, mais beaucoup d'entre eux étaient morts, noyés au milieu des brisants, avant d'y pouvoir parvenir.

» Les survivants, avec le chef principal, s'étaient installés tant bien que mal sur le rivage où les indigènes de l'île n'avaient cessé de les harceler. Ce chef les avait soutenus de son exemple, jusqu'au jour où il avait péri lui-même, au milieu de sa troupe réduite, décimée sans cesse qu'elle était par les flèches et la maladie.

» Courageusement, alors, notre hôte avait réussi à construire avec l'aide des survivants, une pirogue du débris des grandes. Et après s'y être embarqués, ils avaient fait voile, au jugé, dans l'intention d'atteindre une terre où ils supposaient que vivaient d'autres hommes blancs pareils à eux.

— La Nouvelle-Hollande, sans doute, murmura le vieux chef d'escadre.

— Mais, après des jours et des jours de navigation contrariée par les vents, les courants aussi, une terrible maladie s'était déclarée parmi eux, et ils avaient tous succombé dans les souffrances l'un après l'autre.

— Le scorbut !... »

Les lèvres se serraient, poings et mâchoires se crispèrent, à mesure que, profondément ému lui-même par la douleur qu'il causait à son entourage, A-Poï continuait son récit.

« Lui seul était resté vivant dans la pirogue, mais à coup sûr, si nous ne l'eûmes découvert, sa fin aurait été bien proche...

» Je m'étais pris d'amitié pour cet hôte, qu'avait bien voulu nous envoyer Oro-Atua. Il m'apprit mille choses passionnantes sur la terre, la mer et le ciel ; en échange, je lui enseignai tout ce que l'expérience des îles nous a fait connaître à nous autres...

» Mais, un jour que j'étais parti à la pêche malgré l'avis, la défense même de mon père, je fus pris, avec ma pirogue, par un effroyable ouragan qui dura des jours. Emporté par des vagues énormes, si follement épouvanté que j'avais presque perdu conscience, incapable de rien tenter pour mon salut – qu'aurais-je fait ? – je m'abandonnai tout entier, jouet des éléments déchaînés. Mille fois, ma coquille de noix eût dû chavirer et couler ! Je ne sais combien de temps dura ce voyage. À vrai dire, je me croyais mort... et puis, un matin, comme un jour lugubre se levait tout à coup sous les nuages amoncelés, je me vis à peu de distance d'une île... île que les descriptions de nos légendes les plus anciennes me firent reconnaître aussitôt pour la sinistre Rapa-Nui.¹²

» Les eaux continuaient de se briser avec rage sur les rochers, quoique la tempête eût "calmi". J'étais incapable de m'aider. Là encore j'aurais dû périr, mais mon sort voulut

¹² C'est le nom maori de l'île de Pâques.

qu'une vague énorme me fit franchir, alors, la ceinture aiguë des récifs, pour me jeter sur le rivage.

» J'y étais à peine étendu, encore aux trois quarts étourdi, mort de fatigue et de terreur, que, déjà, ceux de Rapa-Nui m'avaient saisi et entraîné vers leur grotte et leur féticheur !

» Combien de temps y demeurai-je, devinant quelle mort m'y attendait...

» Mais Oro-Atua a permis que je fusse tiré de là ! Je souhaite pouvoir vous rendre à tous une partie de vos bienfaits.

» Si votre pirogue géante peut retrouver mon pays natal et m'y conduire, j'aurai au moins la joie de vous y faire remettre, sain et sauf, votre frère Blanc... »

On se regardait silencieux, en proie à une terrible angoisse.

La voix grave du vieux marquis s'éleva dans le crépuscule :

« Aucun doute n'est permis, je crois. L'expédition dont cette barque portait les derniers survivants ne saurait être malheureusement que celle même de La Pérouse. Que de braves gens ont péri là ! »

Ce disant, il s'était levé et avait ôté son chapeau. Chacun l'imita en silence et, pour un temps, on n'entendit que les respirations haletantes de ces gens de France, arrivés bien près du but de leur voyage pour essuyer la plus cruelle, la plus douloureuse déception.

M. de Saint-Allouarn, alors, se tourna vers son petit-fils, lui tendit tendrement les bras. Éperdument, l'adolescent s'y jeta, secoué de sanglots.

« Pauvre fi, dit le vieux marin. Dis-toi pourtant, mon petit gars, que tu n'es pas tout seul sur terre ; je t'aime bien, moi, ton vieux papa ! »

Or, tout d'un coup – quel merveilleux ressort toujours que la jeunesse – Yves se redressa, s'écriant :

« Non, grand-père, non, je ne veux pas désespérer ainsi... Il y a un survivant, n'est-ce pas, et qui était en bonne santé quand A-Poï quitta son île ?... »

Le vieillard sourit, douloureux.

« Mon cher enfant, je te supplie de ne pas te faire de fausses joies que rien ne saurait justifier.

— Mais, grand-père, reprit Yves avec fougue, c'est pourtant sûr qu'il existe un survivant, d'après le récit d'A-Poï.

— D'accord, mais...

— Et ce survivant est certainement un officier. Le Maori n'a-t-il pas dit que son costume était plus riche que ceux de tous ses compagnons ?

— Ce n'est pas une raison. L'*Astrolabe* et la *Boussole* portaient au moins une quinzaine d'officiers.

— Je le sais, grand-père, je le sais, mais ne m'avez-vous pas appris que, dans les périls les plus grands, les circonstances les plus critiques, c'est généralement l'homme le plus brave, qui survit et se tire d'affaire ?

— C'est un fait, que l'homme le plus brave a toujours plus de chances pour lui. Son énergie a même souvent le dessus des souffrances physiques. »

Le visage du garde-marine rayonna d'espérance :

« Alors, ce ne peut-être que mon père qui se trouve là-bas, dans cette île. »

Ne fallait-il pas rendre les armes à cette invincible confiance, à cette belle piété filiale ?

Mais, quelque haute opinion qu'il eût de son vaillant petit-fils, le vieux marin ne pouvait guère, raisonnablement, partager un aussi aveugle optimisme.

Le visage grave, aussi sévère, il eut un geste qui marquait qu'il s'en remettait au destin !

« Il n'est pas impossible, en somme, que tu aies raison, mon petit. Espérons... mais quel que puisse être celui de nos compatriotes qui aura été épargné, il faudra nous en réjouir. Si le deuil se confirme pour nous, au moins y aura-t-il une grande joie pour quelques autres, au vieux pays ! »

De ce moment, par l'entremise de Ra-Téa, le jeune A-Poi fut harcelé de questions tant par Yves, de son côté, que par M. de Saint-Allouarn – à l'insu de son petit-fils.

Et le maître de la *Découverte* était bien forcé d'en convenir, les indications concordaient pour donner raison au jeune homme. L'âge, le signalement, les manières cadraient assez avec ce qu'on savait de M. de Kermadec, autant, toutefois, qu'on pouvait se fier aux observations de ce jeune sauvage ingénu.

Parfois, pourtant, le vieux marquis secouait douloureusement la tête. L'espoir lui paraissait trop fou et trop fortes les chances contraires. Enfin l'on saurait prochainement !...

Quant à Yves, s'il avait pleuré souvent avec ses camarades la perte d'un parrain très cher et celle de tant de bons Français... s'il les enveloppait pareillement tous, depuis le dernier matelot, dans la même pieuse admiration et dans le même amer regret, comment n'eût-il pas préféré son père aux autres et fait des vœux, des vœux ardents, pour que ce fût lui qu'on trouvât !

D'ailleurs la frégate, le lendemain, cinglait vers les Nouvelles-Hébrides, que Ra-Téa espérait bien atteindre dans une dizaine de jours... et les sommets revêches de Pâques s'enfoncèrent derrière l'horizon...

CHAPITRE XII

L'HOMME BLANC DE MOA-MAUNA

Pensif, l'air accablé, Falamaké contournait le bord de la lagune.

Déjà moins chaud et bas sur la mer bleue où son reflet dessinait un grand chemin d'or, le soleil ensanglantait les panaches des cocotiers en bouquets et les cimes des arbres à pain.

La mer bouillonnait en chantant sur les récifs de corail ; l'Océan immense et vide allait se perdre tout là-bas dans le ciel.

Durcis par la marche, les pieds nus du Maori broyaient un sable fait de coquillages minuscules. Il tourna à gauche par un sentier qui venait déboucher sur la plage et s'enfonça dans un fourré de petits buissons au-dessus desquels s'élevait le toit de chaume de l'homme blanc.

Sur cette terre grasse, son pas ne faisait plus aucun bruit. Il aborda la construction de bambous par l'est, en sorte qu'il ne faisait aucune ombre et qu'à travers un trou de la cloison en larges feuilles, il put observer l'hôte recueilli, plus d'un an auparavant, par les gens du village.

Le Blanc était couché sur une natte. Pâle, émacié, il paraissait réduit au dernier degré de l'épuisement. Ses vêtements européens n'étaient plus que des haillons.

À l'aide d'une plume tombée de l'aile d'un oiseau de mer, il écrivait sur des feuilles d'écorce préparées par les indigènes pour faire une sorte d'étoffe et, dans son état d'affaiblissement, l'effort à fournir semblait lui être particulièrement pénible. Si bien que, par instants, il gémissait, pitoyable. Parfois aussi, il prononçait des paroles que Falamaké ne comprenait pas, mais dont l'accent désespéré émouvait jusqu'au tréfonds sa nature sensible, déjà bouleversée par ses propres malheurs.

Tout en s'acharnant sur sa besogne, en y consacrant le reste de forces toujours déclinantes, le rescapé murmurait :

« Aurais-je seulement l'énergie d'aller jusqu'au bout ? »

Du bout d'un doigt presque décharné, il essuyait une larme et, ricanant d'un rire douloureux, il ajoutait :

« À quoi bon ? Qui donc, capable de le comprendre, viendra jamais recueillir ce récit ? Nul ne saura jamais la vérité sur la fin de l'expédition !... »

Falamaké secouait douloureusement la tête. Avec pitié, il comparait son corps robuste, bien nourri, de sauvage, au misérable paquet d'os et de peau ridée qui se remuait en geignant sur la natte. Il se demandait par quelle malédiction des dieux un homme vivant pouvait devenir une pareille chose impuissante.

Lui, malgré son chagrin, il voyait jaillir de son jupon de fibres un torse bronzé où se gonflaient des muscles élastiques, où saillaient des tendons d'acier. Son ferme visage s'encadrait d'une courte barbe crépue, tandis qu'une épaisse et haute chevelure, fleurie d'hibiscus et presque impénétrable à la main, lui faisait une auréole d'ébène.

Il savait avoir grand air, avec ses nombreux bracelets et ses colliers en dents d'animaux, en coquillages et en pierres de couleur qui marquaient sa dignité de chef. Tout ce village lui obéissait. Il pouvait mettre à l'eau et lancer contre les îles voisines une flotte de deux cents pirogues à balancier, montées par des guerriers redoutables.

On lui obéissait passivement et l'on redoutait sa colère.

Mais que lui importait cette puissance ? La tristesse habitait son cœur qu'eût dû remplir la fierté et le sentiment de sa supériorité sur les autres hommes. Oro-Atua avait jugé à propos de lui enlever son fils chéri, son futur successeur, l'espoir de son sang disparu tout à coup ! Et, de cette perte, il ne pouvait se consoler...

Quelque chose disait au chef qu'il ne devait pas interrompre le Blanc dans son étrange occupation de tracer de petits signes sur les feuillets d'écorce. Aussi s'était-il assis contre la paroi de la case et attendait-il que cette incompréhensible pratique fût terminée. Il s'accouda sur son genou relevé et, le front appuyé sur sa main, contempla la chute rapide du soleil vers l'horizon.

Pendant plus d'une heure, l'homme blanc continuait d'écrire, toujours avec plus de peine. Enfin, il traçait une barre au bas de son manuscrit, écrivait un mot isolé et s'efforçait de rouler convenablement les feuilles d'écorce.

Par le trou de la paroi, Falamaké vit qu'il ne courait plus le risque d'être importun et, se penchant à l'entrée de la case sur le pauvre corps dévasté et haletant, il s'informa :

« Comment te sens-tu, aujourd'hui ? »

C'est à peine si l'autre put relever la paupière pour regarder celui qui l'interpellait et, d'une voix difficilement perceptible, il répondit :

« Mal, Falamaké, bien mal. Je te remercie de ton intérêt, grand chef, mais tu n'auras plus longtemps à le manifester. Je vais mourir, vois-tu ! »

Le Maori réfléchit un instant et reprit :

« Que je voudrais être à ta place et pouvoir aller rejoindre au séjour des morts l'âme envolée de mon fils, dont les génies cruels de la mer ont emporté à jamais la pirogue. Il était fort et beau. Personne ici ne pagayait avec plus de vitesse et de précision... Oh ! mon cher fils ! »

Le Blanc se souleva sur son coude :

« Falamaké, cesse de pleurer ton enfant. Tu sais quelle clairvoyance favorise ceux qui vont mourir. Or, cette nuit, un rêve est venu m'apprendre que ton fils te serait rendu. Je t'attendais impatiemment pour te le dire. Réjouis-toi, Falamaké ; tu vas le revoir bientôt, le beau jeune homme, le fameux pêcheur de tortues.

— Oh ! si tu dis vrai, s'écria le chef en levant les bras au ciel, que ne te devrais-je pas, pour l'espoir que tu me rends et la joie qui emplit mon cœur à tes paroles ! Je voudrais faire quelque chose pour toi. »

Le Blanc s'était laissé retomber tout de son long sur la natte. Sa respiration se précipitait encore. Recueillant ses forces, il s'écria, si l'on peut s'écrier aussi faiblement :

« Tu as déjà beaucoup fait pour moi, Falamaké, mais, puisque tu es si bien disposé envers moi, j'ai encore un service à te demander...

— Parle. Tout ce que tu ordonneras sera fidèlement exécuté. »

Le soleil allait toucher les flots empourprés dans un ciel d'incendie. Une brise légère vint agiter les panaches des cocotiers, tandis que la voix grêle du mourant s'élevait :

« Eh bien, tu conserveras précieusement dans un pot d'argile cuite, hermétiquement bouché, ces feuillets que j'ai écrits là et tu les remettras aux premiers hommes de ma couleur qui toucheront à ton île.

» S'il n'en vient aucun avant que tes ancêtres ne t'aient rappelé à eux, tu chargeras solennellement ton fils chéri de cette commission envers les Blancs qui débarqueront sur ces rivages, si lointains des leurs, dans leurs grandes pirogues.

» S'il ne peut lui-même s'acquitter de cette mission, il en chargera à son tour son propre fils. Et ainsi de suite. Tu me comprends, Falamaké ! J'attache à cela une immense importance, et je mourrai tranquille si tu me jures que ce sera parmi tes descendants une tradition sacrée, jusqu'à ce que mes feuillets aient enfin atteint les mains de mes frères de couleur. En faisant ainsi, tu m'auras donné la paix dans l'autre monde et permis de réparer un peu du mal auquel j'ai participé dans celui-ci.

» Au surplus, cela te vaudra, ou vaudra à celui de tes descendants qui s'en acquittera, de beaux présents de la part des Blancs. Me le promets-tu, ami Falamaké ?

— Blanc, répondit le chef, si mon fils revient, tu peux compter sur moi. Dût-il s'écouler jusqu'à dix mille lunes, ces feuillets seront remis à tes frères par un Maori de ma race. Puisque ton heure est venue, tu peux mourir en paix.

— Merci, ami ! » pouvait à peine dire le moribond.

Et c'est plutôt par gestes que par paroles qu'il demanda au chef de le porter au soleil couchant, sur le sable chaud au bord de la mer murmurante.

Ce ne fut point difficile ; ce corps ne pesait pas plus qu'une feuille de pandanus aux bras du Maori. Avec une expression de regret et de mélancolie indicible, le Blanc regardait le soleil s'enfoncer dans l'Océan et il disait :

« Il s'en va, le soleil, il fera le tour de la terre ! Bientôt il éclairera la France, mais il ne dira pas là-bas qu'Abel Vargas a péri sur cette île perdue, bien repentant, bien repentant ! »

Falamaké, pensant à son fils, s'était accroupi près de l'Européen qui s'était mis à délirer :

« D'Erlande... le misérable !... C'est cette canaille qui m'a amené là, qui m'a entraîné au crime... Qu'il soit maudit !... Ah ! si seulement, j'avais pu me venger de lui ! »

Soudain, il trouva la force de se dresser sur son séant et de lever un bras. Avec une expression de suprême extase, il s'écria encore :

« Une voile !... Une voile !... »

Puis il retomba en arrière, mort, tandis que, brusquement, le crépuscule, presque aussitôt confondu avec la nuit, envahissait toute la nature.

Le regard du chef avait suivi la direction indiquée par la main du naufragé. Il avait eu le temps d'apercevoir les ailes étendues de la nef.



« UNE VOILE!... UNE VOILE!... » S'ÉCRIA L'AGONISANT.

À grands cris, il appela tous ses hommes et, en attendant l'approche de la maison-pirogue des Blancs, qu'il n'avait qu'à peine entrevue, il ordonna que quatre torches fussent plantées dans le sable de la grève et mises à feu.

Quant aux feuillets échappés aux doigts défaillants de Vargas, il n'aurait donc point à les enfermer dans l'argile. Il les ramassa, les roula et les passa dans sa ceinture de fibres...

Sous le ciel clair, étoilé, tandis que la lune baignait tout de sa lueur bleuâtre, on voyait s'approcher la *Découverte*.

Dans la nuit calme, des commandements lointains retentirent. Les voiles disparurent, ferlées ; un grand bruit de chaîne sur les écubiers témoigna qu'on jetait l'ancre, tandis que, pressés par centaines sur la plage, les Maoris dansaient, criaient, au comble de l'excitation.

Il y eut encore des ramages aigres de poulies et puis, bientôt, à travers la nuit, sur la mer où se jouaient les lueurs des astres, on vit une petite pirogue, détachée de la grande, se diriger vers la terre, à force de rames.

À chaque coup, les pales des avirons soulevaient sur la mer phosphorescente de petites fontaines lumineuses rejettant en gouttelettes de feu.

Une voix s'éleva, toute tremblante, qui criait des mots maoris et, tressaillant de la tête aux pieds, Falamaké put reconnaître l'accent de son fils bien-aimé. À toutes jambes, il se précipita alors au-devant de la chaloupe, les colliers battant sur sa poitrine, pour arriver à bord à l'instant même que la quille criait sur les graviers et que, déjà, les hommes sautaient à terre.

La seconde d'après A-Poi était dans les bras de son père.

Une heure plus tard, tandis qu'à quelque distance des feux de joie embrasaient le ciel, tandis que s'élevaient dans la nuit troublée avec les sons liquides des flûtes et les chocs pressés des tambourins les chants étranges et doux, célébrant l'allégresse maorie, tandis que de grandes ombres couraient sur les cases et les groupes d'arbres, que des voix répétaient infatigables : « Heureux ! Heureux ! Heureux ! » les

Français se trouvaient groupés dans l'habitation du chef autour du marquis déroulant le rouleau de feuillets d'écorce que Falamaké respectueux avait remis à Ra-Téa !

Ses yeux d'aigle n'eurent pas plutôt parcouru les premières lignes de l'écriture fiévreuse, hachée, que M. de Saint-Allouarn tressaillait et disait gravement :

« Ceci semble être une confession. »

Et il lisait, articulant nettement selon son habitude, impassible, en homme qui n'a guère cessé, à travers l'existence, d'ordonner à ses sentiments :

« Moi, Abel Vargas, natif de Honfleur, embarqué à bord de la *Boussole* et réfugié sur cette île à la suite de la destruction de l'expédition de M. Galaup de La Pérouse, sur le point de paraître devant mon Souverain Juge, j'écris ce récit pour être lu par tout Français à qui il appartiendra :

» Je déclare me repentir de ma trahison et me préparer à endurer comme il faut, dans l'autre vie, le châtement mérité de mes fautes.

» Je n'étais pas né pour être matelot. Ce sont mes folies de jeunesse et ma vie dissolue qui, en ma personne, d'un homme de petite mais bonne bourgeoisie, ont fait le malheureux que je suis.

» Pourquoi faut-il que j'aie connu cet affreux d'Erlande, qu'il ait pu m'obliger et faire de moi son âme damnée ? Comment tout cela est arrivé, il serait trop long de le dire. Qu'on sache seulement qu'il avait pouvoir de me contraindre.

» C'est par lui que je fus inscrit sur les rôles de la *Boussole*, à titre de matelot-gabier. En réalité, j'avais dû accepter

– et sans trop de répugnance, j’en conviens, tant mon âme était corrompue – la mission de faire disparaître M. de Kermadec, à toute occasion qui se présenterait.

» Depuis le départ de l’expédition, je ne cessai de guetter mon chef ; mais, par bonheur, les conjonctures favorables à l’assassinat d’un officier ne sont pas des plus fréquentes.

» Et le hasard voulut qu’une nuit qu’il était de quart M. de Kermadec m’ait adressé la parole, comme, m’étant approché de lui, je m’apprêtais à le faire passer par-dessus bord, personne ne pouvant me déceler à ce moment-là. La bienveillance avec laquelle il le fit me désarma et le ton dont je lui répondis lui apprit que je n’étais point de trop basse condition.

» Il m’invita alors à raconter l’histoire de mes vicissitudes, arrangées à mon avantage, comme bien on pense. Aussitôt, cet homme excellent s’intéressa à moi et il voulut bien me dire que, si ma conduite continuait d’être satisfaisante, il chercherait à m’adoucir la dure pratique de la mer.

» Si pervers que je fusse, je n’avais pas l’âme assez noire pour mordre la main qui me flattait.

» Tenant sa promesse, M. de Kermadec me prit pour secrétaire.

» De ce jour, je n’eus qu’à me féliciter de toutes ses bontés. Et le temps vint qu’au Kamtchatka, il n’hésita pas de risquer sa vie pour sauver la mienne. Je n’ai pas le temps de conter comment, traversant une rivière gelée de ce pays terrible, je sentis la glace se briser et disparus sous la croûte recouvrant tout le cours d’eau. M. de Kermadec s’y précipita à

son tour et réussit à m'en retirer, en suite de quoi il resta malade et en grand péril pour plusieurs semaines...

» De ce moment, ce fut fini de mes projets homicides. Pouvais-je frapper celui à qui je devais la vie, mon bienfaiteur et mon sauveur ?

» Et ma contrition était telle qu'un jour que je me trouvais auprès de lui dans sa cabine, je me jetais à genoux et, pleurant des ruisseaux de larmes, je lui avouai à quelle fin criminelle je m'étais engagé sur le navire.

» Généreusement, le bon officier me pardonna. Il me félicita même de ma franchise et me conserva auprès de lui, en me disant avec noblesse qu'ainsi, au cas où mes mauvaises pensées m'eussent repris, j'aurais toute facilité pour les mettre à exécution. Il entendait se mettre entièrement à ma discrétion, parce qu'il me connaissait et que c'était le seul moyen de me racheter définitivement.

» C'en était fait de mes laides intentions. Désormais, un attachement très grand me liait à mon officier. J'eusse dix fois donné ma vie pour lui, cent fois ! Et ce n'eût pas été trop.

» Loin d'en vouloir à son existence, je ne songeais plus qu'à le défendre et à le préserver de tout danger, quand vint le jour dix fois affreux où, nos frégates se trouvant mouillées devant l'île de Yanikoro, par calme plat, une terrible tempête s'abattit sur nous.

» En un instant la mer fut démontée. Les chaînes des ancres cassèrent net, en même temps que des flots gigantesques montaient à l'assaut des récifs bordant l'île.

» De manœuvrer, il n'était plus temps. Chacun recommanda son âme à Dieu et, peu après, des deux beaux navires du Roi, il ne restait plus que des parcelles de bois déchiquetées.

» Je l'atteste, et j'espère que cela me sera compté pour mon salut, je ne quittai pas d'une ligne celui dont la vie m'était plus précieuse que la mienne propre.

» D'un commun accord, nous sautâmes au milieu des brisants. Nous aidant mutuellement, nous avons été assez heureux pour en franchir la première ligne, lorsqu'une lame monstrueuse saisit mon chef et le jeta contre les coraux avec une telle violence qu'il s'y ouvrit le crâne.

» Je jure que je ne l'abandonnai pas. Pendant un temps qui me parut bien long – je crus cent fois périr – je luttai contre les éléments déchaînés, brisé de fatigue, le corps lacéré par les coraux tranchants, et réussis à ramener à terre M. de Kermadec.

» Ce ne fut, hélas ! que pour le voir mourir dans mes bras, sans qu'il ait pu prononcer une parole... »

À ce point de la narration, l'émotion de M. de Saint-Allouarn devint telle, qu'en dépit de sa force d'âme il dut s'interrompre, tandis que les sanglots d'Yves déchiraient les cœurs.

Après un instant, le rude vieillard se contraignit cependant de reprendre sa lecture ; il s'agissait du sort de La Pérouse et de tous ses vaillants compagnons ; l'aïeul n'entendait pas les subordonner en intérêt à sa propre douleur...

Et Vargas confirmant le récit qu'il avait fait à A-Poï racontait comment, à terre, il avait retrouvé, sauvés du naufrage, à peu près le quart des membres de l'expédition. Les souffrances de ces malheureux avaient été grandes. Peu après, M. de La Pérouse tombait, frappé à mort dans une échauffourée avec les indigènes assez turbulents de l'île.

Puis, avec les rares survivants des belles frégates, Vargas avait tenté de gagner la Nouvelle-Hollande dans des canots construits au moyen des épaves recueillies. Mais tous succombaient successivement à la misère et au scorbut.

Seul, Vargas pouvait atteindre cette île de Moa-Mauna, mais il n'y menait plus qu'une existence précaire, tant l'avaient miné ses souffrances en mer. Aussi, sentant sa fin très proche, s'était-il mis à écrire cette confession, pour l'édification de la France, si jamais les feuillets d'écorce y parvenaient !

Du moins souhaitait-il que ce rapport fidèle fît bien connaître la vérité sur le sort de l'expédition et qu'il amenât quelque jour le misérable d'Erlande à expier ses manœuvres criminelles.

Un profond découragement s'empara de M. de Saint-Allouarn et de son petit-fils après cette lecture. Tant d'efforts accumulés, tant de périls encourus, tant d'obstacles vaincus pour échouer ainsi, au port !

Un long temps, ils restèrent prostrés, sans pouvoir surmonter l'amertume et le désespoir où les plongeait la brutale révélation.

Enfin, le vieux marquis se releva. Frappant doucement sur l'épaule d'Yves, il s'efforça de lui transmettre l'énergie que lui-même venait de retrouver :

« Yves, mon petit, il ne sert à rien de s'appesantir sur ses malheurs. Nous savons au moins que ton père n'a jamais cessé de se conduire avec une noble humanité.

» Quant à nous, nous aurons la satisfaction d'avoir fait notre devoir en ce qui le concernait, lui et nos autres compatriotes de l'expédition malheureuse. La science en marche exige de ces sacrifices douloureux. Heureux ceux qui tombent pour la bonne cause ! Qu'ils servent d'exemple à leurs successeurs !

» Quoi qu'il en soit, il nous reste deux devoirs à remplir : donner une sépulture décente au malheureux Vargas qui a si bien su racheter ses fautes ; après, châtier d'Erlande, notre misérable parent, dont le rôle néfaste nous apparaît désormais si nettement.

» C'est à lui, il n'en faut pas douter, que nous devons attribuer la séquestration de mon pauvre Yves, les tentatives pour faire échouer notre expédition de secours, la révolte qui faillit anéantir l'état-major de la *Découverte*...

» Il nous faut donc regagner l'Europe au plus vite. Nous nous en rapporterons au Roi pour la punition du traître... »

Malgré la fatigue des membres de l'expédition, le chef d'escadre ne voulut pas surseoir aux funérailles de Vargas. Dans la personne de cet infortuné et suprême survivant de l'expédition malheureuse d'un grand Français, il lui semblait rendre ainsi hommage à tous les autres.

Une fosse fut creusée aux confins de la terre arable et de la plage, où le repentant dormirait en paix sous l'ombre d'un bouquet de cocotiers, au bord de la mer sans bornes. Chaque soir, le couchant dorerait une fois de plus la dernière demeure de l'exilé, avant que le soleil s'en allât de l'autre côté.

té de la terre, éclairer la France radieuse et douce et y porter comme un souvenir du mort et de ses compagnons.

Une stèle fut dressée dans un petit entourage de galets que Falamaké avait promis d'entretenir. Puis, sans vouloir attendre, les Français se rembarquèrent à l'aube, au moment que les tambourins ronflaient à toute force et que les sons de flûte se faisaient plus perçants, tandis que les danses s'animaient jusqu'à devenir convulsives et déchaînées...

Ce n'est pas sans une grande tristesse qu'Yves prit congé de son ami Ra-Téa, auquel il s'était singulièrement attaché. Le Maori était triste, lui aussi. Il dit avec mélancolie :

« Pour ne plus vous perdre, j'ai songé un instant à m'en retourner avec vous dans votre belle patrie. Mais la mienne est bien belle et bien clémentine aussi. Je trouverai l'occasion de la regagner un jour. En attendant, il est dans l'ordre que je reste sous ce ciel bleu qui m'a vu naître avec mes congénères de la vie ancestrale. Chacun doit vivre sur *sa* terre pour que tout soit bien.

— Tu as raison, Ra-Téa, répondit Yves en essuyant une larme, mais cette séparation m'est bien dure. Adieu, mon ami ; sois heureux.

— Sois heureux, Yves, et soyez-le tous. Vous l'avez mérité par votre courage et votre fidélité au souvenir. Mais disons-nous plutôt au revoir. Vous êtes marins et, qui sait ? Peut-être la volonté d'Oro-Atua nous réunira-t-elle encore pendant notre vie terrestre...

— Pousse ! » commanda Saint-Allouarn, d'une voix qu'il durcissait à dessein, tandis que son vieux cœur s'attendrissait.

Les matelots poussèrent. Le gravier grinça encore sous la quille du canot qui s'élançait sur la mer comme le soleil jaillissait à l'horizon nacré de mille couleurs délicates et pareil à une immense opale.

Longtemps, les Européens firent des signes d'adieux auxquels répondaient les Maoris drapés dans leurs pagnes blancs.

On regagna donc la *Découverte*, le cœur moins aise que lorsqu'on était parti de la terre natale. Les chaînes tonnèrent encore sur les écubiers, toutes les voiles furent mises dehors et, sous le souffle des alizés, commença le voyage du retour.

L'île bleuit peu à peu. Moa-Mauna s'enfonça dans le lointain, s'évanouit aux yeux qui l'avaient admirée.

Mais le souvenir ne devait point périr des braves Français qu'on était venu chercher là.

Ils restaient à dormir sur on ne savait trop quelle terre inhospitalière, à moins que leurs ossements ne continuassent de rouler aux flux et reflux et de s'user peu à peu sur les râpes des coraux, pour se dissoudre à jamais dans le gouffre immense d'où, peut-être, est sortie la vie...

La *Découverte* cinglait vers le sud africain pour doubler le cap de Bonne-Espérance et achever ainsi en tour du monde les débuts maritimes d'Yvon et de ses jeunes amis, gardes-marine ou enseignes...

ÉPILOGUE

Des nuages noirs qui, d'abord, n'avaient été qu'un point à l'horizon sur la mer splendide, commençaient d'envahir la voûte bleue, qu'ils cachaient déjà à plus du tiers.

Peu à peu, l'eau changeait de couleur et passait du saphir au vert dur.

Puis des risées toujours plus fréquentes et plus fortes plissèrent la surface des eaux.

Tout à coup, un grand souffle accourut du lointain pour incliner rudement la *Découverte* et soulever des flots toujours plus clapotants.

« V'là le coup de tabac, not' monsieur, grogna Gouvello qui, depuis le matin, observait le ciel avec une préoccupation évidente.

— Tu l'as dit, mon fi », répondit M. de Saint-Allouarn, et sa voix formidable courut d'un bout à l'autre du pont :

« Tout le monde en haut ! À carguer les cacatois et les perroquets... Range à prendre deux ris dans les huniers. Et du lest, garçons, tricotons. »

Avec une agilité simiesque, les matelots escaladaient les enfléchures, se répandaient dans le grément en courant sur les marchepieds, simples cordages tendus au-dessous des vergues dans le vide, à des hauteurs vertigineuses.

Tout le haut de la mâture fut vite allégé de voiles. Les plus basses se réduisirent à vue d'œil, tandis que les

hommes ramassaient la toile, saisissaient les garcettes des ris, et, dextrement, les nouaient sans s'inquiéter du balancement à toute volée que la mer déjà creuse imprimait à leurs soutiens précaires.

Flac !... Une haute lame s'écrêta, s'écroula en avalanche et se brisa sur le pont du navire.

« Va y avoir du barouf ! dirent les matelots... Ça se gâte. Malheureux qu'on puisse jamais rester deux ou trois ans tranquille ! »

Ils riaient, les braves gens, accoutumés à leurs dangers continuels, tout en obéissant, prompts et précis, aux ordres du vieux chef d'escadre qui se succédaient coup sur coup...

À présent, le vent ne soufflait plus par rafales. C'était une immense et brutale haleine qui continûment malmenait le navire, en hurlant dans le gréement.

Par bonheur, la frégate tenait la mer à merveille.

Les vagues s'entrechoquaient bien plus haut que la tête des hommes, debout sur le tillac, et roulaient en cascades neigeuses, menaçant de toutes parts le bâtiment, alors qu'il glissait jusqu'au fond des abîmes voraces qui s'ouvraient sous ses flancs.

Puis au moment que Jagu Bozelliou, blanc de terreur, – car rien ne l'avait aguerri, – croyait sentir la frégate s'engloutir à jamais sous l'effondrement des hautes parois liquides, il la revoyait remonter la pente, arriver au sommet, dominant l'enfer des flots déchaînés à perte de vue.

Alors, la *Découverte* semblait hésiter un instant, chancelante, puis, prenant son parti, plongeait de nouveau vers l'abîme.

Une belle tempête, avec toutes les herbes de la Saint-Jean, au fracas des lames, aux sifflements rageurs du vent qui se ruait, aux craquements de la mâture, au claquement des paquets d'eau giflant le pont, aux cris sinistres et plaintifs des poulies...

Mais l'équipage ne s'en émouvait guère. Quant aux jeunes officiers, Yves, Miriex, Van Laère et Chupau, après une pareille campagne, ils ne s'effaraient pas pour « un peu de brise, de tangage et de roulis ! »

« Ça nous change, plaisaient-ils.

— On en avait par-dessus la tête du temps de demoiselle !

Pour se distraire, il n'y a encore rien de tel que la danse ! »

Cette danse-là, – subie par la *Découverte* alors qu'elle traversait l'Océan Indien, par le travers de Madagascar, – se prolongea pendant près de deux jours et c'est seulement au soir du second que la bourrasque s'atténua quelque peu, tandis que les vagues commençaient de s'aplanir approximativement.

L'équipage s'était mis aux pompes pour expulser l'eau des cales, et manœuvrait les leviers en chantant ses refrains rythmiques, quand, venu de l'ouest, – on courait alors au sud-ouest, – un bruit sourd frappa les oreilles.

« On dirait le canon, ma foi ! fit le vieux marquis, attentif. »

Une minute s'écoula et ce fut, nettement perceptible, une nouvelle détonation.

« Canon d'alarme, dit Gouvello. Y a par là-bas quelque navire auquel la mer tanne le cuir et qui doit être en perdition.

— Tâchons de lui porter secours, reprit l'ancien chef d'escadre. Ça vient de l'ouest. Piquons à l'ouest. Aux bras et aux boulines, garçons ! »

Sous l'effet de cette manœuvre, les vergues brassées s'équarrirent et l'avant de la frégate remonta vers l'occident.

Le tangage s'accroissait encore, mais bien que peu chargée de toile, la *Découverte* filait bon train, en dépit des masses d'eau énormes qu'elle embarquait encore parfois.

Les coups de canon se suivaient toujours de minute en minute.

« Pour moi, proclama Bozelliou d'une voix qui, pour se vouloir ferme, chevrotait lamentablement, je suis sûr que c'est une bataille. Nous avons bien besoin d'aller nous en mêler pour récolter les éclaboussures ! »

Un bruit mou, celui d'un pilon de bois époussetant un fond de culotte, se fit entendre.

« Te tairas-tu, figure de navet, s'écria Gouvello. Cet étourneau cause comme une corneille qui abat des noix ! Combien de fois faudra-t-il te dire que c'est le canon d'alarme, tête de pioche ?

— C'est-il une raison pour me rouer de coups ? Et d'abord comment que vous savez ça ? »

Et Jagu frottait la partie attaquée, l'air à la fois indigné et dolent.

« Cet imbécile, reprit Gouvello, ne manquera jamais l'occasion d'une bourde. Tu ne comprendras donc jamais, macareux, fou de mer, que, s'il s'agissait d'un combat, on entendrait autre chose qu'un coup de canon par minute.

— Tiens, je me le disais de même, assura aussitôt le nigaud, mais je voulais vous le faire dire. »

Gouvello eût peut-être été plus sévère devant cette impudence si le rythme des détonations ne se fût précipité. Il avait mieux à faire que de punir les sornettes du flandrin.

Le vent « calmissait » sensiblement et la mer devenait toujours moins dure.

Saint-Allouarn força de toile et la frégate cingla plus vite encore, ardente aux appels de la solidarité maritime.

Et soudain, la voix de la vigie annonça du haut de la hune :

« Brisants et navire en perdition, droit devant nous ! »

Déjà, avec cette habileté incroyable chez un infirme, Gouvello à son tour se hissait dans les haubans.

Sur la hune, il s'assit, ôta de sa ceinture la longue-vue qu'il y avait passée et la braqua dans la direction signalée par la vigie.

Bientôt, il distinguait nettement les récifs annoncés. Les flots y rebondissaient en colonnes d'écume autour d'un navire dont la mâture élancée révélait le vaisseau de guerre. Il roulait, péniblement drossé par le vent et le courant sur les rocs qui le maltrahaient.

« Oui-da, j'en vois pas les couleurs, murmura le maître d'équipage, mais, fi du diable, je veux bien être changé de suite en épissoir si c'est pas un de chez nous. On connaît la construction française, peut-être. Si c'te corvette-là n'a point *naqui* sur un chantier de La Rochelle, j'irai le dire à Londres... Hum, ça presse, à ce qu'il paraît ! »

Un nouvel éclair jaillissait du flanc du navire et, au bout d'un instant on entendait le bruit d'un nouveau coup de canon.

Gouvello se hâta de redescendre auprès du capitaine auquel il fit part de ses observations.

« Nous serons bientôt auprès de lui, déclara le vieillard, mais je prends mes précautions pour ne pas nous mettre en plein, nous aussi. Ça ne serait pas à faire.

— C'est même pas prudent, m'est avis, de nous rapprocher de si près », insinua l'incorrigible et impénitent Bozelliou.

Le marquis frappa du pied avec impatience.

« Gouvello, à ton poste, mais enlève-moi d'abord ce maudit hanneton qui me bourdonne aux oreilles. »

Le maître d'équipage ne se le fit pas dire deux fois. Il empoigna le benêt par son fond de culotte, le balança un peu et l'envoya sur le pont par-dessus la balustrade du gaillard, mais avec assez de précautions pour qu'il y retombât sur ses pieds tout effaré et étourdi.

À mesure que la *Découverte* avançait, on distinguait mieux les détails du naufrage, les hommes répandus dans la mâture pour carguer les voiles en hâte, afin de soulager la coque.

Leurs gestes semblaient prompts, adroits et résolus.

Gouvello commentait tout haut :

« C'est malheureux, il a l'air mal pris. Ah ! comme il talonne. Ça fait mal de voir une belle corvette fatiguer de même ! Mais, par exemple, qu'est-ce donc que ce pavillon qu'il bat à la corne ? C'est un Français, pourtant ! Je vois du bleu, du blanc, du rouge ! J'ai pas la berlue !

— Bon, on saura tout à l'heure, répliqua Saint-Allouarn. En attendant, envoyez le pavillon du Roi, que le camarade sache à qui il a affaire. »

En poupe, monta l'étamine fleurdelisée.

Cependant, aussi surpris que Gouvello, le marquis se perdait en hypothèses au sujet de ces couleurs inconnues.

« Il est mal hypothéqué, monsieur, observa Yves qui était venu rejoindre son grand-père sur la dunette.

— Si mal, mon fi, que chaque minute qui s'écoule peut conduire à sa perte. Il suffit d'une lame, plus brutale ou traîtresse. »

L'émotion du jeune garde-marine était extrême.

« Oh ! monsieur, hâtons-nous, je vous en prie. Quand je pense que ce sont semblables circonstances qui ont causé la mort de mon pauvre père !

— Patience, mon ami, tu apprendras qu'en navigation, c'est dans les conjonctures les plus critiques qu'il faut le moins se presser. Je veux dire que rien ne doit être laissé au hasard. »

Cependant, à bord du bâtiment en péril, on avait remarqué l'approche d'un sauveteur possible.

Des « flammes » en combinaison montèrent à ses drisses.

Le marquis, qui lisait les signaux à livre fermé, articula :

« Corsaire *Salamandre*, commandant Charton, de La Rochelle.

— Qu'est-ce que j'avais dit ? » criait Gouvello triomphant. »

D'autres signaux suivaient.

« Échoué, en grand péril, je demande aide à la frégate française. »

« Tiens bon ! » criait le vieillard, qui signalait aussitôt :

« Frégate *Découverte*, de Sa Majesté, commandant chef d'escadre de Saint-Allouarn. Ferons tout le possible pour vous tirer d'affaire. »

Tout le possible, assurément, mais ce possible n'était guère !

La *Découverte* ne pouvait, sans grave imprudence, s'approcher, par ce mauvais temps, de récifs inconnus.

D'autre part, envoyer les canots parmi le terrible clapotis qui s'agitait sur ces pointes aiguës et surnoises où la *Salamandre* était engagée, c'était grandement exposer la vie des hommes, sans chance sérieuse de réussite.

La seule solution pratique, – unique et bien faible espoir, – consistait donc à porter à la nage vers la corvette une aussière qui permettrait d'établir un « va-et-vient ».

Il fallait pour cela de bons nageurs, et intrépides.

Le vieux marquis hésitait à se séparer du maître d'équipage, – son triton mutilé, – fort utile à la manœuvre du bord, quand Yves s'avança, devinant la pensée de son grand-père :

« Monsieur, dit-il, après Gouvello je suis, sans doute le meilleur nageur ici. »

M. de Saint-Allouarn considéra son petit-fils avec un frisson douloureux :

« Toi, Yvon ? mais tu es encore un enfant, mon petit. Il faut un homme !

— Je suis officier, monsieur, répondit froidement le garde-marine. Sa Majesté ne donne pas autorité sur ses vaisseaux à des enfants, que je crois ! »

Mais le chevalier de Miriex s'était approché à son tour, et légèrement gouailleur :

« Ma parole, s'écriait-il, je ne savais pas que les Bretons gasconnaient de la sorte ! Le meilleur nageur, c'est encore à voir ! Si vous voulez un homme, monsieur, prenez-moi donc ! »

Malgré la gravité des circonstances, le marquis ne put s'empêcher de sourire à l'élan, à la conviction avec lesquelles ces paroles avaient été dites.

Mais l'intérêt général devait toujours passer avant le particulier. Aussi fit-il taire ses scrupules d'aïeul et ne fut-il plus que le chef.

« C'est bien, fit-il, puisqu'il n'est point d'autre moyen de sauver ces braves gens, vous irez porter cette aussière, monsieur de Kermadec, et, comme l'entreprise n'est pas au-dessus des forces de deux hommes, M. de Miriex vous accompagnera. »

Et tout bas, la face impassible, mais les yeux mouillés, il ajouta :

« Allez, mes petits, mais ne périssez pas, si vous ne voulez tuer le vieux Saint-Allouarn. »

Outre Gouvello, vingt marins s'offrirent à remplacer les deux jeunes gens, inutilement d'ailleurs, car le chef d'escadre ne revenait jamais sur un ordre donné.

En un rien de temps, Yves et son camarade se furent dépouillés de la plupart de leurs habits.

Ayant fait deux boucles sur l'aussière, ils se les passèrent en bandoulière, saluèrent gravement leur chef, firent un double signe de croix et plongèrent tous deux dans les flots encore tourmentés où la nage se révéla aussitôt des plus pénibles.

Mais ils filaient à bonne allure, passant au travers des lames.

On les voyait disparaître, puis quand les collines liquides s'étaient effondrées, ils reparaissaient, fendant l'onde d'une brasse soutenue et sûre qui donnait confiance.

Ils atteignirent ainsi les récifs.

Là, les difficultés redoublèrent.

Ce n'étaient que tourbillons et ressacs. Constamment les lames les submergeaient, tandis que le poids de l'aussière leur rendait la progression toujours plus difficile.

À tout instant, les deux nageurs semblaient engloutis sous le bouillonnement de l'écume, mais on les voyait resurgir, les cheveux collés au front, crachant l'eau salée, toujours luttant vaillamment contre l'assaut incessant des vagues, la traîtrise des rochers.

Du pont de la *Salamandre*, les hommes leur criaient des encouragements et se préparaient à leur jeter des amarres qu'ils tenaient enroulées en couronnes dans leurs mains.

Seulement, à mesure que les jeunes sauveteurs s'éloignaient de la *Découverte*, l'aussière pesait toujours plus lourd à leurs épaules et la fatigue les alentissait.

Sur la dunette de sa frégate, le marquis de Saint-Allouarn affectait de suivre cette lutte avec un calme parfait.

Au fond de lui-même, il se demandait ce qu'il ferait s'il avait envoyé les gardes-marine à la mort.

Il murmura :

« C'est aux vieux de mourir ! »

La voix grave de Gouvello s'éleva près de lui :

« Oui, not' monsieur, mais c'est aux jeunes d'agir. »

Et le grand vieillard se sentit en paix avec sa conscience.

Mais ses angoisses n'en étaient pas étouffées.

À regarder les deux nageurs se débattre contre la perfidie du monstre vert, cet homme si ferme souffrait mille tortures.

Trois fois, il vit « foncer » les jeunes gens, évidemment lassés, et, trois fois, il crut que c'était fini.

Ses poings se crispaient avec une telle force que ses ongles pénétraient dans les paumes de ses mains.

Un grand cri s'éleva sur le pont de la *Salamandre*, cri qui parvint jusqu'à la *Découverte* et y fit frissonner un chacun.

À présent, épuisés, déchirés par leur rencontre avec les écueils, le corps en sang, Yves et Miriex tentaient de s'agripper à une tête de roche, cherchant à y reprendre haleine.

Les « rouleaux » méchants les heurtaient rudement aux récifs, les en arrachaient, les y rejetaient, et l'on discernait bien que, de moins en moins, ils parvenaient à se défendre.

Le moment vint qu'ils furent tous deux sur le point d'être vaincus.

« Yves, mon petit », gémit tout bas le chef d'escadre dont, à cet atroce spectacle, le vieux cœur se déchirait.

« Ça, dit Gouvello, je peux pas le voir. Faut que j'y vas ! »

Il avait déjà empoigné les haubans et se hissait sur le plat-bord quand, du gaillard de la *Salamandre*, six serpents de corde se déroulèrent qui vinrent frapper avec précision la saillie rocheuse où les nageurs avaient réussi à se maintenir à grand-peine.

Il y eut un grand cri sur les deux navires, mais, cette fois, un cri de joie. Yves s'était saisi d'une des cordes salvatrices et, déjà, il aidait Miriex à s'en attacher une autour du corps.

« Tenez bon, les gars ! » cria une voix puissante et bien timbrée, celle d'un homme courtaud, trapu, qui, vêtu d'une culotte grise, d'une ceinture rouge et d'une chemise, les pieds dans des bottes jaunes et la tête dans un foulard écarlate, n'avait point cessé de diriger les opérations de la corvette.

Les marins de celle-ci halaient vigoureusement sur les cordages, tout en veillant bien à « mollir » chaque fois que les sauveteurs risquaient de se heurter aux récifs.

Enfin, trépignant de joie, les matelots de Saint-Allouarn virent les deux jeunes gens hissés, entourés, acclamés, cajolés par les Rochellais auxquels ils apportaient la bienheureuse aussière.

À présent, quoi qu'il arrivât, on était certain de pouvoir établir un va-et-vient entre les deux navires et de sauver, tout au moins, l'équipage en danger.

Le personnage trapu versait un coup de tafia aux gardes-marine épuisés, tandis que ses hommes, empressés, les tapotaient de leur mieux pour leur rendre un peu de la chaleur perdue.

« Vous êtes bien jeunes, camarades, dit-il, en les considérant de ses yeux noirs vifs et brillants, mais vous n'en êtes pas moins des fameux. Après ce que vous venez de faire, c'est entre vous et Charton à la vie, à la mort ! »

Et il tendait franchement sa main large et poilue où disparurent successivement les mains bleuies des deux petits officiers.

*

* *

Une heure plus tard, tout l'équipage de la corvette était transbordé sur la frégate et sans plus jamais tourner les yeux vers son cher navire, en train de périr, Charton, embarqué le dernier, marchait à Saint-Allouarn et le saluait du chapeau tronconique qu'il avait mis par-dessus son foulard.

Ce couvre-chef était orné d'une cocarde aux mêmes couleurs singulières que son pavillon.

« Ma seule consolation, en cette triste affaire, exprimait-il, d'une voix forte, c'est qu'elle me vaut la connaissance du fameux Saint-Allouarn. Merci de tout le mal que vous vous êtes donné, monsieur. Je voudrais pouvoir vous dire : à charge de revanche. Mais, en perdant mon bâtiment, j'ai tout perdu. Je ne retrouverai plus l'argent nécessaire pour en acheter un autre... à moins qu'un armateur... »

Le marquis avait répondu par un salut cérémonieux :

« Je pourrais peut-être vous y aider, monsieur, dit-il de ce ton de suprême courtoisie qui lui allait si bien. Ma longue absence pour une croisière dans les mers du Sud et votre belle jeunesse m'excuseront de ne pas encore avoir entendu prononcer votre nom. Mais la façon dont je viens de vous voir commander et utiliser vos hommes m'a déjà appris que c'est celui d'un fameux marin. Tous mes compliments, monsieur Charton. »

Le visage rouge du petit homme rougit encore de plaisir.

« Ce que vous avez vu, monsieur, est bien peu de chose, reprit-il, auprès de vos hauts faits d'autrefois sur la côte de l'Inde, hauts faits que mon défunt père m'a bien souvent racontés.

— Excusez-moi, monsieur, interrompit le marquis, mais, pour que le Roi vous ait donné des lettres de marque, il faut donc qu'il y ait la guerre. Et puis-je vous demander sans indiscretion quelle fantaisie vous a fait choisir cet étrange pavillon ? »

Charton éclata d'un rire sonore :

« C'est vrai au vôtre, fleurdelisé, j'aurais dû me douter que vous ne saviez rien des grands événements survenus en France.

— Quoi ! s'écria le vieux Saint-Allouarn, tout ébaubi. Le pavillon du royaume est-il donc changé ?

— Monsieur, répondit le corsaire, très grave, je serais désolé de heurter vos convictions, mais il faut bien vous dire que le Roi, ni le royaume, ne sont plus. Je combats l'Anglais pour le compte de la République française, une et indivisible ! Quant à la politique, je n'y comprends rien. Je suis marin, soldat et Français. Voilà tout ce que je sais ! »

Sous cette révélation, le vieillard parut accablé.

« Que faire, alors ? » s'écria-t-il, soudain pâli et la lèvre tremblante.

Tout l'état-major de la *Découverte* s'était rassemblé alentour et suivait passionnément cette conversation inattendue.

Yves et les jeunes officiers ouvraient de grands yeux inquiets, se demandant ce qu'allait devenir leur carrière, après ces bouleversements.

Charton réfléchit un instant :

« Permettez-moi de vous donner un conseil, si ce n'est pas trop hardi de ma part. En ce moment, chez nous, les esprits sont très montés contre les gens de la noblesse et il n'y a guère de sécurité pour eux.

» Vous êtes marin, vous aussi. Pourquoi ne feriez-vous pas ce qu'ont déjà fait tant d'officiers de la marine royale, les Tanzé, les Philippon, les Kerrosquer ?... Prenez du service contre l'Anglais près du Sultan Tippou-Sahib, qui s'apprête à soulever l'Inde pour jeter nos ennemis à la mer ! »

L'idée dut paraître bonne à Saint-Allouarn, car il entraîna dans sa cabine le capitaine rochellais pour s'entretenir avec lui de cette possibilité.

Cependant, tous les hommes de la *Salamandre* sauvés, le sort de la corvette était révolu. Il ne servait de rien de la regarder agoniser et s'émietter sur les rochers.

Aussi Gouvello ordonna-t-il de reprendre le vent et la route.

Bientôt, sous bonne brise bien rétablie, la *Découverte*, inclinée sur sa quille, labourait crânement les lames encore turbulentes de l'Océan Indien, le pavillon fleurdelisé flottant toujours à sa corne...

Et l'esprit tout préoccupé du temps qu'il lui faudrait attendre pour tirer vengeance de d'Erlande, – si jamais des jours plus propices lui permettaient de châtier les félonies de celui-ci, – Yves regardait là-bas décroître, se perdre peu à

peu dans la brume les trois couleurs demeurées à la corne de la *Salamandre*... ces trois couleurs qui devaient flotter sur tant de capitales et, sous leur ombre, accumuler tant de gloire.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Novembre 2024

—

— **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoisM, Coolmicro.

— **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**